

Haschischin

Zistwar Zamalé



Fé Nét édition

Haschischin

roman

Haschischin, Haschichin, Hachichin

- n.m. Personne qui se drogue au haschisch
- membre d'une secte musulmane aux moeurs sanguinaires fondée en 1090 par Hassan ibn al-Sabbah. "La pâte verte...que le vieux de la montagne ingérait jadis à ses fanatiques...C'est à dire du haschich, d'où vient Haschischin, mangeur de Haschich, racine du mot Assassin" (Th. Gautier)

Dictionnaire de la Langue Française Encyclopédie et Noms propres

Prologue

12 décembre 1999

Elle recevait ses lettres avec une muette stupeur. De tous les mots qu'il lui avait écrits, jamais une trace. Au fur et à mesure qu'elle lisait les phrases, celles-ci s'effaçaient, disparaissaient du papier comme des runes sur un parchemin. Elle aurait bien voulu confronter cette magie diabolique à la lecture, plus raisonnable, de son mari, mais ces lettres lui venaient de son amant. Aux copines, qui ne savaient rien de sa jeunesse, la vraie, celle qui est hors d'ici, elle n'avait rien divulgué non plus. Elle trouvait que les leur montrer l'obligerait à de trop longues explications. Le sortilège se doublait d'une illusion tactile : chaque mot lu était un mot ressenti, un baiser envoyé, un baiser reçu; un amour écrit, un amour vécu. Elle aurait été folle si elle en avait parlé, de ces enchantements qui l'ont si souvent fait défaillir de sensations quand, seule dans un coin secret, elle se livrait à leur emprise. Tout cela était trop personnel. Trop enfoui en elle, tel un trésor piégé qu'il ne fallait surtout ni ouvrir, ni montrer. Elle lui répondait et, à ce qu'il lui écrivait, ses lettres à elle lui procuraient à lui la même ivresse, les mêmes spasmes, les mêmes frissons.

La réalité qu'elle éprouvait était bien plus impressionnante qu'une simple sensibilité littéraire, mais elle n'avait pas fait ce discernement. Elle se répétait que c'était cela l'Amour, qu'elle ne devait pas s'en inquiéter puisque malgré la distance, que le temps avait renforcée, un timbre fragile venait toujours se poser sur son coeur. Dans un tiroir, quand même, elle gardait les lettres d'hier, vierges comme au premier soir.

Elle sortait de la douche, enroulée dans son drap de bain. Tout à l'heure elle écrirait à Jahel, pour lui dire qu'elle arrivait, bientôt, qu'elle viendrait avec son fils. Elle bâillait encore, doucement elle se dirigea vers la chambre de son jeune Tristan. Elle pensait que ce voyage lui ferait le plus grand bien, plongé qu'il était dans ses lectures existentialistes, un peu de vie tropicale lui donnerait peut-être des couleurs. Comment savoir ? Il ne parlait jamais. Elle entra dans le couloir, une tasse de café à la main, perdue dans ses rêves infidèles, quand elle vit de la peinture sur le carrelage. Une petite mare rouge. Elle laissa tomber la tasse, qui éclata en heurtant le sol, le café se répandit et se mélangea avec le sang. Le noir et le rouge.

Elle entra en poussant violemment la porte. La serviette qui l'entourait se déroba et tomba, la laissant nue sous la lumière du corridor qui venait chasser les ombres tapies dans la chambre. La lueur miroitait à la lame d'un rasoir échoué sur le parquet maculé. Le cadavre de Tristan gisait, rouge de sa propre vie, la gorge blanche, la carotide tranchée, veines saillantes, bleues. Elle se jeta sur lui et serra la tête de l'enfant contre son coeur affolé de pauvre mère. Elle passait sa main sur ses cheveux aspergés, secs comme ceux d'un épouvantail, tignasse caillée, collée.

Le sang de la chair de sa chair tatouait sa peau. Elle voulut maudire un Dieu qu'elle avait oublié, implorer sa puissance pour qu'il le ressuscite. Mais elle étouffa aussitôt ce cri de douleur, percée de milles aiguilles décochées par les regrets, les reproches : ceux de l'amour non apporté, ceux du délaissement, ceux de l'emportement irraisonné. La peur de ne l'avoir jamais écouté. Le refus de le perdre. Elle le serrait contre elle, folle du petit matin, nue derrière les volets clos. Il s'est suicidé. Il est mort. Les ombres dans la pièce se refermaient sur eux.

Première Partie
En Graine

16 ans plus tôt.
Le 25 août 1983

Depuis le collège Jahel vivait la fin'amor avec une dulcinée fine comme le jour, sombre comme la nuit, rencontrée au crépuscule de son enfance. Une petite lune désespérée, seule au milieu d'un foisonnement d'étoiles sans vie dont elle cherchait les noms. Ce vingt-cinq août, il accompagnait son idéale, elle s'envolait pour le continent, l'Europe Moderne comme elle disait, les grandes villes, les concerts et les musées.

Jamais ils ne cesseraient de s'écrire. Elle reviendrait la première fois en mille neuf cent quatre-vingt sept, et cinq fois encore par la suite. Professeur de philosophie, elle viendrait passer au pays de sa jeunesse quelques vacances bien méritées. Ces séjours, pour eux, seraient à chaque fois une nouvelle jeunesse, un amour de jouvence et de sensualité interdite.

Ce soir là, le soir où l'océan les avait séparé, en revenant de l'aéroport de Gillot sur sa moto, Jahel avait décidé de s'arrêter à la Saline-les-Bains, car la lune, énorme, safranée, se couchait et il voulait la contempler. Il n'avait pas pleuré ; le départ s'était fait comme au démarrage d'un bus, un bref baiser, un signe de la main, un regard qu'on évite. Mais il avait une déchirure dans l'âme plus profonde qu'aucun abîme en ce bas monde, dans laquelle se jetaient énormément d'images et de mots. Il marchait le long de la plage déserte, grande gaulette¹, ombre parmi les ombres. La mer était calme. Ses dread-locks, longues, tombaient sur ses épaules. Il comptait les laisser pousser toute sa vie. Il ne saurait dire combien de temps il est resté planté là, triste poireau. Des poèmes fleurissaient dans sa tête et il improvisait comme cela tout un jardin qu'il considérerait comme le plus beau des requiems. Il regardait la mer qui l'appelait, et il a bien pensé à se noyer, à finir sa vie pour ne pas affronter la solitude qui s'annonçait. Elle était sa seule passion. La muse sans laquelle il ne pouvait plus écrire, pensait-il.

Quand il est remonté vers l'aire de stationnement, en passant devant le Trou d'Eau, il vit assis là un homme qu'un préjugé le fit prendre d'abord pour un vieil alcoolique... La suite des événements lui fit comprendre qu'il n'en était rien. L'homme, adossé à la pierre, les genoux pliés, les pieds nus à plat sur le sol, le toisa :

– “ Té Rasta! Ou noré pwin dé féy siou plé.”²

Jahel fouilla ses poches et en sortit un carnet de feuilles à rouler. Il fumait depuis deux ans, alors il avait toujours sur lui un carnet de rizzla +, ou d'O.C.B. quand on le lui en ramenait de métropole ; car à l'époque on ne les trouvait pas sur l'île. Il lui en tendit quelques unes comme il le lui avait demandé.

– “ Éskiz a mwin ankor, marmay, mé la mi gingn pi trous di tou mwin la. Ala lo zafèr, asiz aou... On diré ou lé mol aswar, in,va calm aou in pé sa.”³

¹ canne-à-pêche

² Hé, Rasta. Tu aurais bien deux feuilles, s'te plait.

³ Excuses moi encore, petit homme, mais il se trouve que je ne suis plus du tout en

Cette rencontre ne l'avait pas surpris, il en avait vécu beaucoup de semblables, aussi s'asseyait-il tranquillement. Le vieil homme lui tendit sa main fermée, il faisait si sombre que Jahël ne distinguait pas ses doigts. Le vieux lâcha dans sa main deux têtes de zamal grosses comme deux gousses de tamarin. Jahel trouva en les cassant une graine noire qu'il mit dans la petite poche de son jean. Il se rendit compte en troussant que le zamal était dangereux, car la sève collait aux doigts et déchirait la feuille. Il dut recommencer trois fois avant d'obtenir un joint d'allure convenable, les deux premiers, imbibé du jus verdâtre et jaune, avaient cédé malgré toute son adresse, son habitude et son application. Le gramoun n'avait pas vraiment dit mot pendant ce temps là. Il s'était juste présenté, il s'appelait Balmine. Il parlait dans sa barbe avec une voix grave et Jahel ne compris aucun des sons qu'il s'évertuait à enchaîner, parfois il lui semblait que le fou parlait en créole d'une histoire de chefs marrons couronnés, et à d'autres moments il usait apparemment d'un autre langage.

– Bréz ali, lui dit-il enfin, solman mi di aou sa tou'd'suit, zwin la nana pwin lodér é nana pwin lo gou.⁴

– Kosa la fé? ⁵ ” demanda Jahël, étonné.

– Hinhinhin, fol pu, sa in diab' sa, i sort pa ter là solman. ⁶ ”

– Ousa i vien? Mada? Zamaïque?⁷ ”

– Rod pa ou, fimé! ⁸ ”

Jahel répondit courtoisement à ses désirs, effectivement il ne décela ni goût, ni odeur; il lui semblait tirer sur de l'air. La fumée ne le "cogna" pas comme on dit habituellement et il calait sans peine. Cela le surprit énormément vu la qualité du cannabis. Voilà encore une de ces plantes gonflées à l'engrais, jugea-t-il en lui tendant le barreau de zamal, le vieil homme le reprit.

– Tend aou sa fo fim in sel manyer sa.⁹ ”

Il lui montra alors comment il fallait fumer. Sa méthode consistait à ne pas tirer par acoups répétés et accélérés, suivis ou entrecoupés de grandes bouffées d'air, mais plutôt à inspirer longuement, avec continuité, deux ou trois bonnes taffes, sans jamais rien aspirer d'autre que la fumée. Balmine avait la tête droite et le coup gonflé, il se retenait de tousser et dit d'une voix étouffée:

– Fors' pa li pou kalé, marmay, in. Set la ou gard ali simpleman, san forcé. Tout cool quoi, tu vois.¹⁰ ”

état de trousser actuellement. Tiens le v'là, assieds-toi... On dirait que ça va pas, ce soir, si t'as rien, tiens, ça va te calmer un peu ça.

⁴ *Braise-le. autant te le dire tout de suite, ce join-là n'a pas d'odeur et n'a pas de goût.*

⁵ *Qu'est ce tu dis ?*

⁶ *Non,non, non ne crains rien, c'est un diable, et ça ne vient pas d'ici .*

⁷ *D'où ça vient? Madagascar? Jamaïque?*

⁸ *Cherche pas trop, fumes.*

⁹ *Attends, il n'y a qu'une manière de le fumer.*

¹⁰ *Ne force pas quand tu cales, petit homme, hein. . Celui-là, garde-le tranquillement,*

Il fit une nouvelle démonstration, puis, le cou enfoncé dans son torse, plaquant sa main sur ses lèvres et bouchant son nez, il lui passa le pétard à nouveau. Le jeune rastacouère essaya donc cette technique meurtrière.

Un éclair foudroyant.

Son poumon éclata et se répandit à l'intérieur de son torse, dégoulinant contre sa peau ; ou du moins le crût-il tant la poussée intérieure de la fumée le fit souffrir. Une quinte de toux le saisit, il cracha du sang. Il se retrouvait à quatre pattes, luttant contre la pression. Un vent parcourut son crâne, ses locks, patiemment roulées, enroulées, soignée depuis la cinquième, tombèrent au sol et les nattes blanchirent sous ses yeux en se rétractant. Un autre coup de vent les balaya comme de la poussière et les dispersa dans les airs. La lune luisait sur son cuir chevelu. Tout à coup, il eut l'impression qu'on le rouait de coups de docs, de matraque, de claques, de coups contondants. On aurait dit l'assaut d'un bébé¹¹, ou une tétanisation nerveuse. Il dut rester encore quelques instants allongé, les yeux injectés de sang, perdus dans le cosmos, avant de se rasseoir. Quand il se releva ce fut pour ne plus voir personne, Balmine avait disparu tout comme il était apparu. Combien de temps avait-il perdu connaissance ? Comateux, il éteignit le "deux-feuilles" qui était à peine entamé. Sa gorge était en feu, et son cœur battait un rythme de techno.

Le jeune motard prit la route sans se poser de question, la perte même de ses cheveux ne l'affectait pas et ne choquait plus sa raison. Il avait les yeux doux et le corps en miel. A cette heure tardive, il devait se rendre à Saint-Pierre, chez sa mère. Ils vivaient dans un appartement. Mais il suivit la mauvaise voie et roula plein pot jusqu'à Saint-Paul. Ce n'est que lorsqu'il vit les lumières rouges de l'antenne Oméga qu'il saisit son erreur et fit demi-tour.

Derrière lui, il entendit le vrombissement d'une voiture.

Les petits arbres qui bordaient la route étaient soufflés par le bolide et la vitesse arrachait dans son sillage les feuilles les plus faibles. La moto était en tête, elle se redressa vivement après le virage. Jahel, déchiré, jeta un regard en arrière, puis accéléra de plus belle. La route était libre pour une fois, il était tard.

Les deux véhicules sillonnaient la côte. Leurs roues accrochaient au sol, et la pétarade des moteurs rugissants fit pleurer une petite fille quand ils passèrent en trombe devant sa case. Dans la voiture, la vitesse et la musique poussées au maximum entraînaient trois jeunes réunionnais sur les rails obscurs de la nuit. Ils braillaient et, dans leur veines, quelque vapeur de rhum les réchauffait.

La course avait commencé au sortir de Saint-Paul, ils avaient fait ronfler le moteur derrière le motard au niveau du grand mur blanc du Cimetière Marin. Jahel avait ouvert sa moto dès la Grotte des Premiers Français. Ils étaient mal tombés, il n'était pas d'humeur. La baie, plane comme le sable noir, réfléchissait la lune à chacun de ses remous, calme. Bien vite ils longèrent la falaise du Cap La Houssaye qui dressait son flanc de basalte cabossé face à l'horizon. Jahel filait entre deux plans, sous l'effet de la vitesse, il lui semblait être porté dans un corridor de vent. A gauche c'était le défilé de la falaise, à droite un mur de vent.

Assis sur la banquette arrière Kalo, musicien dans l'âme, secouait la tête au son de la guitare déchaînée d'Hendrix, les yeux éjectés, quasi-clos. Les spirales de l'ivresse, dans sa tête, lui donnaient le tournis du monde, trop sensible il se sentait tourner avec

sans forcer. Tou coul, kwa. Ou wa?

¹¹ *monstre nocturne, mauvais esprits, fantôme réunionnais*

la galaxie au bal symphonique de l'Univers. Il aurait voulu dire aux autres de s'arrêter, de le déposer ici là-même ; qu'il rejoigne la baie noire, la baie pirate, près de l'antenne magnétique, véritable boussole cosmique, et artefact des plus catalyseurs ; qu'il s'allonge ventre contre ventre avec le sable, nombril connecté, dos à dos avec les étoiles. Mais il ne pouvait plus parler pour deux raisons : son corps était trop loin et ouvrir la bouche risquait de provoquer des vomissements. Son ami, Jules aux sourcils d'aigle, droit au volant de la voiture volée, gardait les yeux fixés sur les bandes blanches de la route. Il devait participer au tournoi rallye ; et Gilles, son cousin copilote, le plus défoncé de tous, braillait à tue-tête pour l'encourager, en battant des mains et des pieds, un pétard éteint vissé aux lèvres. La voiture prit un virage, le corps de Kalo fut projeté contre la portière, de l'autre côté. Ils roulaient trop vite...

Jahel, devant, augmentait encore le régime. Il ne savait pas qui poussait contre lui, mais ils n'avaient aucune chance, sa moto sortait du garage, et elle venait d'être préparée. Son rugissement et ses vibrations lui donnait une impression de toute puissance.

D'où débarquaient-ils tous à cette heure de la nuit ? Que foutaient-ils là, sinon la fête inconsciente, la veillée arrosée qui noie l'ennui, ou qui du moins nous le fait oublier. Les conducteurs devaient se contrôler, ils connaissaient leur machine ainsi que leur capacité. Cependant, grisés par la vitesse, ils avaient du oublier la route, car avant le Cap Boucan Canot, après le pont où les militaires du rang viennent sauter, au Cap Champagne, la langue d'asphalte se divisait en deux, creusant son chemin à travers la falaise, dans un des virages les plus dangereux de l'île, qui, en mille neuf cent quatre-vingt seize, serait interdit à la circulation. Cette voie se dédoublait dans le tournant, donnant ainsi une route beaucoup plus large et ce fut ici que la voiture déboîta sur la gauche pour dépasser la moto. Jahel, qui comptait aussi se rabattre sur la voie, essaya d'éviter la voiture. Erreur fatale. Jules se retrouva un instant à même hauteur que lui, alors qu'ils négociaient la courbe. Il vit la moto prendre de plein fouet la bordure. Cette seconde d'absence lui coûta la vie : la BMW heurta violemment la roche, dévia de sa trajectoire. Il appuya sur le frein, mais le choc était à présent inévitable. Ils traversèrent le muret de protection qui fut démoli. La voiture se fracassa sur la petite plage de gros sable blanc en contrebas. Jahel fut projeté dans les airs, survola les flots et atterrit avec un bruit sourd sur la langue de magma séché que léchait la mer.

La porte arrière de la voiture était ouverte, Kalo sortit en titubant. Que s'était-il passé ? L'avant de la voiture était ratatiné, plié sur lui même, il courut jusqu'au pare-brise brisée, Jules, la tête contre le volant, les yeux ouverts, pleurait des filets de sang par ses arcades poilues. Le capot avait traversé le pare brise et tranché radicalement la gorge de Gilles, décapité. Kalo se retourna, tomba à genoux assis sur le sol et se mit à vomir si abondamment que la bile mêlée à l'alcool passa même par son nez. La mer devant lui s'agitait un peu plus, les vagues enflaient et se suivaient chaque fois un peu plus grosses. *Le motard, putain, il doit être mort aussi.*

Il se releva et marcha péniblement jusqu'à l'autre rive. Il tremblait : l'image de la voiture ensanglantée n'était pas sorti de sa tête, il n'osait imaginer l'état du corps qu'il allait trouver, sûrement déchiqueté, cassé. Le pied sur l'omoplate, la jambe le long du dos ?

Les buissons d'épines en contrebas de la route entourèrent leurs branches de barbelés autour de Kalo, et le tirèrent, entortillé, perforé, jusqu'à leur tronc sauvage où

elles le retinrent captif. De chaque épine, un poison toxique s'injectait dans ses veines, il crut avoir des hallucinations. De longues lianes d'algues se dressèrent, semblables à de verts tentacules, elles sortirent du fond des eaux, et serpentant entre les sinuosités de la roche, glissèrent sous le corps de Jahel et le recouvrirent d'un cocon. Kalo se trouvait trop loin pour les voir s'enrouler autour du motard, mais il vit les algues quand elles soulevèrent le cadavre et qu'elles s'élevèrent sous la lune. Une étoile filante traversa le ciel, les vagues sifflaient.

Un jet de vague émergea des flots et se courba dans l'air comme un naja, au dessus du cocon des algues.

– “Kosasa ou fé la¹²”, siffla-t-elle en ondulant et le cocon s'ouvrit comme s'ouvrirent les fleurs. Entre des pétales de lotus géants Jahel était allongé, nu, la tête sur les genoux d'une femme merveilleuse.

– “Mwin la nu songne alu¹³”, dit-elle au dragon d'eau et de vent. Elle était assise sur la plante de ses pieds, nue aussi, le buste droit et fort en poitrine. De la fumée sortait de ses yeux, de sa bouche, une fumée blanche et opaque, le bout de ses seins était mauve, et tout son corps végétal, fait de feuilles pentagonales, de filaments, son sang était de la sève. Elle prit le jeune homme dans ses bras et lui donna le sein.

– “Artourn'aou, ala sak va konét, ala sak va di not zistwar.¹⁴”

Le dragon d'eau la salua et replongea dans l'océan. La femme toute en herbe regardant Jahel posa une main sur son crâne fraîchement chauve et sourit, puis levant la tête vers les cieux, elle ordonna aux pétales de se refermer.

De toute cette scène rien ne devait rester, ni dans la mémoire de Jahel, inconscient, ni dans celle de Kalo quand ils recouvrèrent leurs esprits, lavés de tout souvenir. Jahel rencontra Kalo dans la chambre d'hôpital où on les avait placé et ils se lièrent d'une amitié scellée face à la mort. L'agent de police qui constata l'accident avait dû simplifier les faits pour son rapport. Qu'aurait-il écrit ? Qu'il avait trouvé un homme inconscient, prisonnier des buissons de la manière la plus impossible qui soit, qu'un autre, apparemment le motard, était indemne alors que son monstre de moto avait été retrouvé au fond des eaux ? Seul l'accident de voiture ne lui posait aucun problème de compréhension. Des voleurs.

Jahel retrouva dans la petite poche de son jean une graine noire, grosse comme un grain de maïs, dont il se souvint. Il la garda assez longtemps, anxieux de savoir ce que c'était, mais à la fois craintif. Il l'avait finalement planté dans la forêt quand, avec sa mère, ils avaient déménagé pour monter dans les hauts.

Les deux nouveaux amis se retrouvèrent à l'université. Kalo en Histoire et Jahel en Lettres Modernes. Au cours de l'année suivante ils créèrent ensemble le journal Maroner' qui ne fut d'abord rien d'autre qu'un fanzine étudiant drôle et cynique.

La graine poussait, et Jahel la soigna bien. Vint le premier jour où il put la goûter. La première fois, il fuma seul, profitant de quelques vacances de sa mère. Le zamal, sans goût, sans odeur, souleva en lui un souffle nouveau et réveilla la mémoire inconsciente de son voyage. Il écrivit sous son effet, un ouvrage poétique que tout le

¹² *Qu'est-ce que tu es en train de faire?*

¹³ *Je suis venu le soigner.*

¹⁴ *Retournes d'où tu viens, voici celui qui va savoir, voilà celui qui va dire notre mythologie.*

monde a lu et qui s'intitule Le Zeugma, cosmogonie de la Réunion. Il lui fallut trois jours pour tout retranscrire, chaque mot avait sa place et son importance, trois jours durant il fut nourri de parole sacrée, et s'abreuva aux mots jaillissant de nulle part. La femme toute en herbe lui soufflant les mots divins. Trois jours, avant que l'effet ne s'estompe complètement durant lesquels il vécut décalé de la réalité, entre deux mondes.

Ensuite, il fit goûter la chose à Kalo, puis ils firent fumer le groupe de musique. Son nouvel ami jouait avec trois frères et deux autres copains, le groupe s'appelait Electro-gên' ou Elec-tro-zen, c'était selon. L'herbe était fertile, elle était comme un encens des muses, une découvreuse de mélodie, un nuage d'harmonie et de puissance, si bien que Jahel la nomma "l'herbe sacrée". La science infuse les pénétrait et ils en vinrent à se demander si c'était bien eux qui composaient, qui créaient ou quelqu'autre esprit narcotique. Mais ils ne prirent jamais cela au sérieux. Or, avec l'âge, la force s'insinua en eux, grandissante, si bien que Jahel n'écrivait plus qu'à la machine quand il était sous l'emprise de la plante, car il développait alors un étrange pouvoir : quiconque lisait un de ses manuscrits vivait son écriture. C'est Elle qui le lui avait fait remarquer. C'est ainsi que chaque caresse envoyée se posait vraiment sur la peau de sa dame, une larme écrite devenait une larme pleurée, glissant de l'oeil du lecteur ; une nuit d'amour couchée sur papier envoyait tout en elle l'ivresse d'une jouissance incompréhensible. Mais l'autre tranchant était plus dangereux et Kalo, sans que l'écrivain ne le sache jamais, allait en faire l'expérience.

CARNET DE JAHEL

Ecrit en état de lucidité. Publié dans Maroner'.

“ Néo-Réunion. 2050. Guerre civile. Voilà en trois mots l'histoire que j'allais vous raconter. On devine vite combien de violences se cachent derrière ces mots, et l'on sent qu'à la fin le bien vaincra mal, que le sang des pères marrons aura été vengé, comme si Cimendef¹⁵ était un prophète, comme si la plaie de l'esclavage coulait encore telle de la lave en fusion. Mais une histoire comme celle ci ne correspondrait pas à la vérité, qui est mon seul souci. Elle se serait inspiré de films provocateurs ou des textes qui nous parviennent du mouvement Underground international. En un mot nous aurions parlé de Révolution. Nous aurions discuté politique, social, économie et dressé le bilan fictif d'un siècle de départementalisation tout en évoquant la drogue aussi et les controverses de la dépénalisation des drogues douces, sur l'installation des coffe shop à partir de l'an 2021 sur une île où tout aurait été aménagé pour l'expansion du tourisme et du narco-tourisme sous le label Réunion île sauvage ou Zamaland. ”

¹⁵ *Esclave marron, chef de marrons, commanditaire de descentes.*

04 Novembre 1999

Les nuages sont restés fixes dans le bleu matinal. Ils passèrent pourtant, ils passèrent d'une teinte rouge, orange, à un jaune ensoleillé avant de devenir au-dessus des montagnes vertes, blanc cassé, blanc sale. Jahël roulait le long de la route en corniche et les idées fusaient dans sa tête. Les rouages se combinaient enfin, plus rapides même que les roues de sa dernière moto qui filait entre océan et falaise. Eva s'accrochait à lui, sa veste en cuir noir claquait les airs, sous le casque, elle souriait ; non seulement parce qu'elle aimait la vitesse mais surtout parce qu'elle s'en allait d'ici, pour la France, voir sa grand-mère et sa mère, chercher, par la même occasion, du travail.

Jahel sur sa moto réfléchissait à son prochain article. *Du crépuscule diurne à l'aube nocturne, car nous ne vivons que la nuit, dans les rues inanimées où traîne le brouillard de l'ennui, où le vent glace les nasaux. Du crépuscule diurne à l'aube nocturne car la journée nous nous cachons des lumières du gros Soleil.*

Il prit un virage et la ville lui apparut. *Saint-Denis, tour centrale de Babylone vouée à Dyonisos, je n'ai pas dit capitale même si c'est le cheflieu de tous les capitaux ; ce n'est jamais qu'une ville tissée de béton et de goudron, une colonie d'araignées où le bonjour n'est pas rendu, où l'on porte la cravate, où l'on passe des coups de fil avec des antennes. Saint-Denis, volcan urbain, ta jeunesse est malade, nous sommes tous une génération oubliée, décalée, entassée tout comme nos pères d'autrefois dans le ventre des bateaux esclavagistes. Sauf qu'au lieu de nous obliger au travail, ils nous payent à ne rien faire.*

Dites-leur qu'on n'achète pas l'honneur; un créole assisté est un créole de plus dans le poulailler. Un coq dangereux, au gosier lacéré, roulant dans son oeil les pulsions issues du décalage entre la vie qui est et celle qui devrait être. Que fera-t-on si le maïs vient à manquer, ou si les grillages métalliques cèdent? Un proverbe créole i di si ou la don kréol in pié li vé in karo¹⁶. C'est bien là une attitude traditionnelle. Quand tu n'auras plus rien, je dirai que tu fus un brave homme, je dirai que la France fut une bonne mère adoptive. Ensuite? Qui sait, nous rêverons d'indépendance, fous que nous sommes. Oui, sûrement, le temps de tout installer, de tout construire, donnez- nous encore de ces ailes, donnez-nous encore de ces yeux et de ces oreilles. Il y a manipulation génétique sur la tortue Réunion, ce serait...

Un violent coup de frein le stoppa dans ses pensées, un bouchon, il lui fallait manoeuvrer. Doucement il se faufila entre les voitures bruyantes, et frôla presque de trop près le gros engin qui servait à déplacer les voies. La corniche,

¹⁶ Si tu m'en donnes un peu j'en veux plus, si tu m'en donnes aujourd'hui je reviendrai en chercher demain.

sous son voile de mariée moderne tout en fer qui ne l'empêchait pas de pleurer, le regarde s'en aller.

Dés qu'il arriva chez lui, à la Petite Plaine, revenu de l'aéroport de Gillot, et qu'il fut dans son bureau, il s'attabla et commença à gratter sa feuille. Les mots de tout à l'heure l'avaient juste traversé, ils lui avaient du moins donné le ton. Et déjà germait un nouveau paragraphe quand il fut dérangé une seconde fois par Kalo, son vieil ami, qui l'appelait pour savoir si Eva, sa fille, avait bien décollé, il préférait la savoir à l'écart pendant quelques temps. Jahel s'excusa de ne pas avoir téléphoné à son retour. Kalo lui dit que ce n'était rien, avant de le remercier.

Demain Jahel serait chargé de cours, dans les locaux flambant neufs de l'Université du Tampon; pour l'instant, dans son pied à terre, il gardait la tête dans les nuages et allongeait sur la page son esprit fatigué.

CARNET DE JAHEL

Ecrit en état de lucidité. Publié dans Maroner'.

Néo-Réunion. 2050. Guerre civile.

Cela aurait été une mauvaise voix car elle aurait guidé le lecteur au sein d'idées utopiques, au creux d'un rêve plus noir que la haute mer sous une voûte de nuages chimiques. Histoire d'une île radeau, sans capitaine enfin, sans voiles, ô richesse philosophale de la misère, découverte du bonheur.

Oui, retrouver le goût de la terre, le goût du sommeil après l'effort nécessaire, la consistance des valeurs fondamentales, dont la saveur salée manque à la vie, la vie plus fade que jamais, la vie plastique.

Ça n'aurait pas été très gai et pourtant cela aurait pu plaire aux gens. Pas à tous bien sûr, mais à tous ceux qui souffrent de ce décalage entre la vie d'aujourd'hui et celle d'autrefois ; à tous ceux qui rejettent en tout ou en partie l'invasion du monde civilisé sur le reste du globe, l'adoration de l'argent, son aspect divin car il est source de tout pouvoir terrestre ; à ceux qui se rendent compte de la désacralisation, du passage des hommes en terre totalement profane ; à tous ceux qui souhaitent un retour aux traditions pour retrouver le sens de la vie. Cet appel aura le mérite de vibrer. A tous ceux qui ont le spleen de leur époque, aux anarchistes qui cherchent à éliminer de la société tout pouvoir disposant d'un droit de contrainte sur l'individu.

Le 08 décembre 1999.

Une étoile traverse le ciel au dessus de la mer Méditerranée, un calcul volant qui suit sa trajectoire et qui, palier par palier, monte et atteint sa vitesse de croisière. Deux personnes qui ne s'étaient jamais rencontrées, discutent, les passagers aux sièges 51I et 51J. Ils usent du toucher du langage, ils ne se disent rien, ils s'écoutent. Et les mots vont d'une oreille à l'autre avec ce même engouement qu'eut l'oeil lors du premier regard croisé. Deux métis inconnus que le hasard a fait se rencontrer en plein ciel. Qui se sourient, se regardent. Dix heures de vol les attendent, peut-être plus, le voyage allait être très long pour rejoindre la Réunion. Même si le temps allait leur paraître trop court.

Elle n'avait qu'un grand sac à dos qu'il l'avait aidée à poser au-dessus d'eux, ses bagages à lui étaient dans la soute; il avait même dû payer un fret, car il avait tout emmené avec lui, quittant la France, la terre de ses études, pour retourner en son île natale. Elle était vêtue d'un léger pull en laine grise, ample, qui descendait sur son jean et cachait ses fesses. Ses longues boucles brunes étaient ramassées, enroulées rapidement sur sa tête, si bien qu'à chacun de ses mouvements il pouvait voir scintiller les créoles à son oreille. Quand il s'était levé pour lui permettre de rejoindre son siège, il avait inhalé, émanant de la fraîcheur de sa peau, un parfum discret et agréable de goyavier-citron vert. Ennuyée de le déranger, elle s'excusait par sa gaieté, par l'inflexion de ses épaules, la fragilité de son cou, de sa nuque. Avant le décollage, une jeune hôtesse au sourire plastique, commercial, avait laissé défiler la bande sonore et avait exécuté un numéro de charme. Contrairement à Eva, elle possédait autant de charisme qu'un androïde. Tolliam trouvait cela inutile, persuadé que les conseils et les gilets ne serviraient à rien en cas d'accident, dans l'affolement général qui aurait lieu. Il était de bonne humeur et les petits rires que provoquaient ses réflexions détendaient l'atmosphère alors qu'elle lui faisait part de son appréhension de l'avion. Il se retint de lui raconter une blague de son père qui parlait de requins et de boîte de conserve volante.

L'altitude vint. Le froid semblait pénétré l'appareil, il frissonnait sous le fin drapé de sa chemise. Tout était gris d'où il était parti, et l'aéroport avait été mis en branle à cause du plan vigie pirate, toutes ses années d'exil lui montaient au nez cependant, au sein de lui même une chaleur embaumait son coeur, se diffusant dans chacune de ses fibres. Leurs discussions se combinaient comme un puzzle, phrases imbriquées l'une dans l'autre, qui se complétaient, se soutenaient et montaient petit à petit comme un miroir où se reflétait l'image de leur séjour, de leurs surprises, de leurs espoirs et utopies, de leurs désirs; où toutes les idées s'assemblaient et prenaient forme. Une réunion en somme, où chacun semblait répondre aux questions sans réponses de l'autre, en esquissant une solution. Il y avait comme un regain d'espoir dans leurs yeux; leurs esprits devenaient fertiles.

Soudain, alors qu'ils survolaient Dieu sait quel pays d'Afrique, un silence vint

couper leur verve; un silence qui ne correspondait pas à une gêne, ni à un trou de mémoire, mais à une certaine prise de conscience, à une position d'âmes; peut-être trop proches. Le flot des mots devait maintenant interrompre sa danse sur le bout de la langue. Le baume avait pénétré le cœur tout entier, et les paroles ayant caressé l'âme, restaient en suspens. Sur l'écran, la carte et le trajet de l'avion furent coupés par un jingle et un film commença. Ce moment leur rappela les séances du soir au cinéma de la ville, quand ils étaient plus jeunes et que le garçon, timide, se demandait en tremblant : "*Est-ce que je lui prends la main?*" pendant que la fille, impatiente, fermant presque les yeux, pensait : "*Qu'est-ce qu'il attend?*". Oui, il y avait beaucoup de cela. Tous deux espéraient qu'un trou d'air soudain les eût rapproché, mais non.

Ils étaient plus ou moins face à face, un peu ridicules. Les autres lumières dans l'avion étaient éteintes, parmi les passagers assoupis ou les spectateurs attentifs, il n'y avait qu'eux qui se parlaient à nouveau, qui se parlaient encore, sous les faisceaux croisés de deux halogènes miniatures.

La voiture était verte. Elle venait de la Plaine des Palmistes. Épuisée par la route sinueuse qui grimpait au milieu de la brume humide du petit matin; posée comme sur un fil au milieu de la forêt impénétrable qui surplombe la ville, ses arbres sauvages, dressés sur la montagne, son herbe grasse, ses fougères prosternées... Elle s'arrêta sur le plateau de la Petite Plaine devant un chemin ocre et l'homme qui en descendit, vêtu chaudement, ouvrit un portail et entra dans la cour d'une maison. Le vent, glacé en cette heure matinale, gerçait ses lèvres et la rosée encore fraîche mouillait ses souliers. Kalo cogna à la porte, de la fumée sortait de sa bouche à chacune de ses expirations, il se frotta les épaules et cogna une seconde fois. Comme personne ne répondait il essaya d'ouvrir la porte. Elle était fermée. Pourtant les volets étaient ouverts. Un peu étonné, il plongea la main dans sa poche intérieure et prit sa clef, il essuya ses semelles et déverrouilla la porte. Son ami avait toujours été tête en l'air.

– “Jahel, Oh le poto !”, cria-t-il en entrant.

La lumière pénétrait doucement, à travers des rideaux en dentelles qui représentaient une charrette à boeufs bondée de canne, elle éclairait le salon désert. Sur la table basse, une partie d'échecs qui ne sera jamais finie. Il se dirigea vers la chambre de son ami, les draps sur le lit étaient encore défaits.

– “Jahel !”, somma-t-il à nouveau, mais nul ne répondit à son appel sinon un grincement des volets. Il parcourut toute la maison : vide, personne. De retour à la chambre il ouvrit les armoires, les affaires n'avaient pas été emportées. Il ne savait pas comment une idée aussi saugrenue que celle d'un départ de Jahel avait pu traverser son esprit. L'île coulerait ou brulerait qu'il serait resté à bord. Ou pouvait-il être ? A cette heure ? Alors qu'il devait le prendre !

Il entra dans le bureau. Des débris d'ordinateur gisaient dans un coin de la pièce, la boîte à disquettes avait disparue, la lampe était démantibulée, il ouvrit les tiroirs, vides : on avait emporté les dossiers. Il les referma en les claquant, jura en créole et se laissa choir sur une chaise. Questionnant du regard l'espace autour de lui, il remarqua un cahier, à sa gauche, qui était tombé sous le bureau en bois où il s'accoudait. Il le saisit par curiosité, le volume était entouré d'un épais ruban rouge qu'il ôta, avant de tourner la couverture, une grande feuille de carton, et de lire la première page.

Il y eut d'abord une sorte de note qui l'étonna: *Ecrit en état de lucidité.*

Malgré l'inquiétude sur laquelle il tanguait, cela le fit rire, quel maniaque ! Il continua.

Ô LECTEUR

*Vous
qui ouvrez la porte de ce volume
sachez que vous n'allez pas entrer.
Ce qui risque d'en sortir
Vous l'ignorez et c'est pourquoi
Je
vous mets en garde.
Il
ne faut pas réveiller les anciennes légendes*

car les vérités du passé
laissent passer dans leurs rêves
obscurs une griffe noire et acérée.
La lumière est là pourtant; sur l'encre
et sur la page, elle tombe de votre
regard comme la dernière feuille
du dernier arbre que le vent porte
et transporte sans jamais lui faire
toucher le sol.
Sous le dernier arbre
la dernière graine
Sous le soleil
la dernière lumière
Sous la lune
le dernier loup
Et sous ton coeur mon premier sourire,
Notre première embrassade, un baiser...
Et sous mon coeur, l'amour qui
pousse et qui brille et qui HURLE !"

Il feuilleta le cahier, intéressé, et s'arrêta à une autre page, sur un poème, dont il lut un vers au hasard: *Et mon doigt de braise posé sur ta poitrine*. A ce moment tous les volets claquèrent sèchement et plongèrent la maison dans le noir. Une douleur subite lui empoigna le thorax, le livre en tombant se referma, instinctivement il pressa une main contre sa blessure, ce qui augmenta d'autant plus la souffrance. Pris de panique, il s'enfuit et avant de sortir se heurta à la commode ce qui lui fit un bel hématome à la taille. Vite, il fit glisser la fermeture de son blouson et déboutonna sa chemise. Il lui semblait avoir été touché par une goutte d'acide, mais comment diable de l'acide aurait-il coulé du toit ? Il n'en crut pas ses yeux. Au creux de son sein gauche, une brûlure, comme faite à l'allume-cigares sur ses pectoraux, un petit rond cramoisi au-dessus du coeur, qui lui faisait monter les larmes aux yeux tant ça lui faisait mal. Il tourna un regard plein de détresse et de terreur vers la maison, un ou deux volets battaient violemment les murs. Le vers retentit dans sa tête "*Et mon doigt de braise posé sur ta poitrine*", il n'avait pas lu davantage...

Quelques instants plus tard la voiture descendait à nouveau les pentes de la Plaine des Palmistes, et rejoignait le littoral en direction de Gillot. Le conducteur à son volant ne cherchait pas à comprendre, il s'était arrêté chez lui pour se passer de la Biafine, se coller un pansement. Son ami n'était pas là. Et toutes ces choses l'inquiétaient. La route serpentait devant lui et bientôt, il entra dans la ville de Saint-Benoît. Quant aux volets, ce devait être le vent, ce ne pouvait être que ça. Il avait quand même prit le temps de vérifier le poulailler. Tout allait bien, le tapis de fiante n'avait pas été soulevé.

"Mesdames et messieurs, nous avons atterris à l'aéroport Rolland Garros, à Gillot, île de la Réunion, nous sommes le huit décembre 1999, il est quatorze heures, heure locale, la température extérieure est de trente degrés celsius. Nous espérons que vous avez fait un bon voyage et que nous vous reverrons prochainement à bord de notre compagnie. Merci. Ladies and gentlemen, ..."

Eva et Tolliam laissèrent d'abord les plus pressés s'agiter, il lui tendit son sac et ils sortirent ensemble de l'avion, causant pas à pas.

- "Il devrait faire : nou la fin pos la Réyon, l'éropor "Rolland Garros" (zot i koné lo sampion d'tenis)"

- "nous sé le uit désanm milnéf sankatvindisnéf," poursuivit Eva, alors que Tolliam riait de sa boutade à l'aviateur français.

- "Vraiment, je suis enchantée de t'avoir rencontré", dit-elle en fouillant ses cheveux bouclés.

- "Oui, je trouve que nous sommes arrivés trop vite."

Elle acquiesça avec ce même grand sourire qui l'avait envoûté.

- "Eh bien, écoute, je dois aller par là chercher mes bagages, je te fais la bise."

- "A bientôt peut-être."

- "J'espère", hasarda-t-il en se retournant.

Arrivée aux contrôles, elle sortit ses papiers et l'agent lui fit le plus beau des sourires, le plus con aussi pensa-t-elle. Les douaniers fouillèrent son sac et la laissèrent tranquille, elle eut un peu peur en passant près des chiens, même en laisse ils ne la rassuraient pas, elle n'avait jamais aimé ces bêtes-là : c'est con aussi un chien. Derrière la barrière les amis ou la famille attendaient l'arrivée des passagers, derrière eux, elle vit son père, debout, il était vêtu d'habits dépareillés, quelques mèches hirsutes et rebelles pointaient sur sa tête comme pour lui faire signe. Il l'avait vue. Enfin, elle le retrouvait. Elle serra très fort son cou dans ses bras, ce qui sembla lui faire mal, et déposa deux grosses bises sur ses joues mal rasées. Kalo était content de voir sa fille, elle saurait, par sa gaieté lui faire oublier un peu tous ses soucis. Il prit son sac et ils se dirigèrent vers la vieille automobile garée sur le parking.

- "Jahël n'est pas venu ?", demanda-t-elle en feignant une moue.

Inquiet, son père ne répondit pas, il souriait maladroitement.

- "Qu'est-ce que tu as, qu'est-ce qui se passe ?"

- "Viens ! je te dirai tout ça en roulant. Comment va la Grand-mère?"

- "Pas bien tu sais, maman m'a dit de te faire de gros bisous mon poto. Elle est désolée de devoir rester encore, mais elle préfère attendre que Mamie aille mieux."

- "C'est bien comme ça, c'est mieux qu'elle soit restée", dit-il en ouvrant la porte.

- "Oula. J'avais oublié comme elle grinçait."

Kalo laissa tomber les clefs sur le sol, estomaqué par le “grincé”. Il se baissa pour les reprendre.

- “Maladresse...”

À l'intérieur Tolliam attendait qu'on lui rende sa pièce d'identité, l'agent lui tendit finalement sa carte informatisée avec un air grave qui se voulait impressionnant.

- “Vous avez pris un billet simple, vous comptez vous installer sur l'île?”

- “Oui.”

- “Et vous n'avez rien à déclarer à la douane?”

- “Non.”

- “Pas de stupéfiants?”

- “Non.”

- “Même pas un-petit-peu de shit?”

- “Je n'ai rien ramené.”

- “Bon, passez avec mon collègue dans la salle à côté, on va vérifier ça.”

CARNET DE JAHEL

Ecrit en état de lucidité Publié dans Maroner'

Néo-Réunion. 2050. Guerre civile.

Ç'aurait été la peinture de l'esprit des jeunes, les jeunes qui se perdent dans les nuages, qui se confondent aux ténèbres de la nuit et craignent dans le froid l'arrivée du Soleil. L'arrivée du jour prochain où la lumière éclairera cet avenir, où tout est désertique, et qui, se retournant pour juger leurs passés, découvrent qu'ils étaient mort-nés, condamnés à l'errance végétative d'une génération trop prolifère, sur une île non-insulaire où bientôt il n'y aura plus de terrains constructibles que pour l'Europe, sur une terre natale qui n'aura plus de place pour qu'ils y habitent. Les résidences seront riches mais étrangères, les lotissements pulluleront et les zones immobilières pour le peuple se dresseront cube après cube, mais ils seront toujours inférieur a nos montagnes. A chaque briques qui s'accumulent je dis qu'une insulte est portée à cette terre vierge qui fut jadis une forêt tropicale, à chaque autoroute je dis que le monstre d'asphalte s'est fait pousser un nouveau tentacule, à chaque commerce qui s'ouvre je vois l'édification d'un temple du Veau d'Or; et je crie à Babylone, dés que je vois un uniforme.

Eva et Kalo reprenaient la route des Plaines. Elle avait tourné la tête en quittant l'aérogare, juste un instant, pour voir si Tolliam n'était pas dehors, déjà. Ils n'avaient pas pensé à échanger leurs coordonnées respectives et pourquoi d'ailleurs ? Mais ce regard en arrière, vers celui qu'on ne reverra plus, lui laissait dans la gorge quelque chose d'amer. Elle ne sut pas ce que c'était. Elle ne pensera plus à lui que rarement, à la sauvette de ces mornes minutes infinies où l'âme se fait nostalgique et qu'elle va chercher dans les souvenirs, le plus doux et le plus calme de notre vie. Elle alluma le poste de radio, il y avait une cassette qui n'était pas enfoncée. Sur cette station, on énonçait les titres du journal. Elle appuya sur la cassette; la guitare entamait son arpegge. Son père l'enleva aussitôt, d'un geste vif, et la journaliste poursuivit.

A ces paroles tout devenait confus et flottant pour Eva, et clair pour Kalo. On annonçait l'arrestation de Jahël conformément à la loi du 17 Novembre, arrêtée par le nouveau préfet du département, Mr Jacques Bourbignon, la police avait placé "le célèbre écrivain réunionnais" en dizaine pour possession et utilisation de stupéfiant. L'affaire allait être remise au tribunal de Saint Denis la semaine prochaine, 15 décembre 1999. Jahël avait déclaré ce matin qu'il assurerait lui même sa défense, et n'avait pas manqué de faire remarquer que les dix jours de détention étaient écourtés pour lui, arrêté hier au soir à son domicile.

Alors qu'une centaine de cas n'avaient pas encore été jugés, et restaient oubliés, son ami avait, paraît-il, demandé si la preste justice allait juger son cas en urgence au lieu de guérir imminamment les plaies agonisantes dans lesquelles on voulait le noyer. La perquisition qui avait eu lieu à la barre du jour et qui s'était passée dans la plus calme entente selon les intervenants, avait débouché sur une découverte. On avait retrouvé chez lui quelques dossiers du journal *Maroner*, preuve qu'il était donc le rédacteur du journal. Jahël disait ne pas voir le rapport avec l'affaire en cours, en tout cas ses pièces ne joueraient pas en sa faveur, pour autant que l'on sache le journal dérangeait.

De plus, une réunion judiciaire extraordinaire, ce soir, se rassemblant pour un renforcement ou un affaiblissement de la loi du 17 novembre sur l'incrimination des consommateurs de drogue devait peser sur l'affaire. Cette nouvelle arrestation soulevait encore les polémiques, l'affaire était à suivre.

Un autre journaliste poursuivit:

- *Economie La coupe de la canne de plus en plus désastreuse, les chiffres le prouvent...*

Kalo enfonça la cassette, ils se regardèrent, elle choquée et lui, grave et pensif.

"Qu'est-ce que c'est que ça ?, s'écria-t-elle, De qui parle-t-il?"

Son père ne répondait pas, il regardait la route et battait avec sa tête le rythme qui naissait. Elle avait peur de comprendre.

"Que dit cette loi ?", demanda-t-elle d'une voix pressante.

"C'est une répression massive des drogues. Maintenant si on t'arrête avec du zam' sur toi tu es placé en dizaine et tu risques une forte amende, ainsi qu'une période de deux à trois ans d'emprisonnement renforcée par une cure de désintoxication. Il y a

déjà eu plusieurs arrestations depuis le début du mois.”

– “Comment ça de désintoxication? C'est pour les héroïnomanes ou quoi?”

– “Non au zamalés”, c'est le mot d'action, ils n'ont pas lésiné sur les moyens ces derniers temps. Ils ont créé un corps policier qu'ils appellent la Grande Brigade.”

– “Mais papa, tu sais aussi bien que moi que l'herbe n'est pas nocive au point de faire une cure !”

Un ange fit planer comme un doute sur son affirmation. Elle cherchait dans sa tête, une idée, une action, quelque solution ; mais ils n'y pouvaient rien.

– “Et alors?” , dit-elle sèchement.

– “Et alors quoi?”

– “Qu'est-ce qu'on fait pour Jahël?”

– “Rien.” *Rien pour l'instant*, pensa-t-il , *mais t'inquiète pas ma fille, les choses ne dureront pas ainsi, je te le promets. Ils vont nous entendre, je te dis qu'on finira bientôt par nous réclamer la paix.* Il pressa la pédale et haussa le volume pour dissiper un peu la pesanteur qui les écrasait : c'était une maquette de leur groupe de musique. “Elec-tro-gên”. Les morceaux qu'ils devaient jouer au concert, ce 20 décembre, jour anniversaire de l'abolition de l'esclavage. Leurs compositions sont de véritables bombes enregistrées, de la vapeur de cyanure distillée longuement à même la braise. Groove tantôt énergique, tantôt plein d'atmosphère, envoûtant. Patience...

Quelques jours après son départ il était prévu une grande discussion sur le sujet, en haut-lieu, pour un nouveau projet, elle avait été assez naïve pour croire que les partisans de décriminalisation l'aurait emporté. Elle avait bien entendu parler avant son départ de la rumeur de cette loi, mais elle espérait qu'ils ne feraient pas cette erreur, car le vase était plein, et la goutte serait trop grosse. En 1998 déjà, suite aux saisies-record de zamal, l'herbe avait manqué, s'abattant comme une sécheresse judiciaire. Elle qui déjà ne comprenait pas qu'on lui interdise de faire pousser une plante, avait forcément beaucoup de mal à comprendre pourquoi on s'acharnait ainsi sur une pratique vieille comme le monde. Le premier droit de l'individu devrait être de disposer de soi-même, quitte à s'auto-détruire ; ne pouvait-elle donc pas faire ce qu'elle voulait d'elle-même ? Voilà qui la révoltait, l'omniprésence de babylone. Elle se laissa aller à la musique, toujours perdue dans ses calculs inutiles, et superflus, et superficiels, car elle n'avait pas d'information précise, et aucun moyen d'intervenir. Mais, ti lamp, ti lamp¹⁷, avec le rythme, elle se mit à bouger et les paroles, quand elle les entendit, lui rendirent le sourire. La mer qu'elle n'avait pas vue depuis si longtemps, n'avait pas changée. Elle s'étendait, limpide jusqu'à l'horizon comme une nappe d'huile. Marée basse...

Tolliam sortait de l'aéroport et respirait enfin le soleil qui était là au rendez-vous. Il poussait son chariot sur lequel reposaient quatre valises et un gros sac, sa tête, gonflée des questions et des remarques qui l'avaient toutes énervé, semblait, au soleil, s'évaporer et se rafraîchir. Voilà six ans qu'il n'était pas revenu sur l'île, et voici qu'à peine débarqué il croyait ne jamais en être parti. Hélas il allait remarquer trop de changements. Après la parade du chien, le douanier lui avait demandé de sortir toutes ses affaires et de les étaler sur la table. Un collègue était avec lui, celui là répétait tout

¹⁷ doucement, doucement.

le temps la même chose. Particulièrement intéressés par son matériel d'hydroponnie, ils le questionnèrent sur l'utilité de chacun de ses outils - réponses suivies systématiquement de brimades. La fouille et les paroles ne l'auraient pas gêné, s'il n'y avait cet oeil rond, cet oeil de poisson-coffre qui gonfle pour impressionner mais qui n'est plein que de vide ; s'il n'y avait pas au fond cette unique volonté de retenir, de fouiner, de pousser à bout. Ah, il avait été voté une loi pilote, sur la drogue, c'est la raison qu'ils avaient trouvée. Résoudre le problème à sa base. Empêcher les gens de consommer. Alors ça y allait vite, ça causait, ça demandait :

– *Kilé out sit?*

– *Si vous pouvez faire pousser n'importe quelle plante sous serre avec cette lampe, alors l'herbe aussi, le zamal mon gars, c'est bon non? Ca se fait dur ces temps-ci. Les prix montent...*

– *In, oussa ou la kahet morso d'sit la ? Sers, le syin ! sers !¹⁸*

– *Vous n'avez pas d'emploi et vous venez pour vous installer, ben, bonne chance mon gars, parce que ça taxe ici, tu sais...*

– *na nir war aou pask ek tout ot matos la, si mkompran byin, i gingn fé pous n'import kwa, minm dan in plakar, non ?¹⁹*

Il ne les avait plus entendus au bout d'un moment, et quand il avait été fatigué de constater à quel point ses agents étaient obéissant et zélé, il s'était surpris en train de penser à nouveau à cette jeune fille. Il avait cru, en se retournant, voir briller ses yeux ; la lueur était restée dans son cœur. Il expira fortement en secouant la tête de gauche à droite mais il n'était pas encore au bout de ses peines. Le soir arrivait, il était à peine six heures. Les agents avaient trouvé un fond de paille dans la poche extérieure de son sac, deux brindilles oubliées que le chien avait senti et localisé par un aboiement bref et sonore qui l'avait tiré de son rêve, apparemment, un gramme de plus aurait suffi pour l'inculper.

Il lui fallut bien une heure pour trouver un taxi qui le mène à son petit hôtel et il dut payer deux cent trente francs et quarante centimes pour aller tout simplement à la Possession. Quatorze kilomètres. Il s'attendait à voir briller l'antenne Oméga, le chauffeur lui dit qu'on l'avait abattue, ou qu'en fait on l'a fait exploser. Tant mieux se dit-il, cela fera de la bonne terre, longuement reposée.

Il entra dans son hôtel avec deux valises, aidé bien gentiment par le taximan qui portait le reste de ses bagages. Il demanda sa clef à la réception. Ils chargèrent les affaires dans l'ascenseur. Sa chambre était au cinquième étage. Quand la porte s'ouvrit il mit une valise pour bloquer le système ; pressé, il les déposa mécaniquement dans le salon, et enfin ôta ses chaussures. Puis il s'allongea deux minutes sur le lit, pour se délasser. Comme il n'avait pas dormi depuis son départ de Toulouse, son esprit était drainé, lourd, tel un ennui qui bourdonne, une fleur qui se ferme. Peut-être devrait-il prendre une douche.

- Un bain! Jamais idée ne lui avait paru si merveilleuse.

¹⁸ *Hein, où tu l'as mis ton morceau de shit? Cherche le chien! Cherche!*

¹⁹ *On viendra vous rendre visite, parce qu'avec tout votre matos là, si j'ai bien compris, on peut faire pousser n'importe quoi, même dans un placard, non?*

Sur le tard, il était sorti prendre l'air de la nuit. Longeant l'église calme et silencieuse il se souvenait des rues piétonnes, des places, des allées, des cafés, de la Ville Rose maintenant à treize milles kilomètres de lui. Ici ; à peine un décor, quelques chats, des chiens, une ou deux enseignes lumineuses, la rumeur toute proche de l'Océan. En voulant rejoindre la côte il rencontra un jeune, stylé comme un rappeur, qui lui proposa d'acheter de bonnes nouvelles, comme on dit par ici, quelque chose à se mettre sur la conscience. Pour cent francs il repartit avec un journal bien rempli, un rouleau comme il n'en trouvait pas en France.

Devant la mer et le roulis des pierres, assis sur un galet rond, essayant d'oublier le coup d'orteil qu'il avait donné dans la carcasse rouillée d'un pare-choc abandonnée sur la grève, il gouttait le join rêvant déjà à son sommeil imminent. Le bref retour fut pénible. Son corps écrasé s'était amolli et ses pas s'enchaînaient, tanguaient selon le roulis des vagues. Ses yeux se noyaient dans la voie lactée. Il avait l'impression d'être une bulle d'écume évoluant au milieu des étoiles au grè de son esprit soudainement ouvert, éveillé à une réalité subliminale.

Arrivé à l'hôtel, il prit le rouleau et l'ouvrit pour mieux juger de la qualité de l'herbe, les branches se ressemblaient toutes, effilées, pauvres, ponctuées de têtes maigres, étoffées de feuilles gros paras sans effet, porteur de maux de crâne et aux vertus soporifiques. Le papier en dessous l'intrigua davantage. Il datait du 11 novembre. Tout un coté de la feuille était illustré, on y voyait dessiné un rasta qui esquisse un sourire. Accroupi , il fume un cône contre un mur, un flingue à la main. Le décor seul est fait à la peinture, rouge, sombre, noire, jetée, concentrique autour du fumeur. Aussi dans son effet, Tolliam prit le mur pour une lune pleine à son lever, le regard amusé du personnage prit quelque chose de froid et de calculé. Serein, fixe comme un défi. L'arme à sa main témoigne de son engagement à ne plus laisser ceux dont la bêtise l'amuse tant, l'ennuyer encore.

Au verso le nom du journal était inscrit en gros caractère, : Maroner'. Au dessous, il était précisait que c'était une page spéciale, un hors série; trois colonnes comprimaient un article en petits caractères, titré Nean Isle qui s'introduisait par ce préambule:

“La situation politique, économique, sociale de notre île connaît un changement radical. Tabous levés osons dire tout haut ce que tout le monde dit tout bas. On parle de cannabis dans notre préfecture et de décriminalisation. J'ai écrit ce plaidoyer pour un concours, je ne peux m'empêcher de vous le faire partager.”

Perplexe, il déposa le journal et s'allongea sur le lit, il lirait la feuille plus tard, après avoir dormi un peu, et aussitôt, il sombra dans un sommeil de plomb. Il ne savait pas ce que les élus avaient décidé mais il était clair que la dépénalisation n'avait pas eu lieu.

9 décembre 1999

Eva prenait son petit déjeuner, la lumière pleuvait sur le plateau coloré de la Plaine des Palmistes, elle s'était accordée une grasse matinée. Son chocolat chaud devant elle avait manqué de se renverser plusieurs fois, gênée qu'elle était, enroulée dans ce grand peignoir. La chaleur dansait sur le bol et s'échappait comme une fumée, elle bâillait encore, épuisée par le décalage horaire. Elle écoutait le dernier album d'un chanteur de la ville, elle aimait bien ce qu'il faisait. Quand elle était partie en métropole, elle avait apporté plusieurs cassettes de chansons créoles, elle les appréciait toutes. Ce n'était que rarement du séga, le maloya lui plaisait ; mais depuis ces douze dernières années, la musique locale avait su évoluer puis persévérer. Si bien qu'il n'y avait plus vraiment d'étiquette. Mais tous défendent la même éthique. Son père, musicien, appelait cela la "contemporanisation des musiques traditionnelles", ou "le renouvellement des racines" aussitôt controversé par Jahël qui lui rétorquait, juste pour le contredire, que "la créolité est un mouvement sans fondement" et que tout cela n'était que la "recherche d'une identité virtuelle". Les morceaux qu'elle écoutait ce matin étaient inédits.

Partie en France pour trouver du travail, elle s'était rendue compte que le problème était le même partout. Malgré ses études d'espagnol, licenciée, elle ne trouvait personne pour l'embaucher, parfois même on lui disait que son niveau était trop élevé pour le travail proposé et qu'il était réservé aux moins diplômés. *Trop élevé, quelle connerie!* Elle était de la mauvaise génération, le climat social serait peut-être meilleur pour ses enfants puisque, à la Réunion, c'était une question de démographie. Pour l'instant, il lui était impossible de fonder une famille et de compter sur les allocations pour s'en sortir. Heureusement que ses parents étaient là. Que deviendrait-elle sans eux? Surdiplômée...

Elle prit une biscotte beurrée et la croqua, le paysage particulièrement sauvage dans ce coin de l'île l'invitait parfois à le rejoindre. Elle se demandait si on pouvait vivre dans la forêt de la Plaine des Lianes, il y a le Grand Etang, la Cascade Biberon et puis sûrement quelques *tangs* si jamais elle voulait de la viande; elle sourit en pensant à cela, ainsi donc l'idée de marronnage renaissait.

Quitter ce monde, ne marcher ni sur le trottoir, ni sur la grand-route, mais dans les sentiers au milieu des fougères arborescentes, vivre de cueillette comme dans le bouquin de Jahel. Elle avait lu dans un journal d'il y a deux ou trois ans qu'une communauté s'était fondée à l'intérieur de Mafate, une dizaine de personnes avec leurs enfants. Ils vivaient en marge de la société dans le cirque le moins atteint, en réserve précoce. C'est donc possible. Elle but un peu mais le chocolat n'ayant pas encore refroidi elle mangea sa dernière tartine. Elle écoutait le langage caché du chanteur; qui dénonçait tout en fait, mais il fallait comprendre comment il maniait la langue, car les traductions elle les trouvait volontairement atténuée, tues. Kalo connaissait l'artiste, ils étaient allés chez lui hier soir, discuter un peu à propos de Jahel qui écrivait à visage découvert: en français. Il n'aurait pas dû s'exposer ainsi. Au nom de quoi a-t-il levé la voix pour dire le silence ? Qui croyait-il servir ?

Lui et son père dirigeaient un journal anonyme généralement écrit en créole, désormais bien répandu, uniquement par des moyens clandestins, voire narcotique. Personne ne savait qui l'écrivait, ni comment il était produit, ses parents recrutaient les militants autour d'eux. Ils recevaient régulièrement des articles de leurs amis, en main

propre ou par fax. Son père ne s'occupait que de cela, largement aidé par Jahel qu'elle avait pris l'habitude d'appeler Tonton tant il était intime à la famille. *Comment peuvent-ils penser qu'un seul homme puisse concevoir, écrire et éditer un travail de cette somme et mené avec tant de rigueur.* Car ils travaillaient à éclairer les esprits, et non à faire de la mauvaise propagande. Jahel écrivait en général l'éditorial, et de temps à autre paraissait une page spéciale, dénuée de tout caractère journalistique, mais on signait toujours Maroner'.

Quand elle était petite fille, il lui avait raconté énormément d'histoires, toujours assis sous son vieux tamarin. C'est ainsi qu'elle sut qu'à la suite d'un violent combat entre deux vaisseaux pirates, le sang recouvrit les flots et que l'endroit, en leur mémoire, fut nommé la Mer Rouge, puis qu'au bout de sa dérive, le vaisseau vainqueur sombra, noyant avec lui tous les pirates dans un lieu qui pour leur rendre hommage fut nommé la Mer Morte. Il lui expliquait toujours les choses avec de grands gestes, de grands yeux et avec cette magie, propre au poète qu'il était, de répondre sans savoir. Eva ne croyait pas qu'il lui ait jamais raconté quelque chose de sérieux, il venait de derrière la lune ce gars-là.

Enfin, elle put s'attaquer à son bol et prendre une bonne douche chaude, pour entretenir un peu l'agréable sensation de paresse qui la caressait. Alors qu'elle était en train de choisir ses vêtements, le téléphone retentit, elle se dirigea précipitamment vers le bureau de son père car c'était la ligne de Maroner' qui sonnait. Elle ferma la porte pour s'isoler de la musique et du voyeur invisible qui la verrait presque nue.

– Allô ? , dit-elle en décrochant d'une main, l'autre plaquant une chemise contre ses seins.

– Allô ! Oui, bonjour, excusez-moi de vous déranger, mais je voudrais parler à Mr K s'il vous plaît.

– Il est absent pour le moment, mais vous pouvez me laisser un message.

– Non, ce ne sera pas la peine merci, mais à quelle heure va-t-il rentrer ?

– Oh ! Dans une heure environ, il devrait être de retour vers midi.

– Très bien. Merci encore. Je rappellerai. Au revoir.

– Au revoir , dit-elle en raccrochant la première.

A l'autre bout du fil l'homme alla s'asseoir à sa terrasse.

Sur le bureau de son père, au réveil, elle avait découvert une lettre et un mot qui lui était adressés.

“Eva, ma petite, je ne t'ai pas réveillée. Je suis parti voir Jahël, il m'a demandé de lui amener Fumée Clandestine, je pense être de retour en début d'après-midi. Je vais en profiter pour passer voir Tata. Il se peut que je revienne avec de bonnes nouvelles. Bonne journée, je t'embrasse.”

Eva opta pour quelque chose de simple, elle enfila un jean et passa une chemise blanche. La voix au téléphone lui avait semblé familière. Elle ne voyait pas qui cela pouvait être.

Elle prit enfin la lettre de Jahel, avant de s'installer dans le canapé et d'ouvrir doucement l'enveloppe, y faisant entrer une lumière de liberté. Dépliant la lettre, elle commença à la lire:

“Eva, il y a un poème de Verlaine, je ne sais plus lequel, mais il l'a écrit en prison, que j'aimerais relire, hélas il n'y a pas de bibliothèque ici. Ou si il y en a une, mais elle n'est ouverte qu'aux adhérents. Moi, je suis de passage. Et toi? Comment s'est passé ton séjour en Métropole? Tu as bien fait de revenir. Ta mère ne t'a pas trop ennuyée? Les choses ont pas mal bougé et maintenant je te cause d'où je suis. Tu sais, j'ai vu une étoile filante hier soir et j'ai fait un vœu, il est pour toi, bergère, j'ai demandé qu'un prince te vienne. Ne t'inquiète pas pour moi, j'ai un coin de ciel dans ma cellule et cela suffit pour que je m'évade.”

Signé Jahel. Elle déposa le courrier dans sa chambre sur une de ses étagères.

Il était tard, elle se dirigea vers la cuisine, qui se trouvait en dehors de la maison, pour préparer le repas, c'était une petite pièce en tôle, remplie de viandes suspendues que la fumée boucanait. En entrant elle prit du bois à côté de la porte, le mit au feu et se plongea dans ses épices. Elle adorait cuisiner, sa mère lui avait tout appris et maintenant elle se débrouillait mieux qu'elle, sauf pour le poisson et les fruits de mers qui semblaient devoir rester la spécialité maternelle. Elles ne s'entendaient pas, mais autour de la marmite les moments changeaient, elle devenait alors une véritable mère et non cette femme d'affaire qui calculait et calculait encore, poussant son mari.

Assis sur une chaise en plastique au troisième et dernier étage de l'hôtel, Tolliam patientait, il tournait entre ses doigts un morceau de papier sur lequel étaient inscrits une adresse ainsi qu'un numéro de téléphone. Vivement que ce Mr K rentre. En bas il y avait un bouchon monstre, les voitures s'agglutinaient devant l'entrée de la corniche. Il verrait plus tard que la queue se poursuivait jusqu'à l'entrée de la Saline, au niveau du Trou d'Eau. Un pan de pierre en s'écroulant avait fait dix huit victimes et beaucoup de dégâts. Toute la circulation était bloquée pour un temps indéterminé. Le pire c'est qu'une portion de la route avait aussi chapé dans la mer. Le seul moyen qu'il restait aux sudistes de rejoindre la capitale était de passer par les Plaines, et aux plus proches, par la Montagne. Des lacets d'embouteillages allaient paralyser l'économie de l'île. *Quelle idée aussi, pensa-t-il, de faire passer une route là !* La chute de pierre avait recouvert les quatre voies sous des tonnes de basalte.

Il n'avait rien prévu encore de sa journée. Ce midi, il mangerait au restaurant. Mais dans l'immédiat, il lui fallait attendre et joindre cet homme mystérieux. Il retourna à sa chambre et vit la page spéciale. L'article était signé Jean Saigneur, il se lança dans sa lecture, et prit, si l'on veut, son élan avant de se plonger dans ce galimatias de mots. Il sauta le préambule et entra dans le texte.

Réunion. Amorphie. 1996. M'entends tu? Je n'appelle pas à la violence mais à la réflexion, à l'unité et non à la division. Je ne parle pas ici notre langue maternelle, mais que comprendraient-ils de sa magie? Le tueur écoute-t'il le bêlement de sa victime? Mais ce soir dans la plainte du cabri importé, ce sont ses cornes qui percent l'ennemi, immigré lui aussi, et qui le balancent comme un épouvantail. Une écume coule de sa barbichette, voyez la fente de ses yeux, sa tête de diable. Et autour de lui un cheptel de poules noires. Celui là n'aura jamais le goût du massalé, le goût du sacrifié; mais comprenez vous ce que je vous écris? L'étrangleur de coutumes, l'avaleur de tradition comprend-t-il celui qui parle comme la vache mange, peut-il saisir le "ruminage" d'un créole en pleine divagation?

J'ai soif, mais je ne boirai pas de votre eau, elle est empoisonnée car toute assistance est cyanure, toute assistance est dose calmante, dose administrée, toute assistance est drogue. Assassins; médecins ou marchands de rêves qui que vous soyez, je vous écris

dans la langue que vous m'avez apprise, je n'ai pas dit inculquée; et ce concours me permet de m'exprimer librement, je ne dis pas qu'il est une sonde lancée avec espoir dans les fonds marins de la nouvelle société. Je ne dis pas qu'il existe un rapport dans la fonction entre ce concours national et les questions Ballardur, je ne dis pas qu'il sert à savoir ce que nous pensons, nos craintes, nos espérances, nos peurs. Quelle est la mentalité artistique française ? Je ne dis pas que c'est au fond la question qui est posée, le dernier mouvement de bras d'une politique en chute libre.

Je ne dis pas cela, car c'est le XXème siècle tout entier qui est caractérisé par la décadence humaine. C'est ce que montre le Soleil, ainsi que cet oeil de la réflexion que vous nous avez implanté, et qui fleurit sous vos yeux, serré dans ce petit carré où on la limite. Fleur sombre aux parfums plus virulents que n'importe quel venin. Je dis que le XXème siècle est un siècle de pointe, je dis que c'est celui de tous les crimes, le plus barbare qui jamais ne fut. C'est le temps de l'oubli de Dieu et de l'instauration d'une ère folle, d'une terre abandonnée à elle même, d'un monde sabbatique où l'homme, et sa femme, sont noyés dans l'orgie de leur confort, de ces plaisirs nouveaux qui sont comme des précipices où ils se jettent volontiers. Je dis que le XXème siècle durera, je dis qu'en 2222 nous serons au XXème siècle, je dis qu'il durera un millénaire d'errance. Quoi qu'en dise l'astrologie, l'ère du Verseau sera celle de l'effusion. Il est temps de verser cette eau maudite hors de la jarre ancestrale, le poison atrabilaire va quitter à jamais l'âme des hommes, jusqu'à ce qu'ils perdent toute confiance en ce gouvernail de la raison qui n'est en fait qu'un sextant ; jusqu'à ce qu'ils s'extraient des mondes mouvants pour la terre de sagesse que nous avons pervertie ; jusqu'à ce qu'il comprennent la différence entre la mort et la vie et que les derniers vestiges d'une fourrure néolithique tombent au sol, nous ôtant le dernier poil de bestialité.

En ton nom, Réunion,

en ton nom j'entonnerai des requiems cycloniques, et je serai une sirène des noirs tropiques draguant jusqu'à moi les esprits de jadis, qui furent de bonnes mains, de bons reins solides et dont on a systématiquement graissé la patte de leurs enfants pour éviter les griffes repréaillantes. Je dis qu'une métropole qui mène une politique d'assistance est une métropole qui mène à la paresse, qui s'érode de l'intérieur et qui est condamné à plus ou moins long terme à être dépassée par les événements. La politique française dans les départements d'Outre-Mer a toujours investi à perte et agi avec déraison. Le prix risque d'être plus élevé que les dépenses. La culture de la canne porte dans ses fibres non seulement le sucre qu'on vous envoie, mais le rhum; or voici les assistés, cette joyeuse population végétative, osmose des peuples, car nous sommes de toutes les cultures, nous sommes la fusion ethnique n'est-ce pas? Et ce n'est pas en fait, l'ignorance d'autrui, le je-reste-dans-mon-coin-et-te-regarde-en-biais ce n'est en aucun cas une sublime hypocrisie typique du créole, une façade fleurie derrière laquelle grouillent les larves des préjugés: le chinois est voleur, le malbar est sorcier. Personne ne murmure cela ici, n'est-ce-pas, personne ne dit que l'étranger est un accapareur, car tout le monde sait que nous sommes tous étrangers à cette île, que nous l'avons tous envahie et que nous l'avons développée parce qu'il faut bien vivre avec son temps, il fallait suivre le progrès. Changeons de siècle; mais le siècle qui s'établit est déjà arrivé et sauf révolution il finira avec la mort de la terre.

Les voici donc, descendants d'esclaves, de riches propriétaires, de coolies ou de pirates, de commerçants, sous un soleil de plomb à l'ombre d'un tamarin ils jouent aux cartes, frappent des dominos, et leurs rires sont aussi gras que leurs esprits habiles à tricher, à calculer, à bien boire, à bien manger. Les plus jeunes qui cherchent dans l'ennui omniprésent quelque chose à faire se lancent dans leurs passions ou se fondent

dans la masse grossissante des légions à venir. Trop d'incohérences s'offrent à leur esprit pour qu'ils ne puissent en être choqués, trop d'influence pénètrent leurs pensées qui s'expriment en images maintenant, comme dans ses films provocateurs qui ne gênent plus et qui sont monnaies courantes. Les plus craintifs vont quitter l'île: qu'ils s'en aillent. Ce sont eux les vrais parasites. Tout comme cet enfant de l'île qui achète ta terre pour y construire son entreprise, et vendre son produit sous ton nom: Réunion. Mais je ne vois pas de colon politique dans le combat des coqs qui s'entre-tuent pour des grains de maïs et qui les mangent au lieu de les laisser germer...

Fournaise, j'entends ton Grand Frère qui se racle la gorge nous allons chanter ensemble sous la lune de métal. En ton nom Réunion, en ton nom, île phoenix, combien de vies perdues, de vies sans honneurs sont tapies dans les cendres de ta société, ils sont là, yeux de braise, chauds comme le requiem cyclonique que les volcans vont déverser. La terre roule sur du feu et c'est peut être là la marche de la purification. Les maux se combattent, le mal tue le mal, et le bien, éclipsé, car ce n'est pas l'heure de son règne, ne voit rien. On met une télévision devant nos yeux, on met du virtuel dans notre esprit. Mais écoutez, là-bas, au sud, les tam-tams de l'Afrique, les congas du Brésil, la guitare électrique, instrument martyr, sons militants, mutinés, écoutez rugir la musique de nos générations, car l'art seul est osmose dans le monde, l'art seul est réunion. Témoin séculaire, chant intemporel, art engagé, art libre, miroir du subconscient, plaie ouverte qui n'en finira jamais de couler est ce mon visage dans ces lignes, est-ce là mon reflet?

Et la nature heureuse me porte dans sa paume verdoyante, j'ai oublié tout ce qui faisait couler mes larmes, je ne pleure plus que de joie. Comblé au maximum, le cœur gonflé prêt à exploser, bat comme ces instruments qu'on entend partout dans les villes, et semble ne jamais s'arrêter. Mais avant son dernier coup, juste avant le souffle dernier, ma parole ira vers toi qui me déchiffre, m'offrant ton temps et ton attention, le temps d'une lecture. Donne moi ta main l'ami, ils ne pourront rien contre nous, car ils n'existent plus, ils sont trop loin derrière, ceux que nous avons devancés. Ces vieux séniles qui n'ont passé leur vie qu'à la réussir, qu'à la préparer. Carpe Diem, fumeur, tu me comprendras. L'effet est en nous comme une foi immense en un demain meilleur, comme un enfant dans le ventre démesuré de sa mère qui est si belle. Qu'enfanterons-nous au delà du désordre, de l'anarchie, que voulons-nous? - La liberté de vivre dans l'esprit d'harmonie et non de compétition, ce qui ne veut pas dire dans l'oubli de nos obligations, mais dans la nécessité de notre existence libérale. Zafèr la i tap dir somanké. Nou minm i gingn kompran kosa nou di. Saye pa. Saye pa babilon décod nout lang, létro for pou ou.²⁰

²⁰ Ce passage frappe trop fort peut-être. Nous seuls pouvons nous comprendre. N'essaye pas. N'essaye pas Babylone de décoder notre langue, c'est trop fort pour toi.

Il faisait beau dehors. Jahel était accroupi sous le carré de la fenêtre, face à la porte qui le retenait. La lumière, malgré les barreaux, pénétrait dans la salle et se divisait en trois tapis brillants sur le sol. Il était accroupi derrière le rayon à l'intérieur duquel les poussières scintillaient comme des paillettes d'arcs-en-ciel. Ombre noire, qui réfléchissait. Le mur refroidissait son dos, l'air l'étouffait. Des gouttes de sueur glissaient sur son front. Dehors, les voitures mugissantes qu'il n'entendait pas. On venait de desservir, il n'avait rien touché de son repas: des haricots verts, du poulet qu'il avait cru à peine bouilli et un pot de yaourt à la vanille, la meilleure du monde paraît-il. Il n'avait pratiquement pas bougé depuis ce matin, sauf deux ou trois fois ; il s'était levé pour s'étirer et observer l'ardeur du soleil qui cuisait Le Port.

C'est par cette ville que tout est arrivé et que beaucoup de choses continuent encore d'arriver. Combien de cuisses le monde des hommes a-t-il forcées depuis que l'île a accueilli dans sa baie le premier marin, les premiers prisonniers bannis ? Au premier débarquement, ces côtes devaient être couvertes de forêt. La prison, un paradis. En détruisant l'écosystème, nous avons préparé comme une poêle de béton au manche d'asphalte. La ville n'est plus qu'une prostituée. Jahel se demandait pourquoi continuer à se battre. Qui est de taille à lutter contre le temps ? Paris, forte de son expérience, aussi vieille que rusée, débarque avec ses cinémas, ses films à quarante-cinq francs, ses cafés, son mode de vie, sa justice. La terre de la Réunion est française, maquée par une dépossédée qui est pénétrée de toute part par les influences venant de partout dans le monde. De la même manière que les Indiens vivent sur une terre conquise par des bandits, les Européens vivent ici sur une terre de corsaire, d'esclave et de magie.

Pourquoi était-il là ? Hier soir, avant d'être réveillé au matin par l'intervention de la Grande Brigade; il s'était endormi sans cauchemar. Les agents l'avaient sorti du lit, et comme on lui faisait savoir qu'ils agissaient sur mandat, toutes ses affaires furent toutes soigneusement épluchées.

Trois pieds de zamal repérés dans l'arrière-cour près du parc-poule, furent pris comme pièces à conviction. Un ou deux flics scrutaient et respiraient les branches avec admiration, trois pieds ne constituaient pas une prise historique, mais la qualité était de chair, pâteuse, et si riche de sève qu'elle laissait béat de convoitise. Ils constituaient déjà son premier chef d'inculpation. Maintenant il était là, fait prisonnier sur son île par des étrangers. *Lorenzo déchu*. Vieille figure littéraire de l'ancien temps, emblème spectrale, se confondant au mur.

Encore avait-il "sauvé son scalp." Les policiers rangeaient systématiquement tout ce qu'ils fouillaient en sa présence. Après la cuisine, la chambre d'ami, le salon, la varangue et la véranda, la salle de bain, et les toilettes; ils avaient gardé le meilleur pour la fin, la cerise sur le gâteau : son bureau. De lourds rideaux plongeaient la salle dans l'obscurité. Ils allaient les ouvrir, et voir sur le meuble en tamarin un petit ordinateur portable, quand Jahel le prit et le lança contre un mur de toutes ses forces. Qu'avait-il fait ? Plus de dix ans de travail d'un seul coup disparu, tous les contacts, tous les noms. Plus rien, il ne restait plus rien de Marroner' sinon quelques feuilles de journaux, signées de pseudonymes, d'initiales, rien sinon l'imprimerie sous son parc-poule, à deux mètres sous terre.

On y accédait par une trappe couverte de fiante s'ouvrant sur une échelle. Là-bas, le laboratoire, la chambre basse qui contient et les archives et les dossiers à venir.

Là-bas la machinerie. *Le berceau de la révolution*, se plaisait-il à dire.

Il fixait une dalle au soleil et il imaginait celle qu'il aime en train de danser avec lui sur la piste illuminée, il la voyait concrètement. Ils étaient comme des hologrammes, devant lui, accroupi, qui les regardait danser tendrement. Il ne lui avait encore rien écrit depuis qu'il avait été incarcéré. Il se l'imaginait avec une mouche, valseuse précieuse en habit d'autrefois. Lui en perruque mais sans fard sur sa belle gueule de mulâtre. Il a toujours rêvé de vivre au dix septième ou au dix huitième siècle, dans le monde où selon Rostand le poète était roi, où la bonne parole avait encore ses lettres de noblesse, ou au temps de Voltaire, Rousseau, Diderot. Il se voyait à l'intérieur de la Bastille. Petit Lacassade, fils manqué de Toussaint Louverture. Quittant ses rêves, il se levait et le soleil réchauffait sa nuque et son dos. Il resta debout; il prenait un bain de lumière, la chaleur qui lui caressait la peau, le vent, seuls liens avec la vie. Il avait demandé à son avocat de passer, très tôt ce matin, à sa demande, car il voulait toute la journée pour réfléchir. Son affaire était très dure à défendre, il allait être jugé pour usage et possession de stupéfiants, mais aussi et ce n'était pas le moindre pour écrits visant à troubler l'ordre public.

- "Et il y a aussi les fichiers."

- "Quels fichiers ?"

- "Ceux de votre ordinateur. Ils ont récupéré une partie du disque dur."

L'avocat était gras et plus petit que lui, ses phrases se noyaient dans les plis de son triple menton de gros bourgeois. Dire que Kalo lui avait garanti que ce gars-là était un pit-bull du barreau. S'il l'avait voulu, Jahël aurait pu prendre ce personnage comme emblème caricatural de l'ennemi à abattre. Quand il lui avait fait part de sa décision de se défendre lui-même, le bougre avait éclaté de rire manquant de s'étouffer dans sa graisse. Finalement Jahël décida de le laisser le seconder, après tout c'était son métier. Ayant quand même moins de méfiance envers lui qu'envers les représentants de l'ordre, il lui remit aussi deux lettres pour qu'il les postât, dont une adressée à Kalo lui demandant de venir d'urgence au Port pour le rencontrer.

Il exposa à nouveau son visage au soleil. Le cafre était dignement chauve et plus marron que véritablement noir. Il voyait la mer de sa cellule. Et son cœur, tourné vers le nord, soupirait profondément, là-bas, sur une autre terre, vivait celle qu'il aimait depuis son plus jeune âge. Il a trente six ans maintenant. Elle s'était mariée, Elle avait eu un fils, qu'il n'avait jamais vu. Il ravalait ses larmes et son oeil tremblait; étincelant au rayon. Enfants, ils s'aimaient comme frère et soeur; adolescents ils s'étaient aimés comme s'aiment les jeunes et c'est alors que, pour lui écrire, il avait pris la plume pour la première fois. Il lui écrivait souvent, parfois même, plusieurs fois par jour. Mais avec le temps ils grandirent et vint le jour divergeant où elle le quitta, pour faire ses études à Toulouse; ou pour fuir cette île sans avenir. Elle revenait de temps en temps. Ses séjours irréguliers faisaient dans son malheur comme une trêve surprenante, un havre partagé. Elle trompait son mari avec lui à chacune de ses vacances, ou plutôt elle se trompait de vie toute l'année. Pourquoi ne vivent-ils pas ensemble? Cette question le torturait, mais il connaissait la réponse, elle lui avait souvent reproché de ne pas l'aimer vraiment, de l'éclipser derrière ses questions inutiles. Il ne comprenait pas bien ce qu'elle disait alors, sans doute trop défoncé. Elle demandait plus de temps, plus d'intimité, au lieu de ces papiers morts qu'il lui avait toujours enfantés. Devaient-ils se reprocher quelque chose ? Les choses se passent comme elles doivent se passer. Mais leur amour n'était pas mort. Avec l'autre, supposait-il, elle doit vivre sa vie de femme

moderne, une vie tranquille, planifiée, sûre, ce qu'il n'aurait jamais pu lui offrir vu les fluctuations de son budget d'écrivain. Il n'était maître de conférence que depuis peu de temps. Elle doit même être une autre personne avec le père de son fils, quelqu'un de bien, avec de jolies manières et beaucoup de classe. Quand elle lui venait, c'était avec relâchement, elle s'oubliait avec lui, elle retrouvait cette jeune fille insouciante et sensuelle qu'il avait révélée à elle-même, son âme s'abandonnait et jetait bas tout masque de retenue. Elle le rendait fou, il la rendait dingue... Il soupira à nouveau et se détourna de l'horizon, il devait réfléchir à autre chose. Les nouvelles que lui avait annoncées l'avocat l'avaient rudement inquiété, la réunion judiciaire d'hier avait finalement opté, à sa surprise, pour un renforcement de la loi. Décidément, il n'avait aucune intuition en matière juridique puisqu'en novembre déjà il avait pensé à une dépénalisation, et ils avaient instauré un système de répression massive. L'amende venait d'être supprimée, car le nombre de personnes qui ne la payaient pas croissait. En revanche, la peine d'emprisonnement passait à trente ou quarante ans. Comme les prisons étaient pleines, le préfet avait décidé d'utiliser ce temps en travaux d'intérêt public. *C'est un moyen comme un autre de résorber la courbe du chômage*, pensa-t-il, attaché au poteau et sentant les noeuds se resserrer autour de ses poignets. Mais il n'était pas encore pris, son scalp n'était pas encore ordonné et de toute façon, il était chauve.

Un bruit claqua deux fois dans l'air creux de la salle et la porte s'ouvrit, Kalo entra et le gardien resta à l'extérieur. Ils se serrèrent la main.

- "Sinon man Koman ilé?"²¹

- "Lé là."²²

- "Ben mwin la amin out liv' la. Bann moukat'la te trin gard sa déor, zot i kroyé mwin lavé in zwin dsi mwin, ma la zir zot tèt. Parsa ?"²³

Après ces quelques phrases de présentation ils s'assirent contre le mur et parlèrent plus bas. Jahël prit les deux tomes qu'il avait commandés, et insista pour qu'ils poursuivent sans lui. *Faites énormément de prospectus, et rassemblez tous les musiciens*. Kalo lui répondit que les groupes s'excitaient à l'approche de la date, aiguisant leurs instruments. Il rajouta que quelqu'un était venu le voir qui avait, chez lui, un studio télévisé un certain Lucilly. Il comptait émettre, la veille du concert, et inviter tout le monde à venir. Durant la discussion Kalo passa souvent la main sur sa chemise, au niveau de la brûlure, mais ne dit rien. Le gardien, dehors, se tenait droit devant la porte, inconscient de ce qui pouvait se tramer derrière son dos.

Jahël raconta son arrestation forcée, et l'interrogatoire, car les responsables de l'ordre public avaient voulu en savoir plus. Il n'avait rien dit malgré les méthodes peu orthodoxes, sinon qu'il était bien seul à la réalisation; hélas il n'avait aucune trace des coups qu'on lui avait infligés, à croire qu'ils savaient où et comment frapper. *Ces chiens!* Aussi ses accusateurs étaient-ils persuadés qu'il travaillait seul à la rédaction.

²¹ *Comment-va?*

²² *Ca va.*

²³ *Je t'ai amené tes livres. Ces cornards dehors les ont inspecté. Ils croyaient que j'avais un join sur moi, je les ai juré la tête.*

Le soleil intermittent était envahi par une masse nuageuse qui couvrait Saint-Leu et qui déjà, à son départ, pleuvait sur St Denis. Enfin pour employer un terme qui lui venait de son enfance, elle farinait au niveau du quartier trois lettres. Il était debout, près de l'arrêt de bus devant lequel les voitures défilaient sur un arrière plan de basalte, là où la voiture qui l'avait pris, l'avait déposé. Tolliam regardait les cercles sur le lagon. Un rocher noir posé au milieu des vagues ne bougeait pas plus que lui. Il se dirigeait vers la Plaine des Palmistes, la ville que lui indiquait l'adresse de ce Mr K.

Tout à l'heure il prendrait la ligne directe jusqu'à Saint Pierre, d'où il lui faudrait changer de bus pour monter dans les hauts et traverser l'île dans sa largeur. Il devait être onze heure moins le quart. Il prit son sac et descendit sur la petite plage en contrebas de la route. Un escalier de ciment y menait à travers des broussailles d'épines et des lianes vertes et rampantes. Il sortit une serviette de son sac, se déshabilla et posa le tout sur le sable cendré. La plage mesurait à peine cent mètres de long et trois de large. A sa gauche des filaos sortaient d'une clôture en bois qui descendait jusqu'au rivage, s'annexant un terrain de plage. A droite des rochers arrêtaient la mer et derrière eux la ferme Corail retient et sauvegarde les dernières Tortues de mer. Ensuite c'est le centre du village. Son lagon pour mère, enfant et jeunes amoureux, éternels amoureux.

Il plongea et l'océan le rafraîchit. L'embouteillage s'était installé dans les deux sens, quoiqu'ils avancèrent plus vite que ceux qui se dirigeaient en sens inverse. *L'île au point mort*. Dégoulinant de sueur ils avaient suivi les informations routières à la radio. Il ouvrit les yeux sous l'eau : le fond ne dépassait pas trente centimètres, il était recouvert d'algues et de boules mauves, tapis d'oursins sur lequel la couleur cendre du sable dessinait un labyrinthe minuscule. Il prit soin en nageant de ne pas toucher la peau hérissée du sol, puis il se hissa sur le rocher. Deux jeunes filles à peau-de-nuit et au regard de coton, assises l'une à côté de l'autre riaient en le regardant se baigner. Il tourna le dos aux deux belles créoles pour l'horizon où un voilier goûtait au calme de la mer. Seul au milieu de l'espace liquide comme pour narguer perpétuellement les automobilistes. Il cessa de fariner. La barrière de corail n'était pas loin de lui et brisait les vagues. Le spot de Saint Leu était visible sur sa gauche, la mer n'était pas propice au surf, seuls quelques gamins pataugeaient. Il s'imagina une gamelle sur les coraux en dessous, forteresse d'oursins, et se dit que c'était un sport de fou auquel on devait la destruction du fond corallien. Il savait que les championnats mondiaux se déroulaient ici. La crête de Saint Leu, sa droite magistrale. Il vit aussi un delta-plane survoler les eaux; et des parapentes qui avaient dû se jeter des Colimaçons les Hauts. Il se demandait pourquoi les gens prenaient autant de risques, ou plutôt pourquoi, puisqu'il n'y avait pas de danger, voulaient-ils monter si haut, pour redescendre ensuite. Cela devait être à cause des sensations. Pour sa part, rien n'aurait pu surpasser la tranquillité dans laquelle il se trouvait, sous le soleil renaissant, sur ce rocher, au milieu de l'eau. Il se croyait inexpugnable mais un seul sourire avait suffi pour l'assiéger.

Le bus qu'il prit ensuite passa par les Hauts et non par le littoral comme il aurait souhaité, il s'était trompé de ligne. Après une heure passée à attendre, il était entré dans le premier venu. Au moins cela lui ferait-il voir du pays, les petits villages à la nature exubérante. Inconsciemment, il avait roulé son billet de bus qui valait un peu plus de dix francs, et avait glissé le cône entre ses lèvres. Les gens frappaient des mains pour faire s'arrêter le bus, cela le fit délirer. Ils passèrent devant Stella Matutina, musée de

la canne à sucre. En bas, l'herbe était sèche et les chocas sur la pente lui faisaient penser aux oursins de tout à l'heure. Tout était sec et les blocs de basalte dessinaient comme des strates. Il pourrait tout faire reverdir ici, car ce n'est pas normal, toute cette aridité, cette terre qui dort. Seul le cimetière que le car surplombait respirait la floraison. La vie...

Il claqua des mains. Il était environ une heure de l'après midi quand Tolliam marcha dans la rue qui traversait la Plaine des Palmistes. Il tenait l'adresse dans sa main et montait doucement la côte, attentif aux petites plaques bleues qui lui donnaient le nom des rues.

Kalo était parti de chez lui tôt ce matin, il avait lu la lettre de Jahël et avait déposé celle d'Eva près du téléphone. Du coup, elle ne passa pas à table tout de suite et s'installa dans le salon. Elle ferma les rideaux et s'assit à même la moquette. Là, elle ouvrit la boîte en bois sculpté qui était sur la petite table indienne, elle contenait ce que son père appelait de "l'herbe sauvage". Elle colla l'une à l'autre deux feuilles à trousser, et pris l'herbe. La musique tournait, elle avait choisi un son convenant à la situation. Une fois qu'elle eût roulé le cône, elle l'alluma et se vautra en arrière, posant les épaules sur le fauteuil en skai. Sa poitrine montait et redescendait au rythme des fumées qui s'épalaient dans la pièce. Elle calait modérément car il fallait qu'elle s'habitue à nouveau, après plus de deux mois passés à fumer du pauvre shit. Le goût de mangue-carotte la faisait sourire et provoquait comme des picotements à l'intérieur de sa joue et sur ses papilles. Elle fermait les yeux pour mieux sentir la basse du morceau de reggae. Brusquement elle eut comme un voile blanc qui traversa son esprit. Un flash. Elle redressa vivement le dos, étonnée. Aussitôt, elle entendit cogner à la porte. D'une main elle saisit la télécommande et baissa le son de sa chaîne. On cogna une seconde fois. *Babylone*, pensa-t-elle. Son cœur battait un peu plus fort sous son sein; elle éteignit soigneusement la flûte contre le cendrier. On cogna pour la troisième fois en criant s'il y avait quelqu'un.

– “Oui, oui, répondit-elle, j'arrive.” en mettant le pétard dans la boîte

Elle tira le rideau et regarda par les nacots. Sa respiration fut soudainement coupée, et l'effet dont elle était enivrée tripla de force quand elle reconnut Tolliam. Elle lui ouvrit la porte.

– “Oui bonjour je suis venu...” Sa phrase s'arrêta nette et il resta bouche bée devant le perron.

– “Eh bien qu'est ce que tu fais là, entre voyons.”

Il prit un moment, pétrifié, impuissant, puis franchit le seuil en souriant. Une forte odeur régnait dans la pièce.

– “Et toi? Je suis bien chez Mr K non?”

– “Kalo? C'est mon père!”

– “Alors c'est toi qui m'a répondu ce matin.”

– “Mais... Attends, assieds toi, c'est dingue ça, tu viens bosser pour le pater. Où t'as eu l'adresse?”

– “Je suis venu ici pour ça c'est un certain Mr Butel qui m'a conseillé.”

– “Oui, je vois qui c'est. Pourquoi ne m'en as tu pas parlé?”

– “Je ne pouvais pas, j'étais tenu au secret.”

– “ Mon père est sorti, tu l'as loupé, il est parti voir un ami, il rentrera après midi, lui dit elle en reprenant docilement son stick.

– “ Tu tires deux taffes? ” demanda t-elle en le rallumant.

Il ne répondit même pas et fit juste un signe d'approbation. Elle craqua une allumette et tira sur le "casse-collet". Un champignon de fumée poussa dans les airs. Elle le lui tendit et il fuma à son tour alors qu'elle rehaussait la musique.

Ils passèrent le début de l'après-midi à parler, à rire, et à se regarder furtivement du coin de l'oeil. La musique les accompagnait toujours, ils changeaient de disques souvent, discutant leurs goûts et le travail des artistes, voyageant d'un monde à l'autre. Tolliam reconnut que la musique réunionnaise battait son plein, il fut très surpris par la performance et l'originalité des musiciens, mais sa préférence allait plutôt aux musiques rock des années hippies ainsi qu'au rap qui véhiculait selon lui les germes de la révolution. Il avait apprécié le groupe Elec-tro-Zen' qui lui rappelait les Beastie Boy, ou Sweet Smoke ainsi que Buzz Off, Pentotal, Le Pire, Ragga Force Filament, Fouchtra, Gondwana autres groupes Réunionnais qui crachaient sans vergogne toute la glaire qui étouffait la génération. Et dont les premières angines étaient sensible dans les cris de leurs pères qu'ils s'agissent de Danyel Waro, de Ziskakan, de Gramoun Lélé, d'Oussa Noussava, de Bob Marley, des Steel Pulse ou autre Gladiator, et de bien d'autres encore, Hendrix en tête soutiendrait Kalo.

Au bout d'un moment, une faim grandissante les assiégea. Elle l'invita à déjeuner et ils réchauffèrent le cari avant de passer à table, Tolliam mangea son premier rougail saucisse depuis six ans. Ils ne parlèrent plus, concentrés sur leur plats. Il se délectait du fumet aussi bien que du goût, à chaque coup de fourchette il prenait un peu de riz, de grains onctueux, de cari très épicés, et de rougail très fort aussi. L'ensemble brûlait. Les non-initiés pensent noyer le piment en buvant de l'eau par-dessus, c'est très mauvais, car cela accentue la brûlure, pour la calmer, il faut absolument manger du riz, et Tolliam se retrouvait pris dans ce cercle vicieux. Tout le long du repas il admira la jeune fille, elle lui souriait souvent et à chaque fois son coeur flanchait, mais ni l'un, ni l'autre, n'osait parler de destin ou plus simplement de la magie langoureuse du hasard qui les avait rassemblés à nouveau à cette table.

– “ Comment tu as trouvé l'herbe? ”

– “ Bien mieux que celle que j'ai. ”

– “ Alors laisse moi te dire un peu. Là on a fumé un pied jeune. C'était un mangue carotte. ”

– “ Pourquoi mangue-carotte? ”

– “ Parce que ça en a le goût. ”

– “ Je n'ai pas trouvé. ”

– “ Ceux qui en ont vraiment le goût sucré, on les appelle Mangue-José. Passons. Tu as aussi le filament rouge, très bien, le mauve, prisé, et le blanc aussi appelé qualité la neige. Tu as les sec-au-pied, dont la maturité peut paraître effrayante, la chair, qui déchire les feuilles, le poivre qu'on ne peut pas caler. Il y a aussi la qualité boulon qui tient son nom de la grosseur de ses têtes. Et la qualité vétiver, Romarin, Goût-la-terre, le Kaya noir à l'effet très lourd et très long. ”

– “ Eh bien Ca promet. Moi c'est en Hollande que j'ai fumé mon premier pet' , la

Orange-bud avait une odeur si tenace qu'elle me tournait le ventre rien qu'à la sentir."

- "Et il y a le Diable aussi."

- "Le Diable?"

- "Celui qui te met K.O. Ce peut être n'importe lequel, c'est celui qui te domine."

Ils avaient déjà débarrassé la table, et ils prenaient un petit café, repus et bien fatigués. Après ce qu'ils avaient fumé Tolliam n'avait pas osé lui montrer la paille qu'il avait dans son sac. Il était quatre heures déjà, quand son père revint enfin. Elle partit lui ouvrir la porte, il l'embrassa et vit derrière elle un jeune homme au cheveux courts et bouclés, vêtu simplement d'une chemise et d'un jean. Il avait l'air créole même si son teint était blafard.

- "M'sieur", dit-il en lui tendant la main.

- "Appelez-moi Tolliam, Mr K, je suis content de vous rencontrer enfin, Mr Butel m'a beaucoup parlé de vous", dit-il, soulagé de le voir répondre par un signe respectueux de la tête.

- "Attendez-moi un instant, je vais déposer mon sac dans ma chambre et je reviens. Serre-moi un café aussi s'il te plaît, lança-t-il à Eva qui refermait la porte, je n'ai jamais vu de bouchons pareils, toute la côte est prise."

Dehors les nuages amoncelés, poudreux dans le ciel. La pluie ne tarda pas à tomber cognant sur la tôle et trouant le sol poussiéreux. A l'intérieur ils discutèrent jusqu'au soir. Kalo recherchait quelqu'un comme Tolliam, spécialisé dans la production végétale, pour essayer les cultures hydroponiques sur le domaine de son épouse, propriétaire de soixante hectares de terre non constructible. Il savait faire pousser des plantes dans des bacs, dans une substance inerte, comme le gravier ou la laine de verre, et irriguer correctement chaque plante selon ses spécificités, d'un liquide nutritif, qu'il fabriquait minutieusement à partir de sels minéraux. Cette technique, expliquait-il, venait de la NASA; calculée pour les cultures dans l'espace où sur une autre planète, elle se donnait pour objectif de guérir la faim dans le monde. Au lieu de donner un poisson avarié aux pays en difficulté, les hydroponistes leur apportent une canne à pêche magique.

Eva ne doutait pas de son intégration au groupe, et elle sentait se vérifier en elle un sentiment qu'elle aurait du mal à avouer; et à cacher. Elle aimait sa compagnie car malgré leurs vives discussions et sa verve inspirée, elle voyait bien que Tolliam était timide et cela lui plaisait. Kalo fut frappé par la pertinence du jeune créole quand il prétendait que l'identité réunionnaise n'existait pas, soutenant sans le savoir les arguments que Jahël déployait pour le narguer. Et qu'elle n'existerait qu'une fois affranchie de toute assistance économique ou culturelle. Qu'on ne pourrait pas en parler tant que l'histoire de l'île et de ses peuples ne serait pas enseignée, sortie de l'isolement où on l'a oubliée sans jamais lui laisser droit de cité. Le jeune homme demanda à Kalo qui était Jean Saigneur, car l'article l'avait fort impressionné et il lui répondit qu'il était en prison; en entendant parler de Jahël, Eva repensa au vœu qu'il avait fait...

Kalo parla à son tour et s'étendit longuement sur la situation actuelle, sur les différents points problématiques que Tolliam ne pouvait pas connaître. Son discours avait une grande teneur politique, il était donc ennuyeux, surtout pour sa fille qui entendait toujours les mêmes phrases. En gros, le journal qu'ils avaient commencé en 1983 avait connu un accueil encourageant. Ils le rédigeaient à deux jusqu'à ce que Kalo

rencontre Sabi, sa femme. Un mouvement politique avait ainsi vu le jour, mais il ne figurait sur aucune liste électorale. Le F.Z.A.²⁴ par le biais de Maroner' faisait de la résistance et invitait les Réunionnais à voter blanc à chaque élection, pour boycotter la République. Kalo expliquait que c'était selon lui, le seul moyen de montrer notre non-accréditation et de briser le pacte social. Le jeune homme semblait captivé. Ce qu'il a pu dire d'autre vous le savez très bien, tout le monde sait ce qui ne va pas, n'importe où l'on critique aisément, l'on trouve les failles, les erreurs, il suffit d'un peu d'analyse, il a dit ce que tout le monde pense.

Kalo proposa à Tolliam de le loger en ville chez un ami musicien, et dès le lendemain ils s'engouffrèrent tous les trois dans le trafic, chercher ses affaires. A partir de ce jour, Tolliam et Eva se virent régulièrement. L'heure arrivait et les choses suivaient leur cours; car le destin s'était amusé à faire grandirent ensemble la guerre civile et leur amour. Tout cela n'était qu'un même moove, qu'un même feeling, *just a positive vibration*.

May-mayé semb tout la bann, tout zot swaré lété plin la mizik.

Toujours avec tout le monde, toutes leurs soirées étaient pleines de musique.

Dira encore le chroniqueur quand le temps de Tolliam sera venu d'avoir ses dreads, en ce temps là où tout sera terminé.

Va di le racontèr kan Tolyam norad loks, Kan tout s'ra fini..

En so tanlà, chroniquera-t-il, Eva la ral Tolyam

En ce temps là, li va di, Eva emmenera Tolliam

dand pli la nuit. E le boug la plis fé la fêr semb

dans les plis de la nuit. Il a plus fait la fête avec

el, semb nou, si ti karé d'terin Ma Kalo, ké

elle, avec nous, sur les terres indépendantes; qu'il

li lavé zamé fé. Toultan, zot té kraz la mizik.

ne l'avait jamais fait. Toujours, sous la musique.

Tolliam té zoué rouler, Eva té i dans. Azot Marmay,

Tolliam au rouleur, Eva qui dansait. Vous, enfants,

la fêr kom nou la fêté, le zafér kom li la pété,

les fêtes que nous avons faite, les choses, comme elles se sont passées,

zot lé pa kab imaginé.

vous ne pouvez pas l'imaginer.

Paské la-la, nou té fin ariv kom in tribu. Band marmay,

Parce que là, nous étions déjà une tribu. Des jeunes,

parey Zié Dou, té mars tou lé swar dann feu. Parey
comme Zyeux-Doux, marchaient tous les soirs dans le feu,

zot té en trans si la mizik. Lavé band gran zobol semb

en transe, sur la musique. Il y avaient des oboles

l'ansan. Lavé tout band la bouf, semb toud'sort pou

bwar, té i sort bann zatak su la ville. Tout la bann

pleines d'encens, toute la nourriture, tout ce qu'on voulait à boire, sorties des descentes. Toute la bande

lété porté par la présens Kalo.

était porté par la presence de Kalo.

²⁴ Fumeurs de Zamal Associés

Kalo parey in lyion-zyion, son ti barb roulé touzour en
Kalo tel un lion-zion, sa barbe roulée toujours en train
trin d'sourir. E tout la band té vyin asiz coté la
de sourire. Tout le monde venait s'asseoir près de la
faléz, pou gard en ba. Ah marmay, na telmen zafér
falaise, pour les regarder. Ah, enfants, tant de choses
la pasé.

se sont passées.

Asper, kom mi di, lo sanzmen la fini, Tolyam na son
Maintenant comme je dis, le changement est fait.
dréd, tout la band na la prév. Mé en so tan là
Tolliam a ses dreads, tous ont la preuve. Mais avant
person té i konésé enkor, kik l'oré été.
personne ne savait encore qui ç'aurait été.

Le chroniqueur, parrain du futur enfant d'Eva et de Tolliam, prédit en souvenance.

21 décembre 1999

La dernière enveloppe qu'Elle lui avait envoyé était une lettre pleine d'inquiétude, Son fils lui causait des soucis et Son mari s'absentait. D'après ce qu'il savait c'était un homme très occupé, quand Elle venait le rejoindre sur l'île il croyait qu'elle s'en retournait voir sa famille uniquement, il l'accompagnait tout au plus deux ou trois jours, avant que son travail ne le rappelle en Métropole. Il ne se doutait de rien jusqu'à présent... *Il faudrait bien de toute façon que la réalité éclate un jour et qu'Elle lui revienne*, pensa-t-il. L'impatience qu'elle voulait dissimuler transparaissait quand même dans ses lettres et leur nombre témoignait du besoin pressant qu'ils avaient de se retrouver. Il faudrait qu'il descende chez lui, voir si elle ne lui en avait pas écrit de nouvelles.

Il venait de se réfugier dans les hauteurs de Saint-Leu, dans une case rebelle au milieu des couleurs de la nature, qui appartenait à un membre de sa famille. Là, la route passait au dessus de son toit mais on ne pouvait rien voir. Son voisin de gauche résidait au bord de la ravine des Colimaçons. Ce rastaquouère aux locks impressionnantes veillait sur sa plantation et l'aurait donc averti de toute intrusion. A sa droite, une jeune famille dont le père, rasta aussi, était marié à une jolie zoreille qui s'habillait toujours en hippie. Ensemble, ils avaient une petite fille prénommée Salomé qui venait jouer avec lui tout le long de la journée. En jouant avec elle, il s'était demandé si Tristan n'était pas son enfant, mais cela ne se pouvait pas, puisque dans leur amour de jeunesse il n'avait jamais fait l'amour. Puisqu'ils ne s'étaient connus qu'après qu'elle fut sortie avec le père de Tristan, lors de ses premières vacances, le jour même de son retour. Il préférait se dire que le temps jouait contre lui, de juin à décembre il n'y a pas neuf mois. Tristan n'était pas son garçon. Qui l'aurait tu? Mais dans ses songeries torturées, il oubliait que le petit Tristan qu'il n'avait jamais vu aurait été majeur.

D'ici, par les temps où les nuages veulent bien enlever leur masque, on voit Saint-Leu et les Colimaçons, la route du littoral qui devient rouge et jaune dès que la nuit tombe. On voit la fausse verdure des champs d'épines où jadis selon ses voisins le coton et la patate abondaient. On observe les villes parasites, les grues, ses équerres de fer ambulantes qui montent d'un angle chaque année, et le lagon. Jahel raconta à Salomé que tous les lagons qui longeaient la côte de l'île étaient des morceaux du dos de la déesse Indienne qui serpentait sur la côte, long dragon d'eau, dont la nageoire dorsale en remuant dessinait les vagues: l'écume sur elle, comme une crête blanche.

A proximité il y avait des lotissements.

“Mais les gens du village de béton ne communiquent pas avec nous ; lui expliquaient les parents de la petite Salomé, ils disent que nous sommes des délinquants. Mais tu vois il n'y a pas de violence dans ces hauts, beaucoup moins qu'en ville et c'est pourquoi ils sont montés chercher la paix, mais il ne veulent pas la partager avec nous.”

Le jeune père surenchérisait:

“Si nous remontions dans l'histoire de ces contrées, bien avant même que L'ONF n'accapare la Forêt Domaniale des Bénars qui couvre une des paupières de Mafate, ces régions furent l'endroit qui abritèrent nos ancêtres marrons fuyant l'ennemi. Notre créole est plus ou moins local, et nous ne nous vendons pas à l'argent. Nous travaillons pour vivre, mais ne vivons pas pour travailler, nos pères ont déjà fui l'effort injuste et

nous ne demandons qu'à vivre dans le tranquille. Mais avec les habitations, viennent tourner les vautours bleus. Ils ne sortent que les week-ends, dès le vendredi soir, et ils passent sur le chemin, cachant leur regard à leurs cibles derrière des lunettes noires. Patrick Chamoiseau dans son oeuvre intitulée *Texaco* raconte la Martinique et la route de la Pénétrante Ouest, c'est le seul bouquin que j'ai lu de moi-même, j'ai vu que nous ne sommes pas dans les mêmes conditions qu'eux, la route n'est pas faite pour raser notre village mais pour l'infiltrer, le morceler. Les gros zozos envahissent le territoire Marron; la terre de refuge est pénétrée par le bruit et la ville grignote la montagne immensément plus vite que la mer le basalte."

Jahel était d'accord avec lui. Le réseau routier déguise le visage de l'île d'une barbe d'urbanisation. Posez n'importe quelle carte de l'île sur une table et regardez-la par le coin; les villes de la Plaine des Palmistes au Tampon comme une moustache blanche au-dessus de la bouche qu'est la Fournaise, les trois cirques sous les cheveux gris des zones urbaines du nord, sont semblables à trois yeux de cyclope collés l'un à l'autre et qui pleurent vers l'Océan les larmes des nuages. Quand le visage parle, sa parole brûle jusqu'à la mer et purifie à nouveau le sol. Les routes alors se fendent sous le mouvement de ses lèvres, le fer fond, les séismes secouent les cases en briques et le profane est recouvert sous le vomissement incandescent. Au milieu de ces trois yeux, une corne, dressée vers le ciel, un flambeau éteint, une bombe désactivée qui ne dépend d'aucun mécanisme prévisible. On suppose que le Piton des Neiges est éteint, mais si la lumière jaillit un jour de la connexion des trois yeux et qu'elle diffuse sa magie profonde, tout ici disparaîtrait, et eux et les autres.

Ceci montrait comme ce conflit était peu de chose. Il ne concerne que les hommes mais il est nécessaire. Leurs idées se confondaient.

"Laissez les îliens vivre sur la terre sacrée des Hiabes, ne profanez pas leurs sentiers, laissez nous conserver nos traditions, n'envahissez pas la terre où nos ancêtres sont venus se cacher de vous.

Ils se le répétaient.

Nous ne demandons rien que la tranquillité, sans devoir être obligés d'aller la chercher derrière la montagne, au fond du cirque. Combien sommes-nous dans ces régions écartées, raccordées, surplombant leurs travaux; car de notre aire nous avons vue sur leurs agissements. Tout nous parvient

Jahël, accueilli parmi les résidents, écoutait les jeunes causer ainsi. Ce devait être pareil dans toute la couronne des hauts. Les gens parlaient. Il se disait que ses écrits n'avaient rien provoqué, que tout était déjà en latence, et qu'il témoignait de ce qui était propre à chacun ici, à chacun d'entre nous, qu'ils n'étaient que des signaux d'identité, des miroirs et non des appels. Hélas cette déculpabilisation n'atténuait pas sa peine.

La vie suivrait son cours et la justice allait faire face au plus gros noeud de crimes de toute l'histoire de la Réunion, la justice à vrai dire ne savait plus que faire. Il pouvait dormir sur ses deux oreilles. Il se souvenait aussi des belles idées pour lesquelles il avait été condamné. Lui et Kalo, dans leurs excès de mégalomanie, rêvaient d'unir les îles de l'Océan Indien en une sorte d'Europe Océane afin de vivre tous ensemble dans une autarcie de partage, dirigée par un conseil qui réunirait trois élus par île. Ils voulaient lâcher la France, ce qui faisait frissonner Eva. Elle ne cessait de citer en exemple Madagascar ou d'autres indépendances asséchées par la misère, croulant sous leur triste sort. Kalo rétorquait que nous n'étions pas dans le même contexte, que la France avait construit chez nous assez de centrales, de ports; établi assez de contacts

pour que nous puissions créer l'essor autonome. Jahel lui subissait comme un désenchantement alors que les premiers événements de la révolution naissaient. Il se souvint avoir toujours été partisan d'un mouvement sans violence, sans effusion de sang. La manière dont les choses se déroulaient ne faisaient selon lui qu'affaiblir l'île et l'avancer un peu plus vers le chaos.

En fait, quand la nuit tombait et qu'il se retrouvait devant cette case, la main sur son crâne chauve en proie à ses pensées, tirant sur des herbes profondes, il savait ce qui le torturait : c'était la peur d'être responsable, car pas même Kalo ne pouvait supposer ce qui s'était vraiment passé. Lui-même n'y comprenait rien, il n'avait pas revu celui qui allait être le Réorganisateur depuis qu'il s'était évadé, il ne voulait rien avoir à faire avec ça, et d'ailleurs lui-même n'avait rien fait.

Kalo habitait la ville de la Plaine des Palmistes et ne pouvait pas cultiver ses plantes dans sa cour pour les raisons que tout le monde sait. Aussi Jahel devint comme on dit le "papa". De son repaire du fond de la Petite Plaine, au croisement des afflux de la Ravine Sèche et du Bras Jules il était plus tranquille. Il avait planté du zamal dans sa cour et, dans un coin de la forêt de Bélouve il avait logé dans de la terre la graine de l'accident. Dans ces heures sombres où sa vie pèse sur sa conscience, où le rayon même de son amour ne vient plus éclairer rien, il se rappelait un certain soir en 1983.

La Trahison de son ami, en vérité, n'en était pas une, mais elle fut la cause des événements que le kabar d'hier avait engendré. Ensemble, ils avaient préparé ce concert et avaient parlé en effet de réunir les musiciens dans le même rond avant le show, dans une sorte de jamming qui ferait office de briefing. Ensemble, ils avaient rêvé de fumer avec les musiciens de l'île mais son arrestation soudaine et la descente des flics chez lui furent conséquent à la razzia de ses pieds. Seul fut préservé celui qui était dans la forêt. Or ce pied sur lequel Kalo avait sans aucun doute cueilli de quoi fumer était celui de la graine noire et grosse comme un grain de maïs. Jahel n'aurait jamais fait cela, il manifestait envers cette plante une crainte irraisonnée, depuis que Balmine la lui avait donnée. Kalo avait donc dû faire tourner l'herbe sacrée sur tous ceux qui allaient monter sur scène. Le public comme il l'avait vu au journal, était venu en masse, sûrement grâce à l'opération de la télé pirate qui avait eu quatre heures pour arroser toute l'île avant que les gendarmes ne saisissent illico presto le matériel. Maroner' n'avait cessé de donner rendez-vous à cette émission.

Les médias licites eux avaient fini par parlé d'un Woodstosck-pays qui aurait dégénéré, faisant déferler la nouvelle de ce qu'ils avaient appelé, la Folle Nuit Meurtrière, à cause de la centaine de victimes qu'avaient fait les combats. L'harmonie avait accordé tous les groupes, et la puissance inhalée avait décuplé leurs messages, les incrustant dans l'esprit des spectateurs, agissant comme avec son écriture.

Voilà pour lui la seule logique de ces événements. Tous sur scène avaient dû être possédés par l'esprit de la plante, et avaient dû tirer de leurs instruments enchantés les chants de révoltes qu'ils avaient toujours criés. Hameln même n'eut pas connu telle sorcellerie depuis son joueur de flûte. Le message de rébellion emmena partout sur l'île des gens rendus fous. La vie des civils et des policiers ou gendarmes qui avaient périés lors des émeutes incombait à son âme, il en était sûr. La marche de Kalo au lieu de satisfaire son envie du changement grandissait son inquiétude. Mais ce qui fendait littéralement son esprit en deux et le laissait aux ténèbres du canyon de sa pensée, c'était la démonstration fondamentale, la preuve de l'existence des Dieux dont il avait eu vision et de leurs pouvoirs. Mais qu'aurait-il pu dire de ses doutes sans passer pour un fou, même devant Kalo, quand il en était encore temps et que l'existence s'affirmait.

Maintenant il ne peut plus rien lui dire, Kalo est mort; il roulait en direction de

Terre Sainte pour son enterrement, son immersion plutôt; car il n'avait jamais été baptisé à aucune religion et lui avait demandé jadis de couler son corps dans le gouffre du bassin 18, entouré de ses proches, quand ce jour viendrait. Il s'y rendait, persuadé de rouler encore un peu plus sur l'autoroute qui le menait à la folie.

Une petite voix dans sa tête lui donnait envie d'écrire mais il n'était pas question de s'arrêter. Alors il l'écoutait, il s'imprégnait de ces phrases simples.

Ah! Ecrire une fois pour un monde qui soit gai avec des mots de vent sur du papier léger. Afin que l'espoir s'envole, paisiblement, sans jamais s'en aller trop loin de nous. Ecrire en bleu et ne rien dire sinon le beau. Parler à tous en ne parlant qu'à vous, partager ne serait ce que ces lignes sans qu'il soit besoin de séparer, et ne rien demander de plus que la sérénité. Quitter l'enfance sans forcément grandir et mourir jeune le sourire dans l'âme. Croire au delà des sentiments et du toucher, que le bonheur est sûr et qu'il dure à jamais. Que la vie est bonheur. Planter la peine, l'arroser de chagrin et faire pousser dans ce silence le chant cristallin qui seul fera venir le jour de demain meilleur. Aller doucement comme le regard sur la plaine infinie, vers l'horizon, sans ne chercher rien d'autre qu'à le contempler. Surtout ne pas essayer de l'atteindre ou d'aller plus loin que lui. Ressentir et non plus comprendre, écouter et non pas entendre. Aimer pour vivre et vivre pour aimer. Voir les évidences, discerner le mot et l'antonyme, le temps et l'éternité, le rêve de la réalité. Etre conscient que tout est possible, que l'impossible n'attend plus qu'à être fait. Questionner sans vouloir être répondu car rien n'est plus vrai que la beauté du mystère. Essayer sans se dire incapable, se dépasser pour voir qu'en fait nous étions accroupi, déplier sa pensée, unir les sens, le sang, les gens, chacun leur tour autour de la paix pour vieillir ensemble et offrir aux enfants ce qu'ils nous ont donné : l'éclat de leurs regards émerveillés.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

Chronique Réunionnaise

Du procès à la libération

Le procès de Jahel fut prononcé à huis clos, mais était-il besoin d'entendre sa plaidoirie pour se rendre compte de l'inconscient de la révolution à venir. Chaque fois que sa voix s'était élevée au souffle de cette pulsion qui vibre comme un accord de basse, les responsables firent semblant de ne rien entendre. Le pouvoir établi ne doute plus de sa base et construit sur elle le gigantisme de ses institutions, montant toujours plus haut dans sa recherche d'intérêt, tour de Babel désaxée, totem profane de l'argent qui pèse sur l'épaule du peuple, qui porte toute cette pyramide jusqu'à ce qu'elle soit trop lourde pour lui, prête à craquer, et qu'elle l'écrase complètement. Le poète voulait affranchir en un jour ce que l'homme depuis cinq mille ans avait rendu tabou et interdit. Mais on ne laisse pas le lierre grimper sur la pyramide, on l'arrache. Il fut condamné à dix ans de prison ferme et il en avait trente six.

Le peuple aujourd'hui dépasse de la pyramide; le système flotte comme un bateau triangulaire sur une marée d'hommes. Il le bouscule par vague, l'une après l'autre. Chaque flot d'assaut frappe à son tour, et le pharaon doit bien entendre le bruit sourd de ces marteaux vivants ; aujourd'hui ce sont les paysans, les routiers, demain les femmes. Tout le monde peut crier, tout le monde rentre dans une vague, dans un flux. La houle ne se stabilisera jamais, l'égalité d'horizon est un gel impossible. Ils frappent chacun leur tour, régulièrement, partout dans le monde, les angles droits des canalisations gonflent, les réservoirs débordent, on craint le déluge; et quand on se promène le long des plages désertiques de sable noir, chaque étoile est sur notre tête comme une épée de Damoclès alors que gronde le raz de marée. Un soleil glacé souffle sur ce dé à quatre faces que l'Histoire secoue entre ses mains. Elle est noire d'hommes qui fourmillent incessamment, se cramponnant les uns aux autres, s'attachant de toutes leurs forces à la pyramide, ils entrent dans le labyrinthe de ses entrailles, ils cherchent le centre, le point de gravité, afin d'être stables, afin de se rassurer. Mais quand ils dorment au foyer de leur but, n'entendent-ils pas les derniers pèlerins qui marchent sur le toit. Pensent-ils dormir longtemps? Certains d'entre nous déjà ont le tournis. Et vomissent !

Quand vint la fête; plus il fait froid et plus on danse; dans l'ivresse, le sang, chaud déjà, devint vapeur, et monta à la tête des Frileux qui voulurent briser la coquille géométrique pour en construire une autre qui cette fois serait un ovale, à l'image de l'infini...

D'une vue plus sereine on pourrait plutôt dire qu'à la fin d'un tube vient le pilon. Alors seuls survivront ceux qui improvisent, qui s'adaptent et qui dominent, accrochés à leur bout de poteau dans le creux de la vague au dessus des trois requins affamés, maigres et pâles que sont la famine, la misère et la maladie. Alors il faudra chercher la terre nouvelle qu'il nous faudra cultiver, non pas selon nos intérêts mais en fonction des choses qui seront en accord avec la nature de cette île. Il faudra guérir et sauver les naufragés. L'instinct les conservera, la foi leur donnera la force et ils croiront en eux; car le désastre qu'ils auront surmonté les liera les uns aux autres, pour un moment ou à jamais. Alors peut-être, si personne n'envahit à nouveau le caillou qui nous a recueillis, nous et nos enfants, alors il faudra tout repenser pour vivre en harmonie et s'élever comme un fanion arc-en-ciel au dessus des guerres de races et de religions. Et cette île-

ermite aux confins de l'Océan Indien vivra en simplicité, peut-être plus forte qu'avant, peut-être plus métissée. Larguons le reste de progrès par dessus bord, le vent illumine nos voiles, le bateau devient comme une montgolfière. Jetons ces barils de métal, ces moteurs, loin derrière nous, pour pouvoir nous élever d'une autre manière dans le souffle d'un sentiment commun. A mi-hauteur entre les deux eaux de la sagesse du ciel et du besoin de la terre, ne soyons plus des fourmis, soyons des poissons-volants.

Tolliam, Eva, et tous les gens de leur génération qui sont assis et qui attendent, sentaient ce besoin de mutation, l'appel des deux mers, des nouveaux horizons. Changer cette terre rêche, la labourer en profondeur, lui rendre sa fertilité première, mais ils n'agissaient pas, que pouvaient-ils faire, seuls? Trois jours après le procès, des cars pleins avaient déversé tout ce petit monde à Saint-Paul. La masse fut si dense que certains chauffeurs durent aller jusqu'en ville pour se garer. C'est pourquoi le kabard de ce 20 décembre 1999 dégénéra, trop de monde, trop de problèmes tuent l'inaction réfléchie. La manifestation musicale était de taille: douze groupes venant de partout sur l'île avaient organisé un grand concert, devant la Grotte des Premiers Français à la sortie de la ville. L'homme qui était derrière tout ça dirigeait Maroner'. Tous ceux qui ne le connaissait pas entendirent qu'il s'appelait Mr K. Il avait lui-même ouvert le festival, acclamé par une foule qui l'ignorait jusque là et qui n'allait jamais pouvoir l'oublier. Les musiciens sur scène transportèrent le public dans l'ambiance de leur monde sonore. La télé pirate et les différents prospectus, déposés dans les bars et glissés sous le manteau comme papier d'emballage, avaient annoncé un cocktail spectaculaire et ils ne mentirent point. Il suffit que le musicien pose la flûte à ses lèvres pour que le monde accoure, et les rares mélodies que les quelques 26 000 personnes purent entendre ne parlaient pas d'amour mais de désespoir.

Certains ont dit qu'ils ont vu des citoyens inconscients s'asseoir au milieu de la foule et tirer sur des herbes interdites dont la fumée rendait son encens et son essence à la musique, et c'était vrai, tous les "*gars-la-cour*" qui étaient venus, et c'était eux les plus nombreux, allumèrent leurs bâtons de rêves pensant juste un soir échapper à la contrainte. Le premier uniforme qui fut abattu ce soir là, était venu s'opposer au plaisir clandestin. Mais croyez vous qu'il ait été abattu parce qu'il avait cassé le rond et détroussé le fumeur de son herbe ? Non, en lui on assassinait la loi, car la loi régulait le système, et le système était mal programmé. L'émeute générale qui suivit, encouragée par les chants révolutionnaires et réveillée au mal par les cris de libération et la présence du sang malencontreusement répandu, correspondait à ce que Jahel appelait l'effusion. Comme tout phénomène de masse, le déferlement de la foule fut incontrôlable. Chacun avait son mot à repenser, sa chose à détruire, ils étaient tous là, ceux qui criaient les jours de grèves chacun leur tour selon leur situation, cette fois-ci hurlèrent ensemble et marchèrent sur la ville. Les autres représentants de l'ordre public qui voulurent dévier leur folie, furent écrasés, pilés sous leurs talons furieux. Les cars servirent de transport aux escadrons qui libéraient leurs pulsions longtemps retenues, longtemps amplifiées par l'imagination ou par les images. Une caravane de dément, au moins, hurlait dans chaque ville, certains s'attaquèrent aux pilonnes de la tour : sept commissariats et gendarmeries furent sauvagement brûlés et pillés, trois mairies dévastées. A la fin, la lutte entre les gorilles et le peuple, entre l'établi et le bouleversement, entre les représentants et les oubliés, fut un drame aussi tragique qu'inattendu. Pourtant, ils souffraient de tous les symptômes. On avait vu des signes mais ce n'était rien, pensait-on, juste une petite intrusion de lave à la surface.

Hélas, ce soir du 20 décembre 1999, le volcan urbain avait explosé hors de cet enclos qui d'habitude se limitait à la circonférence du crâne de l'individu, et ensemble,

avait versé sur son passage le liquide incandescent de la révolte. Il y avait une mutinerie à bord parce que le capitaine les menait au naufrage. Ce soir-là, c'est un peu comme si les rameurs s'étaient rassemblés sur le pont et s'étaient laissés emporter par le batteur qui, rompant enfin avec le rythme monotone, s'envolait le temps d'un solo retrouver le son d'origine et guider les galériens hors du bateau.

Kalo ne s'était pas attendu à une telle réaction. Selon ses estimations le public aurait dû être trois fois moindre. Jahël non plus ne s'attendit pas à ce que "l'escadron" portois attaque la prison, lui permettant ainsi de s'évader en même temps qu'un grand nombre de détenus auxquels on avait ouvert la porte de la liberté. Personne ne put expliquer ou dire si les mouvements sociaux de ce soir là avaient été menés par un groupe quelconque, ou s'ils étaient l'expression démesurée d'un mécontentement général. Les problèmes auxquels se confrontait la politique actuelle étaient non exhaustifs. Rien n'allait plus: ni l'école, ni les études, ni l'agriculture, ni la formation; rien. Peu de gens même se rendirent compte alors, qu'au sein de chaque "attaque", un homme veillait et dirigeait les offensives pour faire abattre la digue de la raison. En réalité, chacun de ces hommes était soit des partisans de Maroner' soit quelqu'un qui n'attendait que l'occasion pour casser et prendre. Le bilan matériel, nous n'en parlerons pas, les vitrines brisées se remplacent dès le lendemain, les objets sont assurés, seule la dégradation des institutions en place allait être coûteuse au gouvernement et à la morale. La scission sociale, la peur qui s'installa dans les résidences, tout ce qui ne se chiffre pas mais qui allait pousser pratiquement plus du tiers de la population à retourner chez elle ou à fuir chez leur mère d'adoption, créa une ambiance qui allait en augmentant de stress et d'ampleur.

La Réunion se corsait.

Il ne faisait plus bon de sortir trop tard si l'on n'avait pas cet accent, cette marque d'identité qui liait tout un chacun dans le combat des petits contre les gros, du dépossédé contre le possédant, du rêve idéaliste d'une indépendance contre la réalité administrative d'un assistanat.

Qui donc guida les ignorants désireux vers l'idéal inconnu ?

- Mr K, à la fin des offensives, suivant le plan, escorté par des véhicules illuminés et gonflé en sono, guida qui voulait le suivre sur les terres de sa femme qui, alors, était dans l'avion du retour. Elle était plus qu'au courant des choses. Cinq ou six cents manifestants étaient là rassemblés quand il parut au milieu d'eux, encore paré de ses habits de scène.

Nous étions le 21 décembre 1999, aux premières heures du matin. Dans les petites brumes de la plaine des Palmistes, un podium improvisé s'achevait. Sabi, Eva, Tolliam, Kalo et un ou deux musiciens gravirent les marches. Les terres de Kalo allaient être proclamé indépendantes et celui ci, Réorganisateur. Le F.Z.A. s'affirmait.

Eva souriait bien qu'un peu anxieuse, les yeux fixés sur son père, une boule dans le ventre. Kalo s'éclaircit la voix et toussa deux fois avant qu'une balle de la Grande Brigade ne vienne se loger dans sa gorge et qu'il tombe au sol, sous les cris de la foule.

Deuxième page
L'Heure Hash

XVIII

*Les arcs-en-ciel,
Ponts de couleur entre terre et mer,
Pleurent éternellement.*

*De sous leurs voûtes
Quelques gouttes de lumière tombèrent sur des hommes
Prirent vie dans leurs*

*corps
Les poussèrent vers l'harmonie du tout
Vers l'éclat du parfait.
Ces hommes qui mélangent les couleurs de Leleya
Peignèrent des grottes
Peignent des toiles.*

*On raconte qu'aujourd'hui encore
Quelques uns sur des barques perdues*

*Voguent sur la mer
Avec de grands bâtons pareils à des pinceaux.
Hommes du rêve
Qui ne pensent qu'en couleur
A la recherche des pluies d'écailles
A la recherche du Pont.*

JAHEL

in Le Zeugma, I Cynfark & Leleya, Chant XVIII.

22 décembre au matin.

La mer semblait plus haute encore que la falaise et sur la ligne d'horizon, une masse de nuages, volumineuse, uniforme au dessus de l'océan, peignait dans le bleu matinal du ciel comme un pays cotonneux, vaste à souhait, dont les montagnes blanches à leurs sommets doraient sous les rayons du soleil. Le vent venait du large et secouait les arbres côtiers : quelques filaos épars, penchés, s'élevant du roc. Il s'engouffrait sous la falaise. De petites vagues frappaient l'avancée de basalte noire qui séparait le bassin de la mer et parfois, passaient de l'autre côté. Le vent claquait la surface du Bassin 18, poussant l'eau, sous le pont, contre les roches lisses et grises, si bien qu'elle ressemblait à une carapace de dragon, sertie d'écailles liquides et mouvantes.

Eva pleurait, assise sur une roche de la falaise, perdue dans ses voiles en dentelles qui s'étiraient dans l'air et Tolliam derrière elle, fixant le cercueil devant ces rails en bois, construits la veille et qui s'avançaient au dessus du vide, avec un regard saisissant. C'était un rectangle en bois massif, alourdi de plomb, sans sculptures ni ornements, monté sur quatre petites roues en fer. Trois autres hommes étaient là aussi, les trois frères du défunt, tous dans cette même attitude de recueillement, tous blessés au plus vif de l'âme, perdus sous leur sombre costard, empreints d'un sérieux indissociable de leur tenue. K la veuve était un peu à l'écart et tenait son chapeau de peur qu'il ne s'envole. Jahel arriva enfin, il descendit le sentier. Son manteau claquait dans le vent et sa barbe même suivait le sens du souffle. Il portait toujours son même vêtement noir et ses bottes poussiéreuses. Pour une fois, il n'avait pas mis de chapeau. Tolliam découvrait l'homme, il avait bien le type malgache et une longue barbe tombait sur sa poitrine, blanche, blanche comme de l'ivoire. Kalo lui en avait souvent parlé comme d'un quadragénaire charmant aux manières rudes affranchies des politesses sans lendemain; mais il ne comprenait pas pourquoi il avait une barbe de vieux. Il salua les frères, embrassa la veuve et fit un signe à Tolliam. Puis il se tourna vers Eva qui pleurait encore et lui prit la main.

- "Alé. Lèv aou Eva. Debout !²⁵" dit il doucement mais sur un ton ferme; ses yeux la soulevèrent avec autorité. Tolliam resta où il était, les mains jointes tombant sur ses cuisses.

De l'autre côté du bassin 18 plusieurs maisons côtoient la mer, des cases perdues entre les arbres. Leur toit en pavillon évoque la forme des tentes et leurs modestes façades en bois sont égayées d'ocre et de camaïeu. La légende dit qu'une famille d'engagés hindouistes avait été installée ici après l'abolition de l'esclavage et que leur descendance est restée près du bassin. Le vieil homme du village raconte encore des histoires d'esclaves marrons capturés après une longue chasse et jetés ici, pieds et poings liés, lestés, le dos fendu par le fouet, moulu au bâton. Mais c'est ce que disent les vieux; on ne saura jamais; ce qu'on sait, c'est que le bassin est aussi profond que le grand large. Certains plongeurs disent même qu'il n'a pas de fond. A son rivage,

²⁵ *Allez, lève toi Eva, debout.*

agenouillé sur les cailloux, un djambé entre les jambes, un garçon joue. Son petit corps de cafre sort d'un caleçon jadis blanc, souillé par la poussière, déchiré par la misère. Ses bras maigres mais secs s'exercent déjà avec une certaine adresse. Il voit les gens sur la falaise, mais eux ne l'entendent pas, le vent couvre le son de son tambour. Plus il joue ce matin-là, plus le rythme le pénètre, il n'est plus lui-même, il le sent et il sent bien d'autres choses encore... Là haut, l'enfant voit l'homme à la barbe blanche, ses bras montent et redescendent tout seul, il ne contrôle rien de ce galop effréné, mille mains tapent avec lui, celles des âmes errantes des persécutés, il voit bien des choses à travers leurs yeux, il voit l'immatériel...

Il les suit du regard tout en continuant à frapper, quand tout à coup son attention est troublée. Un cercueil tombe de la falaise, devant lui; ses yeux s'agrandissent. La jeune fille, penchée au bord du précipice hurle à s'éclater la gorge et l'homme à la barbe blanche la tient par la taille, (à moins qu'il ne la soulève.)

Dieu; comment il voyait tout cela. Deux paille-en-queues dans les divers gris du ciel, luttèrent contre le vent, leur vol était fou, illogique mais limpide comme l'eau qu'ils frôlaient dans leur danse de liberté, et leurs ailes suivaient le clapotis de la mer. Ils tournoyaient, virevoltaient dans l'air, au dessus du bassin. Le cercueil plongea dans l'eau avec force. Soudainement, une rafale de vent projeta les deux oiseaux sous le pont, contre la pierre, en un jet de sang. Quand les gens là haut furent tous retournés à leurs voitures, l'enfant courut au village.

Une fois leurs affaires transvasées, Eva et Tolliam, venus avec les frères, montèrent avec Jahel, chez lui, là haut, où tout est calme. En terre indépendante.

Après que Kalo eut été abattu, un grand silence s'était installé. On s'attendait à voir déferler la Grande Brigade. Mais il n'y eut pas d'assaut. Peut-être avaient-ils pensé qu'il suffisait de tuer le meneur pour que les autres abandonnent. Mais leur crime produisit l'effet inverse : les gens ne cessaient d'affluer, la nouvelle de la mort du prétendant à la réorganisation, la fin tragique de Mr K acclamé la veille, lors du concert, retentit dans toute l'île par le biais des radios, comme un ordre de ralliement à la veillée mortuaire. Jahel avait téléphoné à Sabi, pour lui dire qu'il était en sécurité aux Colimaçons, elle lui avait alors dit la chose. Sabi serra sa fille contre elle, son regard était ferme, elle avait une boule dans la gorge qui étranglait chacun de ses mots. Elle parla à Jahel et lui donna rendez vous, avec Tolliam, le lendemain matin, chez elle, afin de faire le point ; avant de repartir avec les frères.

Contournant le bassin par la route, l'enfant portait son djambé et traînait par la main un vieil homme drapé d'un sari, au dos courbé, au visage imberbe fatigué par le temps. Ses cheveux, plaqués en arrière, étaient divisés par une raie peinte en rouge. Ils descendirent le sentier et le mazigador s'agenouilla près des rails.

Puis, durant quelques secondes il ne vit plus, tout autour de lui fut plongé dans les limbes, il y eût un grand éclair noir qui le fit tomber à la renverse. L'enfant se mit à jouer et la musique réveilla le grand hindou. Au fil des coups, le garçon oubliait à nouveau ses bras. Transcendé, il fermait les yeux pour mieux voir la musique qui possédait son corps entier, il tapait, tapait. Le rythme enivrait aussi le pusari. Le rond de peinture noire entre ses sourcils, symbole du troisième oeil dans sa religion, s'auréola de lumière comme une éclipse de soleil, quand l'enfant lui joua ce qu'il avait vu. Le vieux sorcier vit toutes ces choses qu'avaient vu l'enfant: le cercueil qui chute, il sentit un tremblement de terre et la paroi qui se fissure, l'eau qui monte et qui forme une courbe liquide, un bout de la falaise dans un grand craquement se détache du bloc et reste suspendu dans les airs. Face à cet îlot sans racine il voit une jeune femme verte,

aux cheveux végétaux, debout dans le vide au dessus du bassin. La courbe liquide comme un dragon au-dessus d'eux, au dessus de l'îlot sur lequel un homme barbu fait flotter une jeune fille entre ses bras ouverts. Des éclairs magnétiques courent sous leurs pieds et sur le pont. Ils portent tous deux des costumes étranges, irréels, elle crie, son hurlement n'est qu'un jet de lumière et le ciel, le ciel en mouvement se remplit de plus de nuages, qui se croisent, se font se défont, vite, très vite...Deux pailles en queues malmenés par le vent et emportés par son souffle heurtent avec violence les grosses pierres grises... Et sous le pont entre deux gerbes de sang, la pierre éclate, les bouts sont propulsés contre le vent. Quatre hommes et une femme sur la partie fixe de la falaise ont la tête baissée, ils ne voient pas tout cela, non, ils n'ont rien vu. Les cheveux de la jeune fille sont tendus vers le ciel, défiant toute pesanteur, son corps se vide de toute tristesse, de tout regret, rancœur et amertume...Elle hurle et hurle pour sa mère. Et là, là, dans le royaume des nuages, la tête d'un dragon blanc fait paraître ses cornes, le soleil brillant à travers les cumulus comme son oeil de lumière.

Le cercueil plonge dans l'eau écumante, et coule pour ne plus jamais voir la terre. Tampatam tampatam pahaam : l'enfant cesse de jouer, sa main au dessus du milieu de la peau laisse résonner la basse. Et dans ce son sourd tout réapparaît: la falaise est bien une, le front en sueur cesse de briller. Le vieil hindou respire fortement, il a la gorge sèche, le souffle lui manque et son épuisement n'a d'égal que son incompréhension. Ses paupières sont grandes ouvertes, tremblantes, il est là, bouche bée, l'iris terrorisé.

Le silence dans la voiture n'était dérangé que par le ronflement du moteur; Eva, assise à côté de Jahël, s'appuyait sur la vitre et regardait défiler les dessins blancs dans le ciel. Tolliam, penché contre son siège, lui tenait la main.

– “Ça va?”, lui demanda-t-il, d'une voix grave.

Elle lui répondit d'un mouvement affirmatif de la tête. Ses yeux avaient bien dégonflé. Elle contenait un mélange de colère et de calme, l'un étouffant l'autre, prête, si elle se laissait aller, à tout détruire autour d'elle sans sommation. Elle pressait parfois ses lèvres, pinçant fortement des joues; alors, de ses yeux une tristesse émanait, vaste, sombre comme ses sourcils maquillés, noirs de jade, tels deux accents brisés sur son front. Tolliam ne l'avait jamais vue aussi jolie, son rouge à lèvres avait une teinte ténébreuse proche d'un velours foncé. Aussi, avec ses cheveux ramassés en arrière, son visage découvert paraissait d'une si fragile beauté qu'il illuminait sa douleur et Tolliam, plutôt que de la plaindre, l'admirait. On a pitié des filles, mais pas des femmes, car elles savent souvent porter le malheur avec plus de dignité et de bravoure qu'aucun homme ne le pourrait. Elle avait la chair de poule, un frisson secouait ses épaules. Tolliam ferma la vitre arrière et se rassit contre la banquette, il pensait tout le temps à elle. Ils sortaient ensemble depuis peu. Les nuits qu'ils faisaient embaumaient son corps d'une extase délicate qui durait tout le jour et lui donnait du sourire à vivre. La voiture s'engouffra dans un sentier terreux et s'arrêta quelques mètres plus loin. Si jamais il pleuvait trop le chemin serait impraticable.

Le large mur en pierre cassées s'ouvrait sur l'escalier par le barreau, une grande grille en fer forgée, devant laquelle Jahel avait garé sa vieille 304, Tolliam qui sortait les sacs du coffre se demandait comment une aussi vieille voiture pouvait encore rouler. Elle était toute blanche avec un volant en cuir noir, un tableau de bord en bois et des vitres fumées. Eva montait les premières marches alors que Jahel ouvrait sa boîte aux lettres. Son vieux chapeau avait repris sa place et donnait à cet écrivain renommé l'air d'un agriculteur élégant. Dans cette partie dénivelée du jardin, les herbes sont hautes et la cour est en friche; au-delà de la clôture la forêt de Bélouve étend son domaine de goyaviers. Jahel referma la boîte aux lettres tristement et invita Tolliam, qui traînait intrigué par quelque espèce, à monter. Au fur de leur ascension la grande case apparaissait, de haut en bas, et avec elle un immense tamarin adulte, reconnaissable à ses feuilles disposées verticalement comme des lames. Eva promena son regard sur les grosses pierres autour de l'arbre, où, petite, elle s'asseyait pour écouter les histoires du mulâtre. Puis elle revint à la varangue. Elle observait l'auvent extérieur, son écrin végétal, sa décoration en dentelles de bois ou de tôle et les motifs géométriques sculptés sur les volets et les portes. La maison empreinte de beaucoup de féminité était pure dans sa blancheur immaculée, coquette avec sa bordure de pétunia. Tolliam vit aussi des manguiers, des mandarines, des longanis, des letchis et d'autres arbres qu'il connaissait. L'herbe était taillée sur ce plateau et une ligne d'herbes jaunies par des passages incessants allait de la case au tamarin. Ils montèrent les trois dernières petites marches de la varangue. Jahel ouvrit la porte et ils pénétrèrent à l'intérieur du hall. Il les fit s'asseoir dans le salon, leur proposant à boire.

Eva demanda un verre d'eau, elle regardait le sol, la tête penchée, tenant à peine sur ses jambes à cause de la fatigue des émotions. Jahel guida Tolliam jusqu'à la chambre d'ami.

– “Posez là vos affaires, allongez Eva, fermez la porte et rejoignez-moi au salon”, lui dit-il, avant de se diriger vers la cuisine.

Le salon était au centre de la case et servait à l'occasion de salle à manger. C'était une grande salle sur laquelle venaient empiéter les murs de la cuisine. Eva se reposait dans la chambre face à ces murs, l'autre porte donnait sur la salle de bain et les toilettes. Un pan du salon gardait la chambre et le bureau de Jahel. Tolliam se laissa choir sur le divan, observant l'espace autour de lui. Jahël revint et ouvrit la porte de la chambre d'ami: Eva dormait toute habillée, il posa le verre sur la commode, près du lit, puis referma la porte sur elle.

– “Voulez-vous boire quelque chose?” , demanda-t-il en se retournant avec lenteur

Ils prirent deux cafés. Il faisait sombre à l'intérieur et l'air frais régnait au milieu du silence mortuaire. Mis à part le canapé et les trois fauteuils en cuir, les autres meubles dans la salle devaient dater du début du vingtième siècle et le travail du bois témoignait d'un véritable génie artisanal. Le long des murs il y avait une foule de petites étagères chinoises où posaient quelques figurines, quelques livres aussi, coincés entre de gros éléphants. Des bouteilles vides étaient alignées à leur sommet. On pouvait voir du muscat, du rhum, du punch des îles, du champagne et différentes bières conservées en souvenir de soirées bien arrosées. Et enfin, énormément de petits détails qui se perçoivent très bien seuls mais qui, ainsi fondus et mêlés en une fresque, donnent une intimité en soi indéfinissable, étrange et mystique.

– “Ne parlons pas de Kalo, mais plutôt Tolliam, dites-moi, depuis combien de temps connaissez-vous Eva?”

– “Deux semaines” , répondit-il en posant sa tasse.

– “Ne la faites pas souffrir.”

– “Je m'occuperai d'elle, ne vous inquiétez pas, mais vous ne me connaissez pas; dit il en se redressant. Moi, ça fait longtemps que je voulais vous rencontrer, Kalo et Eva m'ont souvent parlé de vous...de l'accident et de...”

– “Comment les avez-vous rencontré?” coupa Jahel bien enfoncé dans son fauteuil.

– “J'ai été recruté par Kalo, c'est pour mes connaissances en hydroponnie que le Réorganisateur s'est intéressé à moi.”

– “La culture hors sol, je comprends, et Eva?”

– “Nous nous sommes rencontrés dans l'avion, alors que je venais ici; ensuite quand je suis venu pour voir son père, et puis, tout s'est fait tout seul entre elle et moi. N'est elle pas charmante?”

– “C'est le mot, mais je ne vous agresse pas,” rectifia Jahel en reposant sa tasse vide. Sortons, voulez-vous, il fait meilleur dehors.”

Tolliam le suivit, ils marchèrent jusqu'au tamarin et Jahel s'adossa au tronc avec peine, il avait l'air vanné. Le jeune homme s'assit sur un des sièges de pierre, il regardait le tamarin,

– “Ce qu'il est gros, quel âge a-t-il?”

– “Il est centenaire. Là vous ne voyez pas ses fruits, ils seront mûrs en décembre. Une vieille légende du Zeugma raconte que leurs formes rappellent les larmes acides d'un Dieu, il est dit que l'arbre est né de son sanglot.”

– “Je n'ai pas lu cela dans votre mythologie.”

– “Vous m'avez lu ?, dit Jahel, intéressé.”

– Le Zeugma seulement.

– Le Zeugma ne contient pas toutes les légendes. A vrai dire ce n'est qu'un gros trait dessiné d'une pointe maladroite ! C'était le chef d'oeuvre de ma jeunesse, aujourd'hui, je sais plus de choses.”

Tolliam ne dit plus rien. Alors qu'ils parlaient, Jahel avait fourré la main dans une des poches de son manteau, et en ressortit une pipe en jade ainsi qu'une petite boîte qu'il ouvrit pour y puiser autre chose que du tabac. La couleur marron des têtes et leur aspect huileux plut à Tolliam. Ils fumaient tout en discutant.

– Dites moi, dans le Zeugma, vous recréez la vie, mais vous éclipez la mort. Or, vous enlevez ainsi au mythe son axe essentiel. Dites moi ce que vous allez devenir après votre mort. En quoi croyez-vous vraiment?”

– A ma mort je rejoindrais la femme en herbe au sommet du Créï et nous poursuivrons nos discussions infinies sur le sort de l'humanité. Et toi, je te retourne ta question, en qui crois-tu?”

Tolliam posa ses coudes sur ses genoux et joignit posément les mains. Son interlocuteur se moquait de lui. Comment cet écrivain, a moins d'être chtarbé²⁶, pouvait-il croire à ce qu'il venait de dire. L'effet tenait déjà leur cerveau.

– “Moi, je crois au réel.”

– “Au réel?”

– “Bon, je veux bien vous expliquer. Regardez, la Nature dote chaque homme d'un corps et aucun n'est semblable, il n'est pas d'uniformité dans notre morphologie. Parallèlement, au niveau de l'esprit, j'appelle Energie ce donateur spirituel, que je perçois dans le même concept que celui de Nature. N'importe quelle vie résulte nécessairement d'une fusion entre la Nature et L'Energie. Ces deux essences nous sont prêtées à notre naissance, et nous le rendons à notre mort. Quand on meurt, la matière retourne à la matière c'est-à-dire à la Nature et de même l'âme retourne à L'Energie. Cette Energie dont je parle est cosmique, elle nomme la somme des forces qui équilibrent l'Univers, qui maintiennent son existence et qui sont considérées dans leur ensemble.”

Tolliam se leva vivement et tout en continuant à parler, une main sur ses cheveux courts, les yeux fixés sur l'horizon de son cerveau, il marchait dans un sens, puis dans l'autre, rythmé par la ponctuation de ses phrases.

– “Cette Energie, poursuivit-il, se propage par vibrations, par ondes. Je les distingue en deux catégories: les ondes positives et les ondes négatives. On peut les assimiler chez l'humain à l'inconscient, ou Esprit, et à l'instinct chez les animaux. Les plantes ne ressentent pas comme nous, mais elle sont gardiennes et émettrices d'ondes; comme toute matière environnante ! Ce qui différencie l'homme de l'animal maintenant, c'est la conscience. Alors que les animaux sont prisonniers de ce jeu de vibrations, enchaînés à la boussole de leurs instincts qu'ils ne se maîtrisent pas et errent dans la vie selon le nord des ondes dominantes ; l'Homme, lui, a la capacité de penser c'est-à-dire de les surpasser, de les discerner, de les diriger. La conscience nous rend

²⁶ fou

maître de notre esprit. Dans ce terme d'ondes ou de vibrations j'entends tout sentiment, ressentir, impression, chaque idée, chaque pensée, chaque sensation. Toute émanation de l'Energie est une onde. La seule arme de l'homme, qui n'a ni griffes ni crocs, a toujours été cette conscience, ce contrôle des vibrations positives et négatives. Bien sûr, d'autres animaux communiquent, mais l'homme a su se construire un langage capable de canaliser ses connaissances et surtout de les transmettre de génération en génération. C'est cela, l'évolution, cela, et aussi cette main, ce pouce, Jahël, tout puissant.

Notre âme, au fil de notre existence, s'imprègne des ondes qui nous entourent et que nous ne rejetons pas. Le but de l'homme sur terre est de trouver le discernement entre les vibrations négatives qui salissent l'Energie, et les positives qui la purifient. Il nous faut filtrer notre esprit pour qu'à notre mort nous rendions à l'Energie cosmique une parcelle purement positive. C'est ce que j'appelle la marche vers le bien. Là-dessus, vous pouvez greffer les histoires de réincarnations, de Karma, mais je n'irai pas jusque là. Agir dans le sens inverse reviendrait à se gorger de mal, à persévérer dans l'erreur et l'oubli de soi.

D'autre part, je crois que chaque homme a sa fonction dans l'humanité, son utilité sur terre, un rôle qui en soi ne changera rien à L'Univers, mais qui nous permet de vivre à notre place et donc de vivre bien. Notre nom, notre personnalité, notre nationalité n'est rien. Nous sommes le moi d'une vie sans lendemain, appelés depuis le premier jour à disparaître. Nos religions ne sont que des mythes dont les miracles sont l'aboutissement de toute une doctrine. Vous saisissez. Mais ne nous étendons pas. Je n'aime pas parler de la Bible ou du Coran ou du Mabaritha, car je ne les ai jamais lus.

Notre esprit n'est pas éternel, ce n'est qu'une partie d'un ensemble appelé à se refondre dans le tout. L'âme est partie de l'esprit, elle nous rend les ondes palpables, d'elle viennent les sentiments. L'Energie n'est qu'un fluide qui s'insuffle, et ressort de la matière selon la loi des choses. La vie de l'humanité résulte d'un foisonnement de conséquences, et le hasard n'est rien d'autre que la marche du Destin.

“ Et Dieu? ”

“ Les Dieux sont des inventions humaines, vous êtes là pour me le prouver. ”

Jahel éclata de rire.

“ Arrêtez mon pauvre, vous fabulez. ”

“ Attendez, je vais essayer d'être plus clair. ”

Jahel se leva, la pipe à la bouche, et posa une main sur l'épaule de son confrère.

“ Vous voulez que je vous dise, ce que vous dites n'est pas faux, mais cela est bien trop rationnel. Si pour vous, ces événements sont inscrits dans le destin de l'île, moi je dis que ce sont les Dieux qui sont venus la reconquérir. Qu'ils agissent par le biais des artistes, et moi, poète, je vous dirai que je suis une porte entre ces deux mondes. Que j'ai été corrompu par une puissance surnaturelle qui m'a dépassé et qui a tout provoqué. ”

“ Où allez-vous? C'est insensé. ”

“ Pas plus que votre discours, Tolliam, ni plus, ni moins. Entrons. Nous discuterons à l'intérieur, les nuages sont lourds, il va pleuvoir. ”

Et Jahël l'accompagnait, il avait avouer ce qu'il avait besoin de dire. Il ne parlerait plus à Tolliam de ces révélations. Les choses étaient déjà assez compliquées comme cela.

Ils s'installèrent dans le salon, disputant quant au futur de la rébellion autour d'un punch bibasse. Juste à côté, dans la chambre, Eva était trempée de sueur, flottant dans un demi-sommeil, elle rêvait, rêvait d'une chambre... sa chambre... *Mon lit, mon père;* elle s'entendait rêver. *Mon père étalé de tout son long près de moi, vivant. Le temps est maussade pour ne pas dire orageux et nous, nous regardons une émission...nulle...trop nulle. Bizarrement je n'attache plus d'importance à la pièce, une atmosphère lugubre, troublante plane autour du lit à étage. Alors mon regard bloque sur la fenêtre, la seule de ma chambre. Mon père, lui, semble passionné par ce reportage sur n'importe quoi. De toute façon je m'en balance; mon esprit est ailleurs, loin, trop loin de cette fausse réalité. Et cette ambiance, je le sens, qui me pèse. Pourquoi cette angoisse? Je vois des nuages sombres, lourds, menaçants, cette angoisse qui grandit, j'ai peur. La terreur siffle aux portes de mes oreilles et je serre l'oreiller. J'ai peur, là oui j'ai peur, sans que je ne m'en rende compte ma main cherche un appui, une arme, je ne sais; n'importe quoi qui exorciserait cette peur. Mon père, papa oui, toi seul peut m'aider. Je me retourne vers lui, il n'est plus là, la neige sur l'écran brouillé s'éteint et la nuit s'engouffre dans la salle. L'ombre a tout envahie, elle est maîtresse à présent et dans ce ciel où mes yeux sont perdus je vois la danse macabre des nuages. La pluie comme des couteaux lacère la terre. Un vent comme une grande claque, venu de nulle part, projette mon lit contre la fenêtre, le dehors m'aspire, mais je suis bloquée, le lit ne passe pas et écrase mes membres. Mon Dieu cette violence, cette violence aveugle, j'ai les os qui se brisent; et ce cri que je lâche et qui ne veut pas s'en aller. Devant moi la civilisation a laissé place à une étendue de terre en friche, sale, dévastée, horrible. Ma raison s'affole, je m'affole et les nuages dansent, tournoient, s'assemblent les uns aux autres. Non, non, qu'est ce qu'ils forment? Non! Dans le ciel je croise la mort du regard...un crâne gigantesque, massif, sculpté dans une tonne de nuage, ses orbites dénoyautés sont noirs et profondément glaciaux...d'où vient-il, ce n'est pas vrai, il n'existe pas. Mais il me fixe, il sourit. Il faut que je me réveille avant que les ténèbres de ses cavités ne m'aspirent. Et là, là, qu'est ce qui s'élèvent? Deux siphons de chair humaine, happant dans leur tornade les hommes en fuite, d'où sortent-elles? Tous ses cadavres fondants qui me tendent des mains squelettiques alors que la peau de leur paume est arrachée, ces colonnes visqueuses, dégoulinantes de sang et de bile, toutes ces vies et moi, moi aussi elle m'aspire... D'un bond, elle se leva, ce n'était qu'un cauchemar. Elle but le verre d'eau et reprit sa respiration.*

Ils passèrent tous le reste de la soirée dans un état léthargique, Jahël fit à manger, et Tolliam la tenait contre lui, entre ses bras elle se sentait mieux. Blottie. Demain les hommes devraient aller à la réunion du Conseil, elle resterait ici pour ne pas s'énerver davantage. Elle avait peur pour l'avenir de l'île, et personne ne voyait qui aurait pu remplacer Kalo, son charisme dictatorial, sa logique historique, ses prises de décisions, sa fermeté. Le bateau, à présent, allait à la dérive. Ils se couchèrent tôt, tous épuisés. Tolliam eut du mal à dormir, il se demandait s'il en était de même pour Jahël. Il regardait Eva.

Dehors, le vent, le brouillard qui camouflait un peu la lune pleine. Il s'assoupit un peu et aussitôt plongea dans d'affreux cauchemars, ou des monstres freudiens jaillissaient de partout, dansant macabrement autour de lui. Humilié, petit, sous leurs rires. Il se protégeait des coups de leurs insultes. Et, dans son sommeil, il pleura quand il entra dans une serre qui lui appartenait pour n'y voir qu'un jardin stérile.

Elle s'endormit sur l'épaule de Tolliam, la couverture de côté, car ils avaient chaud. Son odeur de longanis l'enivrait, et la chaleur de son épaule contre son oreille lui donnait d'agréables sensations. Son ventre brûlait encore, mais l'apaisement était doux et salvateur. De temps à autre, elle glissait sa jambe contre la sienne, dérivant dans le parfum ambiant vers le sommeil et le rêve. Il lui arrivait souvent de faire le même songe quand elle dormait avec lui, bercé d'amour et de caresses, après que la lenteur de sa force l'est rendue entière le temps d'une évasion de jouissances. Alors il y avait la détumescence protectrice. Morphée l'entraînait aussitôt dans des verdures sans pareille où elle marchait au pays des vertus. Le jardin était gigantesque, de grands visages d'anturium irradiaient leur éclat végétal et l'air était bon, le rêve, floué de pastels. Elle grimpait dans cet Eden sur une des tiges géantes, gérant son équilibre avec grâce et innocence. Quand elle arrivait au sommet, elle s'asseyait dans la fleur rose, cambrée sur le pistil, heureuse d'être là à contempler le paradis.

Près d'elle, il y avait un bougainvillier, avec ses innombrables yeux rouges, qui dépassait toutes les autres plantes. Au gré de son envie, la fleur où elle s'était réfugiée se remplissait de rosée, et elle y prenait un bain, abandonnée dans l'eau du petit matin jusqu'à ce que le soleil la réveille à notre monde.

Mais il la secouait avant de partir, et déjà elle entendait l'auto klaxonner. Elle le serra fort dans ses bras.

– “Je t'aime.”

Il lui sourit.

– “A tout' puce, je t'aime.”

– “Hé dit-elle en lui retenant le poignet.”

– “Oui.”

– “Tu m'feras un enfant.”

– “Oui, répondit-il maladroitement, quelle idée, dors.”

Il ferma la porte et elle se retourna dans le lit, s'enroulant dans la couette, car il fait très froid de si bon matin; finalement elle se réveilla quelques heures plus tard. Elle ouvrit le sac et sortit son peignoir puis se dirigea vers la cuisine. Il lui fallait un chocolat, une tartine. Alors qu'elle préparait son déjeuner, elle regardait la forêt de Bélouve, à travers l'autre porte qui menait à la varangue arrière, et à travers la vitre des nacots. Elle réchauffait le café, mais la forêt détournait son attention, captiva son esprit. Elle resta ainsi, bloquée, quelques instants, avant de sauver le lait de justesse. Ensuite elle fit sa toilette.

Ce matin, elle était mélancolique, et le visage que lui rendait la glace dans la salle de bain faisait la gueule. Elle avait l'impression de ne penser à rien. Elle enfila des baskets, un jean et mit un pull léger sans rien en dessous. Elle voulait se changer les idées, faire un tour dans la nature. Elle ignorait le nom de tous les arbres, mais elle les admirait. Elle ignorait l'histoire de ces contrées, mais elle se l'imaginait; Jahël avait souvent écrit pour que la Réunion soit enseignée aux Réunionnais, Tolliam aussi

attendait cela. Et c'est ce qu'il aurait fallu faire avant tout, mais qui, là haut, n'aurait pas eu peur de ces cours, un peu plus de trois siècles à révéler, construits sur le profit, toujours. On n'aurait jamais permis cela, songea-t-elle, car tout le monde alors aurait pu penser sur l'île, en enseignant le pays on aurait chuchoté la nation, formé le véritable citoyen créole. Séparer l'histoire de l'île de celle de la France devait passer là haut pour une idée folle; mais maintenant, elle en était sûre, il n'y aurait plus de main mise sur notre passé pour le cacher; Jahel allait se battre pour cela, peut être même dispenserait il lui même les cours puisqu'il professait déjà à l'université.

Elle suivait donc le sentier, rien à craindre dans nos forêts il n'y a pas de serpent, ni de fauves, ni d'araignées venimeuses comme le pensent beaucoup d'étrangers, il n'y a pas de brousse non plus, ni d'indigènes avec sarbacanes et sagaies. Elle s'attardait sur plusieurs curiosités : un arbre en train de mourir, l'écorce pelée et recouverte d'une mousse ocre, d'une moquette de safran; par là, un arbre plus gros que les autres, penché par un cyclone quelconque. L'envie lui prit de marcher sur le tronc. Elle fit quelques pas debout puis du s'aider de ses mains pour rejoindre les branches. Le bois était solide et sec. Les incendies de 1996 avaient ravagé plus de deux cents hectares de forêt, elle se souvint avoir pensé que le feu avait été mis volontairement afin de permettre aux industriels, peut être en procès alors, de construire sur les cendres. Arrivée à la fourche d'une branche elle s'assit et promena son regard sur la forêt en contrebas. Les oiseaux qu'elle entendait ou qu'elle voyait ne venaient jamais chanter en ville, il n'y a qu'ici qu'on peut les rencontrer. Elle voyait dépasser la tête des fanjans, et sous ses pieds les autres fougères. Tout à coup, en se retournant vers la maison, elle vit un gigantesque tamarin, ainsi que le sommet d'un autre arbre plus petit qui dépassait comme une gousse du feuillage et qu'elle distinguait mal mais qui avait tout l'air d'être un pied de.... Quelques instants plus tard, elle se hissait sur ses racines puis sur les branches, et monta doucement jusqu'au sommet du tronc qui était légèrement incliné et courbé. Là, les branches s'allongeaient. A l'endroit où elles se divisaient, le bois avait formé comme une bassine que quelqu'un avait rempli de terre pour y loger sa plante comme dans la paume même de la nature, dont les doigts feuillus cachaient à l'homme-rampant la plante sacrée. Elle n'en revenait pas, passant une main dans ses cheveux pour les retenir en arrière et mieux voir. Devant elle, un galimatias de têtes de zamal collées, enchevêtrées, noires et résineuses à souhait mais bizarrement dépourvues de parfum. Elle en cueillit une, longue comme son doigt, recouverte de filaments mauves. Et un sourire illuminait son visage rien qu'à penser à quand elle le fumerait. Elle redescendit avec prudence et fit une marque sur le tronc afin de le retrouver plus facilement. Elle cassa deux des innombrables fougères, et les mit en bataille, coincées dans l'écorce. Puis elle rentra en courant.

La voiture était d'ores et déjà devant le portail. En quittant la maison ce matin, Jahël avait trouvé que Tolliam était songeur, mais il n'avait pas parlé. En effet, son ami ne savait pas comment réagir à la demande d'Eva. Désormais il montait les escaliers quatre à quatre et Jahel ouvrait sa boîte aux lettres. Il prit l'enveloppe et reconnut l'écriture: c'était Elle. Enfin. Il ferma le barreau derrière lui, Tolliam était déjà arrivé en haut. Il devait être midi moins dix, la réunion avait duré plus de cinq heures pendant lesquelles tous les dossiers de Kalo furent épluchés.

La surprise fut de taille, les travaux envisagés par le Réorganisateur tenaient de l'utopie et demandaient un budget faramineux. Cependant tout était planifié, Kalo comptait devenir le plus grand exportateur de cannabis au monde. La nouvelle fit grand désordre; ses dossiers considéraient que l'herbe n'était pas une drogue et que nous aurions pu, en la commercialisant, obtenir de généreux bénéfices; d'autant plus que le zamal poussait sur l'île comme une herbe sauvage et que, selon le rapport inclus de quelque expert hollandais, il était d'une très bonne qualité et demandait peu d'entretien. Jahel s'y était opposé, mais les conseillers défendaient la vision de Kalo. Tolliam avait écouté et la veuve avait été nommée par intérim à la tête de la majorité, ainsi était-elle la première Réorganisatrice du F.Z.A.

Ils avaient décidé de ne rien dire à Eva. Il y avait tout un jeu d'alliance invisible derrière ce projet. Certains rebelles possédaient des champs de marijuana parfois jusqu'en Madagascar ou en Inde. Jahel craignait un pacte avec les triades ou quelque autre mafia. Sur quelles bases fallait-il repartir? L'assassinat de Kalo fut un thème constant de discussion, une enquête était menée par un détachement.

Ils avaient tous deux effacé ces nouvelles de leurs têtes. Jahel, en fourrant la lettre dans sa poche intérieure, et Tolliam, en serrant Eva dans ses bras.

- "Alors ?" lui demanda t'elle.

- "Oh ! Ne m'en parle pas : c'est le bordel. J'ai eu mal à la tête a force de les écouter se disputer."

Elle l'embrassa sur les lèvres et chuchota dans son oreille : *J'ai une surprise pour toi. chut.*

- "Ah Tonton, ça va?" s'écria-t-elle en s'avançant vers lui.

- "Ca va mieux mon enfant." dit-il en souriant, une épée de Damoclès au dessus de son coeur. Il portait un sachet contenant trois repas à emporter. Avant de manger, Jahël partit en forêt jusqu'à son arbre secret et arracha d'une main ferme la plante de ses soucis, puis il la jeta dans sa chambre par la fenêtre. Il aurait dû faire cela depuis longtemps, l'herbe qu'il avait sacrée, il venait de la déterrer, en signe de changement et par conviction personnelle. Conviction de bien faire, de donner l'exemple, d'appliquer la bonne théorie et de la protéger des mains du groupe révolutionnaire, dont il craignait quelques bassesses. Il préférait ne pas essayer d'imaginer ce qui se passerait si un gars

de la trempe de Tolliam tenait ceci entre ces mains.

Ils mangèrent dans la cuisine, puis, à la fin du repas, Jahel se dirigea vers son bureau :

– “Je vais écrire. Je ne descends pas cet après midi Tolliam, ils n'ont qu'à se débrouiller.”

Il entra dans la pièce et ouvrit les grands rideaux pour que le jour pénétre dans la salle. Son bureau était au milieu d'un tapis indien, et tout autour une cloison en bois l'isolait tout à fait. Il s'assit sur son trône et tirant la lettre de sa poche ouvrit l'enveloppe. Tolliam et Eva, s'installaient, eux, sous la varangue, pour jouer aux échecs.

– “Regarde.” lui dit-elle, sortant de son jean une boîte d'allumette.

Il la prit et l'ouvrit, elle crut voir comme un halo mauve émaner sous les yeux ahuris de l'hydroponniste qui s'écarquillaient. Tolliam n'avait jamais vu autant de filaments, même les hybrides qu'il avait conçus n'arrivaient pas à un tel degré de maturité, l'absence d'odeur lui fit froncer les sourcils.

Dans la chambre, le visage de Jahel se décomposait au fur et à mesure de sa lecture. Quand il eût fini de lire, les yeux vides, la lèvre tremblante, il voulut éclater en sanglots. Sa main pressant son visage voulait serrer sa tête comme un étau et l'écraser. Il posa la lettre sur son bureau, perdu. Un Maëlstrom dans sa gorge nouait ses intestins et dans toute sa poitrine hurlait à pleins poumons comme un typhon meurtrier. Une pointe noire dans son esprit grossissait et devint comme un trou de néant. Sa langue avait gonflé. Il respirait mal. Était-il mort à présent? Était-il libre? Son autre main s'enfouit sous sa barbe en bataille, l'empoignant comme pour se ressaisir. La lettre avait été écrite avec du sang.

Dehors, Eva préparait le coups du berger. Sortie fou blanc côté gauche. Entre deux tours, elle paraffinait son trousseage. Tolliam jouait, il sortait sa reine au hasard, Eva le trouvait irréflecti, violent. Elle plaça son fou et il mangea un pion.

– “Echec et mat.” déclara-t-elle en riant, posant sa reine devant son roi.

– “Comment? Moi je te mange.” dit-il en avançant son roi. Mais sa présomption s'effondrait alors qu'il constatait la trajectoire du fou.

– “Tiens, honneur au perdant, allume le.”

A l'intérieur, Jahel avait pressé le banzaï cannabiceen et avait bourré un shilum conique, gros comme son bras.

Il l'avait en tout et pour tout rempli à moitié. Assis sur son fauteuil comme un prince noir, les yeux fermés, il braisa l'herbe et au même moment Tolliam inspirait, tous remplissant leurs poumons de la liqueur fumante. Leurs épaules s'étaient resserrées simultanément et venaient comme deux coudes d'ailes se pencher vers l'avant. Leurs joues tremblaient; des vagues de spasmes les ravageaient.

Eva calait à son tour. Tous trois ne respiraient plus, toute leur vie venait mourir dans leur crâne et un long cortège traînait derrière lui des chaudrons de sueurs froides. Ils ne sentaient plus leurs jambes, elles étaient immobiles. Ils expirèrent longuement, des frissons résonnèrent, rebondissant dans le creux de leurs os. Les souffles de fumée s'échappant de leurs bouches dessinaient des tentacules dans la lumière et dansaient autour d'eux comme un monstre de brume.

– “Tu veux que je te fasse une soufflette” demanda Tolliam à sa bien-aimée.

– “Ouais, fais moi un souffle du dragon.”

Tolliam enfourna le canon à l'envers dans sa bouche, et colla ses lèvres contre les siennes avant de souffler fortement. Ses joues s'éclairaient, rouges, et Eva étouffait sous le raz-de-fumée.

Jahel tirait à se faire exploser la tête. Son visage contorsionné tremblait sous l'effort, mais il n'arrêtait pas. La fumée pénétrait non seulement dans ses poumons mais aussi dans son estomac; un haut-le-corps le prit et il laissa tomber le shilum, pour se pencher vivement sur la droite et tousser et vomir.

Eva fit une soufflette à son amant. Leurs yeux n'étaient plus qu'une fente gonflée où quelques larmes venaient poindre. Jahel reprit l'instrument de sa folie et, se raclant d'abord la gorge, finit d'une traite toute l'herbe qui restait. Le diable dehors tournait à l'indienne en taf-au-taf-calé. A leurs dernières taffes à tous, ils plièrent leurs bras sur leur poitrine et couvrirent leurs dorsaux avec leurs mains. Ils levaient la tête et leur cou gonflait brusquement, doublant de volume, triplant voire. Des soubresauts, dus aux étternuements qu'ils contenaient, les secouaient avec violence. A chaque claque, leur esprit s'enfonçait plus profondément dans la terre inconnue. Il arrive, se dit-on dans le cercle des fumeurs, que la Marie-Jeanne “réveille le diable”, entendant par là que le zamal du moment réveille l'effet latent d'un autre, consumé généralement la veille. Et bien la fumée inhalée, qui est celle des Dieux, cueillie à l'arbre confié au prophète seul, réveillait comme par une magie de shaman tous les “diabes” de leur vie. Tous les effets qu'ils avaient pu avoir rejaillirent et éclatèrent dans leur cerveau. L'extase de cette fusion décupla le pouvoir de Jahel qui monta, palier par palier, jusqu'à l'entourer complètement et le dominer. Ils explosèrent, ou du moins le crurent ils tous. Chaque veine de leur corps se déchira et leur peau semblait dilatée. Leur coeur battait avec furie jusque dans leurs tempes. Les yeux s'enlisèrent dans le sang. Tolliam et Eva laissèrent la fumée s'évader le plus doucement possible, avec contrôle. Jahel lui, bloqua son front dans ses paumes, le dos voûté, les coudes appuyés sur ses genoux, et là, il se mit à pleurer. Une éternité plus tard, il se releva et ouvrit les yeux. Sa vue ne passait qu'à travers deux fissures humectées de larmes rouges. Il ouvrit la bouche et voulut expier la maudite fumée, mais il n'expira rien, l'effet était en lui, incrusté, ou plutôt il était dans l'effet, il lui appartenait, il n'était plus que son vase transitoire. Alors que les deux jeunes gens, épuisés, affalés sur leurs sièges d'osier, se battaient pour respirer, il revint à son bureau, ouvrit son cahier et commença à écrire:

– “Suis je fou? Ou le crois je seulement? Où est la différence?

Dites-moi comment parler d'amour. L'absent n'a qu'une seule voix: le silence; et derrière son opacité une bougie brille, vieille. La cire a dessiné des rides comme des brûlures sur son tronc. L'arbre de feu n'a plus une pomme. Derrière lui, les pépins sont secs sur un sol rocailleux, fêlé. Au dessous, à mille et mille lieues sous la terre asséchée, la lave boue, inquiétante. Pas un cheveu d'eau sur le crâne désert du globe délaissé. Au-dessus, un vide sans fin, sans foi, ni amour, désormais.

Qu'ai-je eu à faire de vos lois? Elles n'ont jamais attaqué mon tamarin même si elles ont violé ma cour. Je suis retiré de tous vos codes. Tous. Exilé d'amour, je n'étais et ne suis ni anarchiste, ni con-formiste, ni rien du tout. J'ai grillé ces neurones qui me rattachaient à vous depuis bien longtemps et, dans mon aire perdue, l'aigle postier m'apportait des nouvelles du seul vrai monde, le nôtre, le mien.

- Fou, et quoi d'autre?

Pourtant je monte des logiques implacables, dans ma tête. Mais vous ne suivez

pas toujours la profondeur de mes yeux dans leur peine. Dans la peine ils ont rêvés, ils songent. N'était-ce qu'un rêve? Non, que non, c'était une vision. Le soleil et la lune fondue dans la même éclipse loin de la terre.

- Quoi d'autre? Sinon le dévot de la passion, l'insatiable, l'intarissable, celui qui ne fait qu'un avec son dévorant?! Sinon, un enfant éternel, pendu au sein d'une mère qui vieillit... et qui meurt.

- Qui suis je désormais?

- Qui peut me dire où est ma place?

L'aigle a dû pleurer ce matin en venant jusqu'à moi. Je n'ai rien pressenti de ses larmes glacées, ni rien senti de la chute de ses plumes. Il ne volera plus.

- Où suis je?

Je vois rouge. Qu'est ce donc en moi qui saigne si longuement? Sinon tout mon être, corps et âme, coeur et esprit; sinon moi. Me révolter? Contre quoi? Tout s'est effondré! Irais je mener bataille et lever mutinerie dans le bateau du néant? Quel blason serait le mien? Il n'y aura point de chaos dans mon crâne.

Je n'ai jamais vu vos rivières trempées d'or et ne m'y suis jamais baigné. Est ce alors votre droit que de dire que je suis sale? De votre devoir que de ne pas m'approcher? Je n'ai entendu aucune de vos voix, peut-être ai-je l'oreille petite, est ce une raison pour me déclarer sourd? Que veux tu que je te raconte société, il aurait fallu déjà que je sache ton existence. Je n'ai pas cru en toi et ne t'ai point prié; tu me dis muet.

- Je suis comme vous, mais je ne vous suis pas. J'ai tâtonné dans le noir vos murs établis, votre maison m'était trop grande et trop peuplée. Alors je me suis retiré dans ces hauteurs, dans mon aire. J'étais mort pour vous et je le suis encore tout comme vous l'êtes pour moi. De mon abri d'ermite je fixai l'horizon dans la longue attente de l'oiseau. Lui seul m'apportait joie ou tristesse, de lui dépendaient mon humeur et ma vie, ma force ou ma faiblesse, l'espoir et la désespérance. Il était cause de tout, je lui étais conséquent. J'ai sa mort dans l'âme, son linceul sur l'être. Son deuil me porte et me trimbale au milieu de sa couleur effrayante.

Ma raison d'aimer s'inverse.

Je m'accroche à ce stylo qui verse l'encre de ma vie. J'écris mes derniers rêves, ils sont comme des yeux dans ce cauchemar. Deux étoiles, qui traversent la nuit et qui viennent dans mes contrées obscures, enroulées de lumière. Je les vois qui se posent entre les écailles du sol. Que venez-vous faire sur le dos du serpent? Tenteriez-vous de le dresser? Sinistre rodéo, vain. Qui sont ces deux enfants, ces deux éclats du ciel?

- Venez à moi, je vous appelle, il fait trop sombre, portez jusqu'à moi vos flambeaux. Vous devez m'éclairer. Je vous conjure de m'aider. Venez, enfants du ciel, me sauver de moi-même."

Et il passa à la page suivante.

Tolliam et Eva, éreintés, essayaient de se parler mais les sons distordus leur parvenaient comme à travers un liquide, les couleurs autour d'eux se détachaient des formes et décomposaient les mouvements. La lumière et la force quittaient leur corps, ils se virent blanchir comme dans un miroir anamorphe, et leur éclat les aveuglait. Tolliam essaya de se lever et tomba de tout son long sur le sol qui tournait. Ils eurent l'impression de chuter en se dématérialisant dans le vide astral.

Quand ils rouvrirent les yeux, ils étaient au milieu d'un désert ocre, craquelé,

où l'air de la nuit giflait par bourrasque la poussière qui se laisse emporter. Sous la lune absente, les étoiles dans le ciel, promesses d'un idéal inaccessible, allaient par deux, comme des milliards de cornes de minotaures fichées dans la voûte nocturne, prisonnières de l'obscurité comme des entités dans la tête de l'écrivain. Chacun des monstres gigantesques raclaient silencieusement les nuages de leurs sabots, rayant le ciel de leur colère. Sur le sol, par rangées droites et longues jusqu'à l'infini, des cages alignées renfermaient des oreillers derrière leurs barreaux de plomb. Ils étaient au milieu de ce cimetière des sommeils perdus et des rêves interdits, debout comme au milieu d'un tableau de Dali. La lumière s'atténuait à peine, déjà il pouvait discerner l'ombre de leurs traits. Tout à coup le sol trembla et des fentes et des fissures, des murs de fer s'élevèrent et grossirent, renversant les cages, ils emprisonnait les deux enfants. Puis ils se stabilisèrent tout à fait.

A leur sommet se hissant de l'épaisseur, comme une plante sort de la terre, des têtes s'étirèrent et des corps furent issus. Leur chevelure d'oursins, comme un casque à pieux au dessus de leurs yeux mauves et inquiétants. Leurs pectoraux démesurés prenait l'ampleur de deux boules géantes et, du bas de leur nuque, pendait, le long de leurs dos, une longue verge molle. Les Sexans évoluaient sur le labyrinthe, aussi lentement que des éléphants, un derrière l'autre, égaux en taille et en muscle, libre de se suivre. Ils se tenaient par le bout, tribu de morts vivants qui glissaient comme une caravane sous les monstres furieux. Quels engrenages faisaient tourner cette chaîne? Quel mécanisme? Tolliam et Eva, en bas, les voyaient à peine, tout en haut, immuables d'apparence, hors d'atteinte et pourtant menaçants.

Il reconnut les monstres de son cauchemar, leurs bras forts et leur musculature de titan noir. Leurs pas ne faisaient aucun bruit, seulement le silence, partout, qui tend l'oreille et perce les tympanes. Tolliam et Eva sont paralysés dans le bloc de glace de l'inconnu et de la peur.

Un flash dans le ciel les aveugla, un éclair assourdissant hurla du tonnerre. Ils restèrent longtemps éblouis, le raffut s'intensifiait; quand il rouvrirent les yeux, ils ne brillaient plus. Les minotaures étaient tombés du ciel ténébreux qu'ils ne pouvaient plus voir que par parcelles changeantes. Le long des parois métalliques descendaient des pointes mauves, dont la lumière oscillait et qui n'étaient que les yeux des Sexans à la nuit confondus. On écrasait l'oreille du silence, l'écho du vacarme courait et se répercutait entre et contre les murs. Les minotaures se battaient avec furie, écumant de rage au-dessus du labyrinthe, si bien qu'une nappe baveuse glissait sur le mur et semblait prendre vie. Leurs sabots s'appuyaient sur deux ou trois parois à la fois, ils étaient si énormes qu'il était impossible qu'un d'entre eux tombe dans les entrailles où Eva et Tolliam devenaient pâles. Les yeux mauves et phosphorescents s'approchaient. Les monstres, comme des araignées, par centaines si ce n'est par milliers; leurs verges tendues au dessus de leurs épaules comme un dard costaud de scorpion, arrivaient. Tolliam et Eva voyant ces corps noircir la nuit, ces mains puissantes s'enfoncer dans le métal, prennent la fuite. Mais déjà certains sautaient au sol en lançant des cris aigus. Leur langue engluaient leurs lèvres, ils y enfonçaient leurs crocs, se saignant eux-mêmes par goût du sang. Une plainte, triste comme une agonie, sortait des cages; des bulles montaient, translucides aux couleurs d'arc-en-fiel, puis éclataient comme des rêves de savon. Mais elles dispersaient dans l'air appesanti une puanteur immonde. Les deux affolés couraient à perdre haleine dans ces intestins tortueux. Des créatures déjà les poursuivaient, d'autres descendaient, toujours plus proches.

Tolliam tira Eva par le bras, ils tournèrent brusquement pour changer de couloir. Et autour de leur main une lumière naquit. Partout, les monstres, l'odeur putréfiante et

le bruit. Ils sont stoppés dans leur fuite par une impasse. Trois Sexans sautant à terre leur firent face, et les autres derrière accoururent sauvagement. Tolliam passa devant Eva pour la protéger. Alors, tout autour des deux enfants un cercle se fit. Semblable au noeud d'un pendu, la multitude écrasante se resserrait. Certaines bêtes venaient à quatre pattes et sautillaient sur place comme des gorilles enragés. Quelques uns arboraient des cicatrices ou des tatouages. Eva, le coeur dans les tempes, serra le torse de son amant, collée contre lui. Ils veulent crier et ensemble n'y parviennent pas, leurs souffles cependant s'unissent et les entourent d'une fumée éclatante, les enfouissant au milieu d'une sphère de lumière. La boule toute blanche les couvrait et les monstres, aveuglés, reculèrent, intimidés; ils restèrent à distance. Aucun d'eux n'osait attaquer. Les rayons qu'émettait la boule jaillissaient même au delà du labyrinthe et les monstres cornus cessèrent de se battre, curieux. Ils s'agenouillèrent et regardèrent en dessous ce qui brillait, leur iris glissé entre les parois. La boule étincelante avançait, se frayant à travers la mer de créatures un passage qui se refermait derrière elle. Lentement elle remonta l'impasse et la masse grouillante. Le faux silence laissait entendre les respirations des uns, les petits cris des autres.

Quelques démons plus enragés ou plus fous que d'autres sautèrent comme des bersekers²⁷ à l'assaut de la chose éclairante. Et leurs ombres disparaissaient quand ils fondaient, en plein saut, au contact de la sphère.

²⁷ *Le berseker est un guerrier déraisonnable, souvent pris de furie furieuse qui le pousse à se battre et à se croire le plus fort.*

Sur le cahier les lignes s'écrivaient toutes seules à l'encre de leurs trois fluides énergétiques qui quittait la matière de leurs corps. Jahël ne comprenait plus rien, et de toute façon il lui aurait été impossible de comprendre quoi que ce soit. Tout se passait comme dans une partie de jeu de rôle, quand le chapitre sous ses yeux se terminait sans que sa plume n'est touché la page.

Il continuait à écrire. Les deux étoiles l'intriguaient, il n'avait aucune emprise sur elles. Tout ce qu'elles faisaient s'écrivait sur la feuille, faisant surgir l'encre du blanc. Il sentait qu'elles s'enfonçaient dans le trou noir de son cerveau vers son monde intérieur, y perçant un tunnel. La douleur était atroce, il devait les contrer, finir cette souffrance. Quitte à se perdre lui même.

La pluie striait le ciel et tapait sur la tôle comme mille bras secs en furie cherchant à entrer. La mort guidait ses doigts. Il tombait lui aussi dans une spirale spiritueuse et tournait, tournait,...où était il? Loin, très loin; une vie entière d'effets gonflait son esprit. Il se sentait puissant et pourtant incapable de dominer ce pouvoir; sa main glissait, prolongeant son âme, instrument de son langage. Il se vidait de l'impur sur les feuilles vierges, avançant vers sa fin comme un pinceau sur la toile d'un maître invisible. Quand ce cahier serait finit il en prendrait sûrement un autre: son inspiration n'expirait pas, elle enflait. Et ces paragraphes qui s'écrivent seuls, rebelles, implausibles. Il n'y comprenait rien et de toute façon il lui aurait été impossible de comprendre quoi que ce soit.

Tolliam et Eva erraient encore parmi les monstres qui grouillaient autour de leur luminosité. Après une longue marche, ils arrivèrent devant une caverne creusée à même le fer dans une autre impasse. Une vulve, noire et béante, s'ouvrait à eux, ils entrèrent et la sphère se délimita dans les ténèbres, comme si la lune pleine pénétrait une grotte ou la vie dans une matrice. Les Sexans ne les suivaient pas, ils étaient saufs. Quelques échos parvenaient jusqu'à eux, virevoltant comme des chauves-souris au-dessus du raffut disparu. Ils remontèrent le col et parurent en plein jour.

Devant eux, une ville immense. Un nuage cristallin d'odeur de confiseries. Le long de ses larges rues et sur tous les trottoirs des gens dansaient, c'est un carnaval grandiose comme la Martinique même n'en connaîtra jamais. Des millions de déguisements s'amusaient sous les réverbères éteints. Les maisons étaient toutes vides, et la route recouverte de têtes dodelinantes et énormes. Un Pierrot pleure sa larme de maquillage, souriant à pleines dents. Des cracheurs de feu lancent des souffles de flammes déguisés en dragons. La foule mouvante se divise en petits groupes qui se baladent au milieu d'alléchantes brochettes, de pralines fondantes et de viandes qu'on rôtitait par quartier et qu'on décharne à grands coups de mâchoires. Plusieurs troupes les croisent, certains montent, d'autres descendent, ceux-là se dirigent vers la droite, ceux-ci vont en biais. Des troubadours chantent tantôt des airs fleuris pour les amants qui dansent, tantôt des airs aux ivrognes qui boivent jusqu'à à plus soif. Ils se mêlent à la foule, sans se lâcher des mains, certains couples brillent comme eux, d'autres encore plus, et certains braillent simplement. Il y avait des gens de toutes tailles, des hommes, des vieux, des femmes et des enfants; on distribuait des verres et des friandises, des

barbe-à-papas, des sucres d'orge, du pain au miel, de la guimauve. Des carrousels donnent le tournis aux chevaux de bois qui font la joie des plus jeunes. Le ciel les couvre d'un bleu pur, le soleil donne sa lumière plus que nulle part ailleurs. Des confettis, des serpentins tombent de partout, comme lancés par des anges. Les musiciens font rire leurs instruments, perdus dans l'orchestre...

Le son chaotique d'une fanfare de soubasophone se fit entendre et pénétra l'harmonieuse symphonie. Au loin la tête d'un géant apparut, et cachait le soleil; puis l'ombre de ses épaules, de son torse et de tout son corps s'éleva à contre jour. L'immense noirceur dépassait tous les immeubles, tous les gratte-ciels, il marchait sur le carnaval comme sur un tapis, écrasant les joyeux lurons sous ses sandales gigantesques. Une mare de sang et de chair prenait place sous chacun de ses pas. Il allait, régulier, telle une loi implacable, une évidence. Le cri des victimes était couvert par les éclats de rire et les musiques, personne ne cherchait à fuir. Ni panique ni mouvement dans la foule ivre, les gens poursuivaient la fête. Quelques couples d'étoiles périrent sous son pas et noyèrent leur lumière dans l'ombre de sa semelle. La forme ténébreuse s'approchait inexorablement, Tolliam et Eva, émerveillés distinguaient mieux sa construction. C'était en fait, un amas d'hommes vêtus d'un simple tissu blanc autour de la taille. Athlètes chorégraphes, ils étaient installés sur une ossature légère mais assez résistante pour les porter tous sans fléchir et tenaient des milliers de cordes tendues comme des nerfs, si bien qu'en tirant dessus tous ensemble, en un même mouvement, ils soulevaient et faisaient bouger un bras ou une jambe. Une composition artistique élaborée et réfléchie coordonnait leurs gestes jusque dans les paupières et les doigts du géant, comme des notes dansant elles-mêmes sur les cordes de la partition. Trois hommes tenaient dans une seule de ses phalanges; la marionnette les contenait tous, déguisement d'une seule et même nation qui s'élevait au dessus des autres. Devant l'Oeuvre, les enfants du ciel restèrent admiratifs. Combien de soins, de recherche, de temps consacré à ce projet? Mais après tout, le temps était-il un problème ici? Depuis combien de temps étaient-ils là? Le géant s'avavançait vers eux, ils ne bougèrent pas, hypnotisés par sa grandeur et sa complexité. Son pied, immense et lourd, s'éleva au dessus d'eux, l'ombre de sa plante s'appuya sur la lumière et la traversa, que pouvait l'amour face à la loi? Bientôt sa jambe pesait sur leur corps, ils sentaient leurs ossements qui commençaient à se fissurer.

Le sol s'ouvre et ils tombent, happés. Tout alors se tait, à nouveau le silence, à nouveau la gorge du trou noir. La vitesse de leur chute s'accroît, l'air s'engouffre dans leur bouche hurlante et fait claquer leurs joues comme des drapeaux. Ils traversent un déchirement de branches et sont séparés pendant que les branches fouettent leurs corps. Tolliam s'aplatit sur le sol, stoppé net dans sa descente infernale, la souffrance canonise puissamment chaque parcelle de sa peau.

Quelques instants plus tard il ouvrit les yeux, allongé sur un matelas de cresson, l'eau le caressait agréablement rafraîchissant sa chair blessée. Il ignorait comment il avait pu survivre à un tel écrasement. Ses yeux glissèrent à travers l'herbe à la recherche d'Eva, il ne la voyait pas, les levant légèrement, la face vers le ciel, il ne vit qu'un toit vert au bout d'arbres gigantesques. Il s'appuya à un des énormes troncs qui l'entouraient. Des fleurs de lotus et des pavots semblaient plongés dans une sagesse infinie au creux des racines qui sortaient de la terre, comme une hydre figée au pied de la vie. Les feuilles de ces arbres qu'il ne connaissait pas étaient en forme de coeur, elles

se colorèrent de sang puis, comme prises d'un automne soudain, tombèrent, vacillantes. Les branches dépeuplées firent craquer leurs doigts qui devinrent secs et se tordirent en grinçant. Il s'accroupit et regarda les feuilles rejoindre le sol. Il n'avait toujours pas revu Eva. Il se releva avec peine, le mal avait quitté ses os et sa chair, il ne souffrait plus de rien et se sentait même fortifié. Il marcha à sa recherche.

Elle s'était réveillée dans une clairière, minuscule au milieu de la nature mystique, de grands visages d'Anturium irradiaient leur éclat végétal, elle s'avança vers eux, se hissa sur la première feuille et funambula le long de la tige, les bras en équilibre, amusée. Alors qu'elle arrivait au sommet, elle vit Tolliam entrer dans son jardin et elle s'assit dans le creux de la fleur. Tolliam était content, elle allait bien. Il courut vers elle, et laissa ses pas l'entraîner quand il vit la fleur se refermer tout à coup. Eva dans la joue cannibale sentit mille aiguilles percer sa peau, s'enfoncer dans sa chair et perforer ses os. Le rouge coula le long de la tige verte, comme un filet de sang du bec d'un rapace et Tolliam fléchit son genoux. Il ne voyait plus Eva. Il ne la reverrait jamais.

Non... L'Enfant. Attends, je t'ai promis un enfant.

- "*L' Enfant.*" Hurlait-il, espérant la ramener, chasser la mort. Il devenait fou. Où était-il? Quelle illusion le tenait dans une étreinte aussi horrible, il sentait des griffes lacérer son âme, éventrer son cœur. Sa lèvre tremblait, il ne comprenait rien. Qu'est ce que ce décor? Que s'était il passé? Il jouait aux échec, elle avait gagné et puis le flip, la fuite, la fête. Tout cela n'était ni cartésien, ni chrétien. Son esprit se heurtait à l'irréel. Comment sortir d'ici? Qu'allait il advenir? Il voulait se réveiller, car c'était un cauchemar, n'est-ce-pas? Il ferma son poing et hurla, se recroquevillant sur lui-même, les jambes ramenées contre son torse et ses bras entourant ses tibias. Il pleurait tout en s'endormant, bloqué. Quelques silhouettes s'approchent de lui...

Jahel dans son bureau enfumé, remplissait des pages et les tournait. Amorphe, il écrivait comme un mort-vivant des lignes d'outre tombe et sentait la vie le quitter. Une étoile avait disparu mais l'autre continuait à écrire sa route, elle descendait toujours plus profondément en lui. Il percevait aussi la puissance de celle ci et savait que la fin marchait à ses côtés. Il ne pouvait rien faire sinon écrire et écrire encore dans l'espoir de le piéger ou bien de lui échapper. Le cahier rempli à moitié drainait son énergie, le vampire était rivé à sa plume et buvait l'encre de son existence. Une fièvre incendiait son corps, des sueurs froides coulaient sur son crâne chauve. Sa peau et ses ongles avaient flétris, ses dents doucement se désagrégeaient remplissant sa bouche d'une poussière calcaire. Il cracha dans la poubelle et se pencha de nouveau sur son Oeuvre, édenté. Sous la varangue dehors, près du jeu d'échec renversé, deux corps gisent, inertes

FIN DE LA DEUXIEME PARTIE

Epilogue

Eva ouvrit les yeux, la pluie cessait de tomber. Elle redressa la tête et vit Tolliam allongé sur le sol. Elle se traîna vers lui. Et le serra contre elle. Elle se souvenait parfaitement de ce qu'elle venait de traverser et dans son corps et dans son esprit. Elle se releva et se dirigea vers le bureau de Jahel. Peut-être pourrait il les aider. Hélas, Jahel allait mourir.

Une seconde ou une éternité plus tard Tolliam revint à lui. La nuit est tombée sur la Forêt. Des druides se sont rassemblés autour de lui. Ils l'ont habillé étrangement. La longueur nouvelle de ses cheveux le recouvre du deuil d'Eva, il ne veut pas mourir, il devrait y avoir une sortie, un moyen de s'évader puisqu'avant d'être pris, il était entré. Il voit la cérémonie qui se déroule, sans être capable de faire un mouvement ou de prononcer une parole. Ils avaient mis dans de grandes marmites des patates et des maniocs encore couverts de terre qu'ils cuisaient sur un feu de verveine. La plus vieille dame du village, une liche bégayante et radoteuse a d'abord planté autour de lui des piquets en bois de Babaas et enroulé le fil d'une bobine à chacun de leurs sommets. Puis, sans rompre le fil blanc, elle a jeté la bobine dans une assiette en terre cuite avant d'y répandre le sang d'un tang noir. Des femmes vêtues de tissus éoliens sont ensuite entrées dans l'espace sacré et ont répandu sur ses cheveux la sève d'un orme mêlée à de la colle jacques, maintenant elles les roulent entre leurs doigts, soudent ses cheveux un à un, et ses tresses maillées, ces blocs longilignes témoignent de sa force. Toute la cérémonie suit le rythme des tambourinaires et des cymbaliers, la musique ancestrale baigne dans un encens purificateur à base de marijuana, de mandragore et de dathura. Plusieurs feux brillent de flammes bleus et éclairent le rituel. Toute l'après midi, de la deuxième à la dixième heure, le couteau a été aiguisé, sa lame mesure plus de trente centimètres et son manche en ivoire, est entouré de trois bandelettes à la base de sa lame du plus fin acier; une rouge pour le sang du sacrifié, une jaune pour la lumière divine source de toute Energie et l'autre verte qui symbolise la foi des hommes en celui par qui la Nature est. Trois runes gravées sur le métal n'étaient compréhensibles que par l'homme-aux-yeux-d'univers, qui avait reconnu en Tolliam l'enfant du ciel de la Prophétie. Ce vieillard disait s'appeler Balmine.

Un cabri fut emmené, porté par un homme en habits d'aiguilles, il en avait planté à travers la peau de ses mains, sur ses doigts, sur les épaules sur les bras, sur les pieds et les jambes, le nez et les lèvres. L'animal, tout blanc ne bêle pas, sa barbichette bien peignée ne bouge pas, et son regard royal se pose sur Tolliam. Les femmes s'en sont allés, une crinière de cordes descend sur ses épaules nues, des baies odorantes et des mélanges de fleurs recouvraient ses nattes d'un film parfumé. La tête du cabri et le couteau tombent, le corps de l'animal se vide de tout son sang et la lame s'y rafraîchit.

Le Haut-druide récita alors Le Zeugma, le récit sacré de la création. Après cette réactualisation de l'*illo tempore*, il entonna le chant de la Prophétie et tous les tambours se turent, la nuit même prêta l'oreille et l'on entendit:

"- Atah gabor leolam Tolliam, atah gabor leolam.

J'ai confié le secret des origines au prophète Jahel. L'usage qu'il a fait de cette graine sacrée n'est pas celui que nous attendions. Kalo, son second, abusa des pouvoirs divins avec autant d'insolence. Ce n'est point le monde mais son esprit qu'il faut changer...

Nous voyons désormais combien il ne faut pas compter sur les hommes. Jahel n'avait pas la force d'assumer ton destin et de préparer la terre au nouveau millénaire. Il nous a permis de te trouver.

- Ais été choisi!

-Atah gabor leolam Tolliam, atah gabor leolam

Nous te renvoyons sur terre en tant que libérateur. Sache guider le peuple qui te suivra vers ceux qui t'ont envoyé. Ramène les esprits perdus, dans la voie de la voix. Prépare l'île au retour de ses Dieux. Et recevez nous comme nous te recevons aujourd'hui en l'autre royaume. Il faut sauver l'humanité d'elle même.

-Atah gabor leolam Tolliam, atah gabor leolam"

La prophétie annonçait sa venue, la sienne. Son nom le précédait, avant lui était le verbe. Il n'osait pas réfléchir, il n'osait plus utiliser la raison. Il bridait sa pensée, ne fixait son attention sur aucune notion précise, elles tournaient toutes dans son esprit, comme mille questions flamboyantes dans les ténèbres du vacarme. Sa conscience était en suspens. Les druides chantèrent ensemble le refrain de la prophétie. D'autres se mirent à danser et un narguillet fit le tour des adeptes avant de lui être présenté respectueusement. Il prit l'objet entre ses mains et le contempla longuement, il était composé des sept métaux mystiques et le cordon avait été tissé avec la plus fine cordelette de chanvre. Il braisa le foyer, la fumée passait d'abord entre le miel et à travers de l'alcool de géranium, provoquant les mêmes bruits qu'une pipe à eau, avant de soulever ses poumons. Tolliam eut l'impression de partir à nouveau mais son oeil ne fit qu'un tour et reparut complètement rouge, dilaté et parcouru de veines saillantes. Il ne sentait plus ni l'encens ni la chaleur du feu pas plus qu'il ne pouvait voir, ni commander ses muscles, tous les flambeaux partirent à la recherche de leurs réponses, la fumée l'apaisait, les questions retournaient au néant, aux réponses vides d'intérêt et de sens. Quand son esprit fut plongé dans la fumée, il s'éthéra lui même dans les limbes.

Il recouvrait doucement ses sens au milieu du roulis, il bougea sa tête et gémit, les sons se distordaient dans son cerveau, égayant son esprit à bout de pensée. Il avait du mal à rester conscient, trop d'horreur devant lui ont passé leur linceul pestillent, trop de merveilles l'ont illusionné, prisonnier d'une magie qu'il croyait inexistante, plongé dans la substantifique sève d'une plante sans odeur, il était en proie à toutes sortes d'hallucinations osseuses et cadavériques qui aussitôt se fanaient, remplacées par des visions dont il ne comprenait plus le sens : tous ses souvenirs d'un autre monde. Tout devenait illogique, incompréhensible, si lourd à porter dans cet espace de chimère.

Eva tambourinait à la porte de Jahel qui avait cessé d'écrire. Il avait perdu la seconde étoile. Il n'entendait pas Eva. Il regardait l'homme en face de lui, le vieil homme de la plage ou son spectre. Il lui disait que c'était fini, qu'il était temps pour lui de prendre son cahier et de monter avec lui rejoindre le Créi. Il prit son volume sous son bras et la lettre ensanglantée qu'il lui tendit; puis avança vers l'ange qui le prit dans ses bras.

Tolliam entendait les coups sur la porte, il distinguait un peu mieux la véranda.

- "Eva. Eva" cria-t-il.

Elle accourut en pleurant, et resta stupéfaite devant son ami. Il portait des locks, apparus de nulle part. Le bruit d'un quatre-quatre se fit entendre.

Elle aida Tolliam à se lever et ils s'efforcèrent de camoufler toute trace de

fumette. On sonna à l'entrée, ils ouvrirent la porte sur des policiers qui venaient vérifier si Jahël n'était pas ici. Déjà ils fouillaient la maison, défonçaient la porte de son bureau pour le trouver vide... Seul gisait au sol un shilum conique gros comme un bras, qu'ils laissèrent là. Ils s'en allèrent une fois sûrs de l'absence du fugitif.

Tolliam prit le shilum et le vida sous le regard d'Eva qui se demandait ce qu'il faisait. Dans les cendres, il trouva une graine noire et grosse comme un grain de maïs, intacte.

- "Regarde." dit il à Eva. *Regarde*. Il ne lui dit rien de plus pour l'instant. Il réservait sa parole à la conversion des mentalités. Jahël avait disparu, nul ne sut ce qu'il advint. Tolliam serra Eva dans ses bras, ils transpiraient. Du haut du Créï, le prophète veillait sur eux. Les dreads-locks étaient de tailles inégales, se chevauchant, prêtes à réagir à la moindre agression; à la moindre vibration négative. Elles ondulaient doucement, vivantes.

● ~~Le Zeugma~~

Mythologie Réunionnaise

Selon JAHËL

Cynfark et Leleya

Chant premier

A l'origine,
Il n'y avait que le Vide.
Il était Maître du Néant,
Sans mouvement, immobile.
Il gouvernait le rien dans L'Univers.
Le Vide voulut voir l'infini et ouvrit son oeil unique.
L'Oeil bleu,
Droit et fixe, sur le front du Vide,
Ne vit rien.
L'infini était transparent.
Et le Vide vit qu'il était seul.

Chant second

L'Oeil du Vide
Ne bougeait, Ni ne tournait.
Les contours du globe
Forment le ciel.
Un voile d'eau, lisse et plat,
Entourait
Sans un pli, Sans un remous,
Toute la surface.
x sommets de cette boule bleue
Emergent les deux iris de glace
umes blancs et des Terres froides.
Sous l'étendue plane des eaux,
Sous la courbe impassible de l'Océan,
Il existait une coquille pleine de roche en fusion.

Chant Tierce

Il naquit de cet oeuf de lave,
Du centre du globe,

Un dragon immense au regard de lumière.
Ses ailes, démesurées, et son dos titanesque
Étaient pourvus de cornes géantes.

Le Zeugma dit
Que, pour sortir de sa coquille, il brisa
La coque septentrionale du territoire de glace;
Que, lorsque
Son corps de lave s'éleva
A la surface;
Sa peau, au contact du froid,
Devint pierre
Et prit la couleur de la neige.
Ses ailes puissantes
En se déployant dans les airs
Pour la première fois
Déplacèrent une telle masse
Qu'à jamais
Elles engendrèrent le Vent.
Et l'intérieur du ciel fut bouleversé

Pour toujours.

C'est alors que le dragon blanc
Se fondit un trône dans la glace
En s'y couchant.

Par endroit, sa jeune peau ruisselait encore,

En lauzes, en prismes et en coussins.
Il s'appelait Cynfark.

Chant quatrième

Quelques unes de ses étincelles de lave
Tombèrent dans l'Océan
Et, se cristallisant, sculptèrent les coraux.
Les coraux se mirent à chanter et l'Océan les suivit.
Petit à petit la Terre entière entonna un même chant
Et ne fit plus qu'une et une seule voix,
Celle du globe: Deï Boca.
Elle parlait continuellement,
De mille et une petites voix
Faites de mille et un petits bruits
Dont chacun
Et le tout
Composaient une musique
Et une seule.

Nul n'a jamais pu voir Deï Boca
Invisible comme le Vent
Elle jouait dans tout l'oeil du Vide
On parle d'elle et du Vent
Comme de deux jumeaux
S'amusant sous le ciel
L'un dans l'autre
Et main dans la main.

Chant cinquième

Le dragon blanc
Scruta l'intérieur du ciel
Qu'il ne pouvait franchir,
Vit l'infini transparent
Qu'il ne pouvait parcourir

Puis, redescendu à sa solitude,
Versa de tristes larmes,
Durs et rudes icebergs,
Qui s'échouèrent avant de s'enfoncer
Sur et sous la douce mer inchangée.

Chant sixième

Cynfark envoya son fils explorer les pôles
Mais le Vent ne rencontra nulle âme au monde.

Deï Boca joua un hymne à son père pour le consoler
Mais sa tristesse était si grande qu'il ne put l'écouter.

Le tout premier décida de se créer d'autres fils
Afin de peupler sa solitude
Il sculpta selon son reflet
Dans la glace, Quelques formes
A qui il donna la chaleur de la vie.

Aucune de ses nombreuses créatures
Ne ressemblait exactement à son image
Bien que chaque trait de leur figure calqua grossièrement
Ceux de son visage.

Le peuple de la solitude allait sur la terre de glace
Immense et puissant.
Le Vent
En jouant
Avec ses frères fit s'envoler certains d'entre eux.

Ainsi furent les plus grands et les plus forts
Des sujets de Cynfark,
Ainsi fut le premier peuple du globe,
Ainsi furent les dinosaures.

Chant septième

Quand les larmes de Cynfark
Touchèrent le fond des eaux primordiales
De la profonde obscurité s'en vint
Une silhouette qui dansait.
Elle encercla de son corps sans fin
Ces durs et rudes icebergs
Tombés de Nulle Part.
Elle attendit
Etonnée
Mais
Comme rien ne se passait,
Elle poursuivit son chemin
Et s'en fut.

Chant huitième

L'Océan qui chantait
Egayait avec peine
Son dragon solitaire.

Leleya

L'enfant des eaux

Serpentait à travers les liquides

Longue et fluette...

Chaque goutte sur son corps miroitait comme une écaille.

Ayant sondé tous les abîmes

Sans jamais croiser personne,

N'ayant jamais osé chercher quelqu'un

Au delà de la surface des eaux

Là où pour elle rien n'existait,

Elle avait aussi dessiné dans le sable

Quelques créatures à son image

Qui,

Pour animer sa solitude au fond des coraux

Lui offrirent des chorégraphies.

Ainsi furent les premiers d'en dessous de la surface

Ancêtres des murènes

Ancêtres des anguilles

Ancêtres des sirènes

Et du serpent

Car Leleya ressemblait à un python aquatique

Muni de deux palmes griffues et acérées.

Chant neuvième

Et Deï Boca s'enivrait des deux royaumes,
Chevauchant les dinosaures,
Les cheveux fouettés par le Vent,

Dormant sur le lit du corail,
Le corps chauffé par les eaux,
Les cheveux bercés par le Vent;

Toujours et tout le temps
Si pressée de jouer avec son frère,
Qu'elle ne parcourut jamais
Les fonds marins
Qu'elle seule pourtant aurait pu explorer

Si ni son père, ni son frère, ni elle
Ne les avaient cru stériles et inféconds.

Chant dixième

Aux frontières des deux royaumes,
Aux jonctions des deux peuples
Se côtoyaient les enfants de leur communion
Qui,
Mi de l'un, Mi de l'autre,
Couraient sur le sol et nageaient dans les eaux.

Il vint des berges du pôle quelques messagers;
Ils parlèrent à Cynfark
De la souveraine Leleya,
Lui contèrent son peuple et sa solitude.

Sans consulter ni sa fille, ni son fils,
Le tout premier partit à la quête de la fille de l'Océan.
Pour que ses sujets puissent le suivre,
Il cracha sur la surface des eaux
Quelques serments d'amour,
Quelques îlots de pierre,
Sur lesquels son peuple courait et bondissait.

La marche des dinosaures étant trop lente,
Il inclina ses ailes et monta silencieusement dans les airs
Laisant son peuple abandonné sur les îles éparses
Dans l'attente de son retour.

Chant onzième

Son regard de lumière, que la mer reflétait,
Ne perçait pas l'horrible miroir qui les séparait.
Il descendit pour mieux voir et posa le pied sur la mer,
Son énorme poids fit des plis, fit des remous.
L'Océan connut la première vague.
L'eau à jamais
La mer à jamais
Se sont mises à bouger.

Le ciel marin

Tout à coup troublé troubla Leleya.
Voyant qu'il venait quelque chose de Nulle Part,
Elle monta vers la surface, inquiète.

- Sublime rencontre que celle des deux dragons!

Quand le regard de lumière passa sur les écailles d'eau, il se difracta en sept couleurs.
L'éclat de cette symbiose éblouit à jamais la face de l'infini qui se trouvait de ce côté.
Ainsi put-on voir à travers le ciel transparent
L'univers bleu des voûtes matinales.

Chant douzième

Le Zeugma raconte que les deux dragons
En s'unissant unirent leurs royaumes,
Les peuples de la solitude devinrent le peuple du globe.
Ce fut l'époque des Leleiades
Et des plus belles harmonies.
Le Vent et sa soeur s'amusaient ensemble.
La Terre chantait toujours de ses millions de voix

Les deux monstres sacrés
Mirent au monde un oeuf blanc
Fruit de leur alliance.
Deï Boca composa une symphonie
A la gloire de sa voix
A la gloire du globe
A la gloire du Fils de l'Union

Chant treizième

Le Père du Vent et souverain des surfaces
Voulut nommer son fils et l'appeler
Lapho - ce qui veut dire Amour dans la langue première.

La Mère de la couleur et souveraine marine
Voulut nommer son enfant et l'appeler
Urnèse - ce qui veut dire Amitié dans la première langue.

- Terrible dispute que celle d'un enfant

Les voix, gagnant de proche en proche vers l'absolu,
Surgirent rugissantes et resurgissent parfois
A travers les éclairs, le tonnerre déchirant.
Le Vent tourne

Autour du fantôme de son père,
De cercle en cercle, vers la tempête.

La dispute a pris vie et s'est faite éternelle
Trimballant sous le son régulier de la pluie
L'orage de sa colère et le chagrin de ses yeux.

Chant quatorzième

- Bouleversant combat que celui des désunis.
De spirale en spirale,
Ils se battirent avec tant d'acharnement
Qu'ils donnèrent leur élan au globe
Et firent tourner la Terre sur elle-même;
Entre les deux faces de l'infini
Côté bleu, Côté vide.

La fureur de leurs attaques fissurèrent
La coquille du globe
Et les plaques s'entrechoquent pour toujours.

Alors que les deux dragons se trouvaient
Sous la face transparente

Leleya frappa le Tout Premier au torse.

Les cornes géantes
De ses ailes démesurées et de son dos titanesque
Décochées par la puissance du choc,
Se figèrent dans la voûte du ciel, devenant les étoiles.

Chant quinzième

Sous l'écrasante puissance de la chaleur libérée
La pierre devenue moulante emprisonna dans sa chair
Quelques uns des dinosaures.
Des écharpes de fumées
S'échappèrent de leurs corps cuisants
Et s'enroulèrent autour du Vent;
Le fils de Cynfark ainsi cuirassé de sang
Rendit l'air et l'horizon
Tout aussi flamboyant.

Ceux qui survécurent subirent des mutations
Fondirent sous la puissance de la chaleur
Ainsi apparut toute la faune
Ainsi furent les animaux.

Parmi ces centaines de muées
Une espèce se détacha des autres
Elle représente
La plus parfaite descendance des Leleyades,
De tout le peuple du globe
Ce fut la seule à se mouvoir comme les Dragons
Toujours debout sur leurs deux jambes.

Mais elle n'avait ni queue, ni palme, ni aile,
Ainsi fut l'Homme.

Chant seizième

Deï Boca s'était élevée au-dessus du globe fissuré
Tendant de se libérer de la chaleur qui l'attaquait.
La jeune femme
Nue et belle
Accrochée au torse de son frère succombant
S'était débattue quelques instants
Contre les tentacules brûlants.

Son bras peu à peu
Ne protégeant plus ni sa tête ni sa poitrine
Avait lâché le cou du Vent
Et elle disparut dans le silence
Devenu Roi.

Ils passaient pour la seconde fois sous la face bleu
Quand Leleya acheva son coup

Sa Palme griffue et acérée remonta
Le ventre et la poitrine de Cynfark
De cette entaille se déversa la roche en fusion originelle
Que contenaient ses entrailles.

La chaleur exhalée
Fit s'évaporer une partie de l'Océan
Qui
Bloquée sous le ciel, forma les nuages,
Les bouts disloqués de coquille

Devinrent les continents.
Elle fit fondre la glace des pôles
Qui vint combler les blessures des mers.
La descente de ces eaux inspira leurs mouvances
Aux courants.

Par endroits,
Les îlots de pierre devinrent des sommets
Ainsi toutes les chaînes de montagnes
Retracent le chemin de sa quête.
La vie du dragon blanc peu à peu le quittant
S'étirait de son crâne et de son sein agonisants
Pour s'envoler le temps d'un bond

Franchir le ciel

Et percer la face bleue de l'infini.

Regardez briller par le trou du Soleil
La lumière du Royaume de Lumière
Regardez briller
La Cynfarkadie.

Alors que Leleya voyait à nouveau
Le côté vide de l'infini
Faisant face

Au tombeau des étoiles

Elle se laissa choir de détresse
En un raz-de-marée.
Allongée là

Elle sentit sortir de son coeur toute l'âme des Leleyades
Toute l'harmonie des deux mondes.

Le Vent voulut absolument

Retenir le fluide qui quittait la Déesse et le globe.
Il se mit à tourner autour tant et si bien
Qu'il réussit à le contenir, à le stopper, à l'unifier
Rond comme une boule.

Les gouttes et les poussières qui malgré tout
Tombèrent sur la surface
Sont l'écume sur la vague et le sel sur le sol.

On dit que le visage de Leleya
Est sculpté dans la face cachée de la lune
C'est pourquoi cette boule contrôle les marées.

Et la sphère passe
Caressant les étoiles

Le visage vers l'infini transparent.
Larme cristallisée.

Chant dix septième

A la surface
Leleya qui pleurait encore, sentit sa mort venir;
Elle prit l'oeuf blanc
Plongea dans les eaux déchaînées
Pour le mener au berceau de son père,
Au centre du globe,
Loin de la vague, du silence et du Vent.
Plus elle creusait
Plus sous la chaleur elle s'évaporait
Laissant derrière elle
Quelques pétales de couleurs et de reflets.
Aussi s'est-elle tuée
En posant son enfant au coeur du monde.
Les paillettes de ses écailles remontèrent le tunnel d'eau
Et, projetées en l'air,
Dessinèrent les arcs en ciel.
Derrière elles, un fleuve incandescent jaillit
Et, se séchant sur l'Océan
Pétrit une île.
Le Zeugma appelle ce volcan
Du nom de l'oeuf blanc qui,
Pour concilier le père et la mère, fut nommé
Laphournèse,
Ainsi espérait-on que l'amour des Dieux survive
Et que l'histoire ne s'oublie pas.

Chant dix-huitième

Les arcs-en-ciel,
Ponts de couleur entre terre et mer,
Pleurent éternellement.
De sous leurs voûtes
Quelques gouttes de lumière tombèrent sur des hommes
Prirent vie dans leurs corps
Les poussèrent vers l'harmonie du tout
Vers l'éclat du parfait.
Ces hommes qui mélangent les couleurs de Leleya
Peignèrent des grottes
Peignent des toiles.

On raconte qu'aujourd'hui encore
Quelques-uns sur des barques perdues

Voguent sur la mer

Avec de grands bâtons pareils à des pinceaux.

Hommes du rêve

Qui ne pensent qu'en couleur

A la recherche des pluies d'écailles

A la recherche du Pont.

Avant dernier chant

Désormais,
Le globe tournait,
L'Océan connaissait la vague,
Le Vent, la tempête.

Le globe tournait
Entre deux infinis
Face bleue,
Face vide et transparente.
Sous la lune et sur le sol
Plus rien ne chantait.
Le silence dominateur régnait.

Le Soleil existait
L'homme était
Sans voir
Sans parler
Sans entendre
Sans penser
L'homme était
Encore
Un animal
Dénué de sens
Et il marchait.

Chant dernier

Le Zeugma dit
Que la souveraine défunte
Et le défunt souverain
Quand ils se croisent
Lors des éclipses de soleil
S'embrassent et se caressent
Attouchement céleste
Qui prend pour peau la lumière
Et qui obscurcit le globe
Afin que toujours
Le Vide ne voit rien
Des étreintes sublimes
Parsemées au fil des siècles.

Le Zeugma précise
Que lors de ces unions
Les hommes et la faune
S'arrêtaient,
Figés le temps d'un baiser,
Et que l'éclipse passée,
Ils continuaient leur route
Le corps rempli d'amour

Les Téhénades

Chant premier

Voici l'histoire d'un homme sans nom
Qui de toute enfance
N'a gardé souvenir ni de son père, ni de sa mère,
En avait-il eu par ailleurs,
Qui n'a pas souvenance d'avoir un jour été enfant.

On ne sut jamais
S'il fut aveugle
Mais il ne voyait rien du monde et n'en a jamais rien su.
Vivait-il sur le monde ?

Le dos de sa paupière, formé d'un rideau
De fumées blanches et opaques,
Ne s'ouvrait que rarement et faiblement
Laissant entrevoir une pointe noire
Sur l'oeil rouge;
Un rond d'ombre sur une nappe de sang.

Le Zeugma raconte qu'il ne souffrait et ne souffrit jamais
De la faim, De la soif;
Qu'il ignorait la fatigue;
Qu'il ne pensait qu'en rêve;
Que son torse,
Bambou de chair,
Contenait des nuages de fumées.

Chant second

Il ne vivait que de cueillette, parcourant le royaume des terres
A la recherche de ses plantes.
Son chemin lui fit-il croiser quelqu'un ?
Il ne l'a jamais su.
Désertique ou surpeuplé,
Le monde,
Il ne l'a jamais vu.

Sa marche le mena vers les premiers petits coins verts
Qui avaient su seuls pousser,
Et alors que la flore n'existait pas, ces plantes existaient.
On dit qu'elles renfermaient

Le rêve et l'imaginaire

Inconnus des hommes.
En s'abreuvant de leurs fumées
L'on pouvait et l'on peut posséder

Le temps d'un songe,
La force de leur liqueur et le calme de leur parfum.
L'homme sans nom qui n'avait jamais faim
Vivait de leurs pouvoirs.

Les yeux clos,
Il se nourrissait à la branche même qui, pour lui,
S'allumait seule au feu du soleil
Et crépitait au souffle du vent.

Chant tierce

Donc,
Il s'en allait,
Par les plaines,
Par les vallées,
Toujours du même pas,
Avec cette grâce immortelle
Des choses immobiles qui bougent pour la première fois...

Silhouette impressionnante,
Qui passe,
Absente,
Imperturbable
Dans ses vêtements d'ombres.
Camouflant sa lumière
Sous un manteau
De fumées blanches et opaques.
Chaque jour,
A chaque nouvelle bouffée,
A chaque pas
Les plantes devenaient
Plus grandes
Et plus fortes

Et de plus en plus

Le monde
Disparaissait.
Avait-il jamais
Existé?

Chant quatrième

L'homme sans nom qui n'avait jamais rien vu
Etait le destiné d'une bien triste femme
Elle avait un pied fondu à la terre
Et ne pouvait pas s'en détacher
Un jour, il passa devant elle,
Le regard blanc et opaque.

Reconnaissant son âme soeur la femme l'appela,
Et c'était la première fois qu'une femme parlait,
Rompant le silence;
- "Peïrris Veï Téhèna."
Mais l'homme sans nom ne l'entendit pas
Et traça son chemin.

Chant cinquième

La plainte de la jeune femme au pied de terre
Fit renaître Deï Boca.
Ses vêtements de chair tombés, La voix nue et belle s'éleva,
Du torse par la gorge,
Etirant ses bras translucides,
Les genoux rabattus sur ses seins.
Enfin, retrouvant son frère,
Elle s'envola avec le Vent.

Chant sixième

Sans rien apercevoir
L'homme sans nom poursuivit sa route interminable.

Il s'arrêta sur des hauteurs inconnues
Et fut mené au sommet de l'une d'entre elles
Où brûlait un feu entouré d'un cercle de sept levées.
Il en cueillit une et la goutta
Et pour la première fois
Il fut soumis à la volonté de la plante.
Fut-ce le jour?
Fut-ce la nuit?
Nul ne le sait?
L'homme sans nom qui ignorait la fatigue se mit à danser.
Son ombre sur le sol s'était démultipliée
Aussi aurait-on pu croire voir une meute entière
Tourner avec lui

- La Danse dansait
La plante et l'esprit ne faisaient plus qu'un.
Au moment de leur parfaite communion
L'homme sans nom qui ne pensait qu'en rêve
Sentit le son naître en lui.
Deï Boca, insufflée dans son crâne, lui révéla
Le nom du Dieu que son sein renfermait
- "Peïrris Veï Téhéna Peïrris Veï Téhéna"
Hurlèrent-ils ensemble sous la Lune
Dans la première langue du monde
Ce qui veut dire: "Celui qui est le rêve."

Chant septième

Alors que naissait le dieu nouveau,
Que le premier arc-en-ciel jaillissait du centre du globe,
Poussait une petite feuille qui possédait cinq doigts
Et qui, élevant son tronc du sol, se sculpta comme un bras.
Au fur et à mesure que la terre
Craquelée s'enfonçait
Le corps nu et vert d'une femme se dessina,
La grâce de sa pousse lui donna la vie.

Chant huitième

Peïrris dansait encore parmi ses ombres
Quand Dame-Nature lui prit la main.

Le tronc poussa plus haut que le ciel
Portant la femme verte et l'homme devenu dieu
Qui, allongé au creux d'un nid de branches,
Scellait sa bouche au sein rouge et vert
Qui versait dans son torse, par sa gorge,
La plus fumeuse liqueur;
Transfusant sa sève
Dans son sang;
Mêlant ses filaments
A ses cheveux.

Chant neuvième

Le Zeugma même ignore combien de temps dura leur ascension.

Chant dixième

Lorsque Peïrris se réveilla, la femme verte avait disparu. Il était seul et il voyait.

Quand Peïrris Veï Téhéna
Accéda au pouvoir et qu'il vit le monde;
De toutes choses, il vit en premier
La jeune femme au pied de terre qui n'était plus que Chant.

Cruel amour que celui de ces deux âmes
L'une sur la Terre L'autre au-delà du ciel.

Aussi dans sa grande puissance
Peïrris
Fit naître la flore et tous les arbres et tous les roseaux
En plaçant chaque fois
Une part de Deï Boca dans ses créations
Il resta de cette fragmentation Une poussière invisible que Peïrris ne vit pas.
Elle se dispersa selon le Vent,
Eparpillée sur les mains de son frère
Gant de son et de lumière qui se répandit sur le monde
Dans l'animal, dans l'eau et dans tout ce qui fut.

Avant dernier chant

C'est ainsi
Qu'on peut l'entendre
En soufflant
Dans un roseau,
En frappant
Sur des peaux d'animaux.

C'est ainsi

Que la vague
Fit du bruit,
Que le Vent
Fait du bruit dans les feuilles.
Deï Boca est symphonie.
C'est ainsi
Que les hommes
Se mirent à chanter,
Comme les oiseaux,
Et que la faune put grogner.

Chant Ultime

Voyant la tristesse du monde des premiers hommes,
Alors que les arc-en-ciels pleuraient,
Que plus un Dieu n'était à la surface,
Peïrris Veï Téhéna fit naître une graine dans leur crâne
Pour distraire leur marche somnambulique.
Même aujourd'hui quand retombe la nuit
Et que les hommes redeviennent des aveugles
La graine germe et fructifie des rêves
Dans le noir et le vide du sommeil.
Il leur donna l'imagination
Qui prend sa racine en la graine.
Oui aujourd'hui encore nous imaginons et nous rêvons
Cette part de nous-même lui est due,
Loué soit Peïrris Veï Téhéna
Dans son royaume de nulle part et de partout,
Il voit les déserts de la terre du monde,
A créé la Flore dont il est le maître absolu.
Haut seigneur des rêves
Surveille donc les derniers pèlerins
Qui comme toi marche encore
A la recherche des premières plantes,
Protège les viveurs de cueillette,
Ils se racontent ton Zeugma et recherchent en ton nom
La femme nue et verte qui nourrit de sa fumée
Les derniers nourrissons.
Garde les De la soif
De la faim De la fatigue
Et apprends-leur durant leur vie
Le doux secret des sentiers fleuris.

Cal A Aps

Chant premier

Le monde alors n'était qu'harmonie.
Le Vent avait perdu ses écharpes de sang.
Le Zeugma donna à cette seconde époque
Le nom des Téhénades.
La Terre était fleurie et les hommes chantaient,
Imaginaient, rêvaient
Et les hommes marchaient toujours
Tous du même pas, de la même manière,
Avec la même amplitude;
Ils marchaient
La tête relevée, penchée vers l'arrière,
Comme s'ils avaient les yeux devers le ciel
Mais ils étaient aveugles
Tous
En rangées longues et droites,
Ils défilaient,
Ils chantaient,
Tous de la même voix,
Le même chant
Et ils avançaient
Bloc indivisible,
Sur une Terre
Qu'ils ne voyaient pas.
Le geste droit et lent,
Ils avançaient.

Chant second

L'un d'entre eux vieillissait
A chaque pas.
Il était au milieu de sa rangée
Epaulé par ses voisins.
Sa peau dépérissait.
La fatigue et la faiblesse
Ont tracé

Des sillons dans sa chair.

En pleine cadence,
Une bosse jaillit de son dos
Et, sous la peau,
On aurait dit comme une échine nouvelle
Qui naissait et se déployait...
La peau du marcheur se déchira
Et alors que ses pieds continuaient d'avancer
Traînant son corps vide dans la poussière
Un nouvel être s'envolait dans les airs,
Indescriptiblement obscur
Comme une tache d'encre mouvante.
Il naquit de lui-même et de la révolte;
C'était un dragon informe à la peau comme la nuit
Aux cornes noires et aux griffes obscures.

Chant tierce

Il fut projeté dans un lieu sans paysage,
Sans atmosphère,
Sans ambiance,
Il vit la marche du troupeau humain,
Celui des chanteurs
Et de son cadavre qui traînait.

Chant quatrième

“Rage!
Hurla t-il -
Qu’as-t-on fait de moi?
Voyez-vous mes restes?
Qu’est-ce
Que ce décor?
Où m’as-t-on emprisonné?
J’ai la force d’un Dieu et l’on m’a refoulé.
Je suis né de moi-même
Et me suis seul issu
Pour finir en ce néant?
Je suis dieu,

Comme eux,
Et l'on me bannit!
Je suis la colère,
Je suis la haine et la jalousie,
Que ne puis-je vivre aux surfaces?"

Chant cinquième

Et continuant ses litanies
Il parjura le monde
Et maudit les hommes qui depuis se courroucent, se haïssent et se jalouent.

Avant dernier chant

" Je suis la violence,
Qu'on me brûle je n'en serais que plus fort."
Alors pour que les hommes tremblent d'horreur
A la vue de son froid cadavre chantant dans la troupe,
Il leur donna la peur et la vue.

A la surface des cris s'élancèrent
Et le bloc éclata.
On ne vit plus jamais Les hommes en rang
Marcher en chantant.
Ils se sont dispersés à la surface
Se sont réfugiés dans des grottes.

Chant dernier

Cal A aps est le premier et le seul Dieu noir.
Sa rage inassouvie l'a rendu éternel.
- Prenez garde les soirs sans lune où Leleya s'absente,
C'est Cal A Aps qui envoie ses serviteurs damnés,
Les Géants du Néant,
La lui chercher et la lui ramener.
Craignons peuple du monde les saisons de son règne
De sa magnificence noire!

Le Sacre de l'Homme

Chant premier

Lorsque Laphournèse naquit au centre du Globe
Il se retrouva prisonnier du monde
Et chanta sa naissance.
Leleya, Cynfark et Peïrris Veï Téhèna
Vinrent au berceau de l'enfant, appelés par sa complainte.

Chant second

Ils se retrouvèrent au chemin
Qu'emprunta le dragon d'eau pour déposer son fils,
Ils se retrouvèrent sur l'île
Pour fêter la naissance du nouveau dieu.

Leleya et Cynfark
Renfermèrent la pensée et les sentiments,
Qui sont la voix du dragonneau,
Dans l'homme.

Peïrris
Leur offrit le pouvoir qu'il avait découvert
Celui de la création et de l'usage du son.

Cal A Aps
Légua à l'homme les sensations et le toucher
Afin qu'il souffre du froid et de la chaleur.
Ainsi fut la souffrance.

Les descendants des deux royaumes
S'élevèrent alors du monde animal.
L'homme était créé dans toute sa nature
Et créa sa propre histoire
Et se fit une culture.

Face au mystère de sa création
Il inventa au fil du temps
Soit des mythologies,
Soit des religions.

Chant tierce

Cal A Aps,
De son
Royaume
Du Néant,
Enfanta son propre fils
Et le nomma Calahapsis.
Et le plaça à la gauche du jeune dieu,
Au centre du Globe.

L'éclat sombre de sa magie
Traverse encore l'autre face de l'infini
Cette face c'est la nuit.

Chant quatrième

Alors que Laphournèse
Chantait et insufflait l'intelligence aux hommes,
Cal A Aps du fond de son retrait perdu
Perçut la mélodie du Dragon

Qui réveilla

Toute sa haine,
Toute sa colère,
Toute sa révolte,
Toute sa puissance.
Alors que les Dieux chantaient de même voix,
Cal A Aps renforça le tonnerre
Et envoya ses Géants voler la Lune
Cal A Aps la tint comme une boule de cristal
Et vit le monde comme s'il y était.

Chant cinquième

Au son des cyclones sous son ordre élevés,
Du centre du globe il fit naître son fils
Qui rouvrit une brèche et monta à la surface
Vers les nuages;
Sirène famélique du royaume du néant

Aux six bras maléfiques.

Chant sixième

Les trois dieux s'unirent pour stopper son envol.
A genoux, agrippés à sa queue de lave ils la retinrent.
Cynfark transforma la lave en pierre.
Leleya fit réapparaître la lune pleine.
Le fils de Cal A Aps se débattit féroce
Puis sombra,
Prisonnier de sa carapace basaltique.
Peïrris couvrit son corps de Flore.
Les Dodos, oiseaux de la Lune, furent mis là
Dans le même but de veiller sur la tombe;
Car l'Esprit mauvais de Calahapsis hante ces montagnes.

Avant dernier chant

La lutte a formé comme trois enclaves autour du pic,
Empreintes des genoux divins,
Asiles de leur puissance,
Les six bras soudés au socle du sol
En délimitent les contours.

Chant dernier

Le Vent désormais plaque et fatigue Calahapsis.
La pluie l'érode.
Cal A Aps épuisé plonge dans un sommeil cataleptique.

Entre deux sommes
Les Géants, sur qui il règne, lui apportent la lune
Pour qu'il puisse puiser sur Terre
Un peu d'énergie.

De temps à autre,

Les nuits sans lune sont les saisons de Cal A Aps
- Prions encore les cornes de Cynfark
De nous protéger de sa colère

Chant épilogatoire

Le Zeugma nomma le lieu du sacre,
L'île qui ferme
Le bon Tunnel et la mauvaise Brèche;
Réunion,
Pour rappeler à jamais l'alliance de Peïrris
De Leleya et de Cynfark;

Le plus haut sommet
Où Calahapsis est enfermé,
Python des neiges,
Afin de symboliser l'amour des deux dragons fondateurs
En assemblant la forme et la couleur
De chacun de leur corps.

La place où Leleya s'était effondrée de chagrin
Après avoir tué Cynfark
Fut nommé Cyn-Le

Afin que leur amour surpasse leur dispute
Et que l'union surpasse la mort.